HISTOIRE DES VILLES

DE LA

PROVINCE DE CONSTANTINE

PAR

L. CHARLES FÉRAUD
Interprète principal de l'Armée

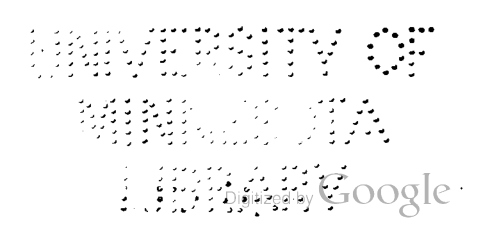
PHILIPPEVILLE

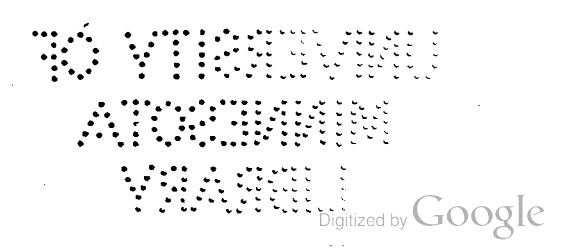
EXTRAIT DE LA REVUE AFRICAINE
Journal des Travaux de la Société historique algérienne



ALGER
A. JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
4, PLACE DU GOUVERNEMENT, 4.

1875







HISTOIRE DES VILLES

DE LA

PROVINCE DE CONSTANTINE

PHILIPPEVILLE

Il y a quelques années une mort prématurée enlevait à l'amour de sa jeune famille et à l'affection de ses nombreux amis, un jeune Algérien laborieux et de mérite tout dévoué à la prospérité du pays. C'était M. E. V. Fenech, — rappelons de suite son nom — qui, le premier, avait eu la louable pensée de recueillir les documents devant servir plus tard à l'histoire de Philippeville, jolie petite ville française de notre littoral, où la destinée l'avait amené.

Il suffit de lire l'épigraphe placée en tête de son recueil pour apprécier tout le soin qu'il mettait à la préparation de cette œuvre.

« Si une affection qui prend une place ineffaçable dans le
» cœur, disait-il, nous lie au coin du monde où notre enfance
» s'est ouverte aux premières sensations, combien est profond
» aussi le sentiment qui nous attache à la ville que nous avons
» vu naître. »

Fenech, en 1853, avait déjà livré à la publicité une dizaine de fascicules de son intéressant travail, quand la mort vint le

frapper. Cette publication si utile fut, dès lors, brusquement interrompue ; elle n'a plus été continuée depuis, et le peu qui en parut, en feuilles détachées, est devenu extrêmement rare, presque introuvable.

Il y a longtemps que je me livre moi-même à des recherches et des études historiques sur nos villes de la province de Constantine, et je déclare hautement qu'en m'occupant de Philippeville, je n'ai pas trouvé de guide plus sûr, pour connaître les débuts de ce centre de création française, que l'œuvre ébauchée de Fenech, — œuvre trop courte, malheureusement, puisqu'elle n'embrasse qu'une période de huit années. — Il est certain que Fenech n'aurait rien laissé à dire à ses imitateurs s'il avait eu le temps de l'achever.

En lui empruntant aujourd'hui pour notre *Revue* certains épisodes admirablement racontés, parce qu'ils ont été écrits sous l'impression du moment, en faisant revivre quelques-unes de ses judicieuses réflexions sur ce pays qu'il aimait tant, j'espère rendre un dernier hommage à la mémoire d'un homme bien regretté, modeste travailleur de la première heure.

I

Après la prise de Constantine, la nécessité de mettre cette ville en communication avec la mer par la voie la plus courte, se fit immédiatement sentir. La difficulté de transporter les approvisionnements à la capitale de la province par la ligne de Bône et de Guelma, d'un développement de quarante lieues, qu'avait dû suivre la colonne expéditionnaire, pouvait, dans certaines circonstances, compromettre la position de la garnison de Constantine et entraînait d'ailleurs l'État à des dépenses considérables.

L'occupation d'un point rapproché, sur le littoral, avait donc été résolue, mais pour arriver à ce résultat, il fallait exécuter de grands travaux et agir sur les populations kabyles de manière à l'obtenir, sinon sans combattre, au moins sans éprouver de résistance sérieuse et fortement organisée.

Plusieurs reconnaissances avaient déjà été faites depuis 1830 le long de la côte, mais très-incomplètes, parce qu'on ne pouvait l'observer qu'à distance ; néanmoins, les marins ayant examiné successivement le golfe de Stora et le port de Collo, signalaient celui-ci comme offrant plus de sûreté et d'un mérite nautique plus réel. Diverses causes déterminèrent cependant à donner la préférence à Stora.

Pour passer du bassin du Roumel dans celui de l'Oued Guebli, en suivant la route indiquée par les renseignements indigènes, il fallait d'abord s'élever vers Seferdjela, puis descendre de ce col par des pentes très raides, couper plusieurs ravins

profonds, traverser des gorges boisées, et ce n'était qu'avec peine que ce chemin aurait pu être praticable en hiver. La population kabyle qui habitait cette région, était en outre groupée en tribus indépendantes à demi sauvages, de temps immémorial, et obéissant à des cheïks influents, défendant avec énergie leur territoire, ainsi que nous avons pu le constater plus tard. En résumé, c'était un pays inabordable avec les ressources restreintes dont on disposait à cette époque.

Vers Stora, le parcours était mieux connu et présentait relativement moins de difficultés que le précédent. Les chefs indigènes de Constantine, kaïds et anciens agents turcs, parmi lesquels quelques-uns s'étaient déjà ralliés à nous, avaient eu jadis en apanage la série d'azels ou terres du domaine de l'État du Sahel, formant comme un long chapelet à plus de mi chemin de Constantine à Stora. Sur ces azels vivait une population hétérogène de cultivateurs arabes et kabyles, recrutés de tous côtés, sans liens entr'eux et subissant encore l'influence des anciens tenanciers; cette coutume d'apanages au profit des principaux fonctionnaires ou des hommes importants du pays, avait l'avantage de donner au bey de Constantine une grande influence politique par le maintien d'une communauté d'intérêts entre le pouvoir et les notables habitants du pays.

Les fractions de tribus qui occupaient les vallées du Safsaf et du Zeramna, en approchant de la mer, appartenaient aux Beni Mehenna. Ils formaient des groupes de peu d'importance, établissant leur *achaba* ou parcs à bestiaux du printemps, dans ces plaines herbeuses, et cultivant par ci par là les côteaux. En hiver, tout redevenait désert.

Le pays comprenant le bassin du Safsaf, de la mer à El Arroueh, n'était alors qu'un vaste marécage rempli de joncs, d'ormes, de trembles et de saules. Ailleurs, les oliviers sauvages, les lentisques et les ronces à mûres, couvraient la plaine et les collines. Ainsi, l'emplacement du village actuel de Saint-Antoine était un marais infect de même que celui de Saint-Charles. Le plateau d'Eddis était couvert de broussailles épaisses infestées par les bêtes fauves et les maraudeurs. Les bois appelés les Oliviers, où nous établîmes plus tard un camp permanent, c'est-

à-dire Gastonville et sa banlieue, étaient remplis de buissons épais et de chardons. Enfin toute la vallée de l'Oued el-Ahmar, occupée par Robertville n'était, sur les deux rives de ce ruisseau, qu'une succession de mares boueuses et un foyer de miasmes paludéens.

Quand venait l'été, les bergers demeuraient seuls avec leurs troupeaux. Toute cette région, jusqu'à la mer, était d'ailleurs presque inhabitée. Trente ans avant notre occupation, les Beni Mehenna en avaient expulsé les Arb Skikda, dont les familles, décimées par les fièvres du pays, n'avaient pu tenir contre leurs envahisseurs venus de la Kabylie de Collo, pour y déverser le trop plein de leur population.

Les vastes plaines qui s'étendaient sur les deux rives du Safsaf étaient couvertes de chardons épineux qui puisaient dans ce sol fécond une telle vigueur, que le sol en était caché, et qu'après le printemps, les bestiaux n'y pouvaient pénétrer. C'est par le feu qu'on s'en débarrassait, au risque d'incendier les forêts voisines, ce qui arrivait fréquemment.

Dans ces conditions, il était facile d'aller de Constantine à la mer en aboutissant à Stora, sans rencontrer de résistance sérieuse, et c'était là surtout le résultat qu'il fallait obtenir au début de la conquête. On réserva pour plus tard la ligne de communication par Collo, dont le port était signalé par les marins comme offrant des avantages plus sérieux au point de vue nautique ; le premier devoir était d'ouvrir une route que nos colonnes pussent parcourir rapidement et qui servit ensuite aux transports de l'administration et des produits de l'intérieur.

Une colonne mobile sous les ordres du général Négrier, forte de 1,200 hommes d'infanterie, de 250 chasseurs ou spahis et de 300 cavaliers de goum, partit le 7 avril 1838, de Constantine pour Stora. Elle bivouaqua le soir, au centre de la tribu des Eulma, près du col, la séparant de la vallée qui conduit à Stora, ayant parcouru huit lieues.

Le second jour, dès le matin, on rencontra des bois et, suivant la vallée, on alla camper près de la rivière d'El-Arrouch. Les populations des anciens azels ne montraient aucune inquiétude et les troupeaux couvraient les hauteurs.

Le troisième jour, chez les Beni Mehenna, la colonne trouva les douars déserts; un cheïkh vint dire au général qu'il y avait dissidence dans la tribu, mais que les esprits se calmeraient bientôt si on leur donnait l'aman; que depuis le bey Abd-Allah, quarante ans auparavant, aucune troupe régulière ne s'était montrée dans cette partie de la province; l'inquiétude des indigènes venait de là et venait surtout de certains bruits mis en circulation par les gens hostiles à notre domination.

En effet, à son arrivée sur les ruines de Russicada, le 9 avril, vers 2 heures de l'après-midi, au moment où le général Négrier traçait lui-même l'assiette du camp, trois cheïks des tribus situées sur cette partie de la côte se présentèrent. Les premières paroles que ces hommes adressèrent au général furent celles-ci : « Que venez-vous faire ici puisque vous allez abandonner Constantine? » Le général leur assura qu'il n'en était rien et que la France ne pensait nullement à abandonner ce pays qu'elle conservait par droit de conquête Il était venu visiter leur contrée, ajouta-t-il, de la même manière qu'il visiterait les autres, ce qui démontrait le peu de fondements de la nouvelle qu'on leur avait donnée. Sa course avait un but tout pacifique, comme ils pouvaient en juger, et elle n'était faite que pour leur prouver que nous avions toute autorité dans le pays.

Les trois cheïks répondirent naïvement au général qu'il les trompait, car la veille même, le fils de Ben Aïssa, l'ancien lieutenant du bey El-Hadj Ahmed, était passé dans leurs tribus venant de Bône, et leur avait annoncé que son père, Ben Aïssa, alors à Alger, avait racheté Constantine pour le bey, au prix d'une charge d'or.

Ces nouvelles avaient produit une certaine fermentation dans les esprits, ajoutaient les cheïkhs; ils ne pouvaient plus répondre de leurs gens et conseillaient avec franchise au général de se tenir sur ses gardes parce qu'il leur était devenu impossible de calmer les têtes qui s'étaient montées en apprenant ce qu'ils venaient de rapporter pendant cette conversation.

Il est facile de s'expliquer l'origine de toutes ces rumeurs quand on est au courant de la politique de l'époque. Ali ben Aïssa s'étant rendu à Alger, avait fait sa soumission et offert en

même temps celle de son ancien maître Ahmed bey. Il fut un instant question en hauts lieux, de rétablir le bey sur son trône de Constantine, à condition qu'il reconnaîtrait la suzeraineté de la France. D'un autre côté, on émit le projet d'investir Ben Aïssa de la dignité de bey de Stora, et lui donner le gouvernement de tous les Kabyles qui habitent dans le triangle formé par la mer, le cours de la Seybouse et celui du Roumel jusqu'au dessous de Constantine. Ces deux systèmes furent sagement repoussés par le gouvernement, mais Ben Aïssa n'en continua pas moins ses intrigues dont les effets se firent immédiatement sentir dans les tribus voisines de Skikda.

Lorsque je publierai la monographie d'El-Hadj Ahmed bey, j'expliquerai avec plus de détails les intrigues qui eurent lieu à cette époque contre notre prise de possession de la province de Constantine. Quoiqu'il en soit, les dires des trois cheïks étaient exacts, et malgré leurs exhortations, en rentrant parmi leurs gens, ils ne purent empêcher que pendant la nuit on ne tira quelques coups de fusil sur le bivouac ; personne ne fut blessé heureusement.

Le lendemain, ne voyant pas de rassemblements, on exécuta dans la matinée des reconnaissances topographiques et géodésiques sur Stora ; des coups de fusil se firent de nouveau entendre. A deux heures de l'après-midi le camp fut levé et on reprit la route de Constantine. Les hauteurs qui bordaient la vallée de l'Oued Zarzou, suivie par la colonne, se couvrirent alors d'hommes à pied et de quelques cavaliers accourus des montagnes voisines ; la fusillade recommença vivement à l'arrière-garde et sur les flancs. L'ennemi, s'approchant peu à peu, s'engagea dans un rentrant où le terrain permit à la cavalerie de charger. Si Ali ben ba Ahmed, notre kaïd des Zemoul, appuyé par les chasseurs, s'élança le premier à la tête de ses cavaliers auxiliaires, et culbuta les Kabyles dans la rivière. La marche continua en bon ordre bien que les montagnards continuassent à suivre la colonne ; une nouvelle charge les refoula encore, et ils disparurent alors complètement. Les troupes rentraient à Constantine, le 11, sans nouvel incident. Il est certain que sans les excitations du fils de Ben Aïssa, cette première reconnaissance vers le

littoral se serait accomplie comme une pacifique promenade militaire et sans brûler une amorce.

Le maréchal Valée, qui voulait que la France refît l'Afrique romaine, savait que, des créations de nos devanciers, la plus importante pour assurer la domination extérieure, était celle qui donnerait un port et une route facile vers la ville capitale séculaire de la Numidie. Il avait dit : « Sous mes ordres, l'armée ne » parcourra pas à l'aventure les provinces africaines, sans laisser » plus de traces après elle que n'en laissent les navires sur la » Méditerranée... Partout où se posera le pied de la France, je » formerai des établissements durables. Les villes qui existent » encore, je les agrandirai, je leur préparerai une prospérité in» connue sur cette terre depuis des siècles et, si la Providence » me donne le temps d'accomplir cette œuvre, je laisserai sur le » sol africain des traces profondes de mon passage (1). »

Cette partie du grandiose programme que le maréchal s'était tracé à son avènement au gouvernement de l'Algérie, une bien belle occasion se présentait d'en faire l'application. Il comprit que, relever Russicada, c'était complètement refaire l'œuvre romaine, non en imitateur servile et passionné, mais avec le génie des choses utiles ; que, placer sur ces ruines une ville française, c'était couvrir d'une tête de pont la grande route stratégique de la province, mais encore commencer la grande voie commerciale entre les peuples pasteurs de la féconde Numidie et les manufactures de la Métropole et ouvrir les greniers de Rome à un autre grand peuple qui, lui aussi, attend trop souvent les flottes du Midi, la sécurité contre l'insuffisance de ses récoltes.

On le voit, l'occupation de Russicada n'a pas été un accident imprévu de la conquête. C'était le complément d'une combinaison stratégique préparée depuis le commencement de 1837, par l'ouverture d'une route partant de Constantine, se dirigeant vers la mer et déjà parvenue au col d'El-Kantour, c'est-à-dire à 36 kilomètres du chef-lieu militaire. C'est là qu'au mois d'octobre 1838, le gouverneur général Valée vint prendre lui-même le commandement des troupes pour les conduire vers Stora, où

(1) L'Algérie sous le gouvernement du maréchal Valée.

cinq mois auparavant le général Négrier, avait accompli sa première reconnaissance. La présence du maréchal donna aux nouvelles opérations une impulsion décisive. Le camp de travailleurs avait été transporté de l'autre côté du défilé de l'Oued En-Neça, et le tracé de la route conduit parfois sur les traces mêmes de l'ancienne voie romaine, jusqu'à El-Arrouch. Le général Galbois, qui avait succédé au général Négrier, avec quatre bataillons et trois escadrons, y avait placé ses tentes le 30 septembre et fortifié aussitôt ce point pour un séjour permanent. De là, la route avait été rendue praticable dès les premiers jours.

Le 7 octobre 1838, au même jour où l'année précédente, l'armée conduite par le général Damrémont prenait position devant Constantine, le corps expéditionnaire (1) n'ayant rencontré aucune résistance pendant sa marche, vit s'ouvrir devant lui le vaste horizon de la Méditerranée et salua le golfe de Numidie. S'approchant du rivage, en suivant les bords du Zéramna, on rencontra le premier monument qui révéla l'emplacement de la ville romaine. C'était un cirque, assis au bas d'une montagne couverte de myrtes et d'oliviers. Par une exception difficile à expliquer, cette construction située hors de la ville, était dans sa plus grande partie, d'une telle conservation, qu'on aurait pu croire que la veille encore les spectateurs avaient pris place sur les gradins à peine noircis de la rouille des siècles.

Pendant que la colonne ainsi arrivée au but qui lui était désigné, établissait le camp en avant du ruisseau Oued Louah, sur une butte appelée plus tard mamelon Négrier, les officiers d'état-major reconnurent les ruines éparses sur les deux pentes d'un ravin qui s'ouvrait en large échancrure vers la plage.

Cependant le maréchal hésitait : c'était chose qui paraissait alors bien hardie que de former un établissement européen sur cette lisière de la Kabylie. Il songea d'abord à fortifier la position de l'armée ; des retranchements furent rapidement tracés et exé-

(1) Cette colonne, forte de 4,000 hommes, se composait du 62e de ligne, d'un bataillon du 12e de ligne, du 3e bataillon d'Afrique et d'un détachement du 3e chasseurs d'Afrique.



cutés pour couvrir les hauteurs et protéger les travaux. Mais l'armée n'avait plus à combattre. Quand des lignes de travailleurs, soldats pacifiques armés de pelles, se mirent à déblayer les ruines, ils ne rencontrèrent pas d'ennemis qui protestât contre la reprise de possession du domaine abandonné de nos devanciers. Dans la tradition du peuple vaincu, les *Roumis* ne sont-ils pas les légitimes héritiers des Romains?

Une tribu dont le nom a été donné par quelques géographes à une source qui descend sur la plage, les Beni Melek, avait abrité ses misérables gourbis dans le ravin ou fut Russicada. Elle y cultivait quelques figuiers et quelques champs où le soc des charrues heurtait les sépulcres du peuple dont la mémoire est restée vivante. Comme si les Arabes établis sur ce point, se savaient, en effet, simples usufruitiers, ils semblèrent reconnaître en nous les neveux des anciens dominateurs. Ils se présentèrent au camp et se bornèrent à demander une indemnité pour l'abandon de leurs gourbis et de leurs jardins. Ce n'était pas le rachat de notre patrimoine qu'ils stipulaient, c'était seulement une indemnité de déplacement qu'ils sollicitaient. Le maréchal voulut bien donner l'ordre de leur payer les 150 francs auxquels ils bornaient leurs prétentions. Ils se retirèrent ravis de cette justice débonnaire, et s'applaudissant d'avoir vendu ce qu'ils ne pouvaient empêcher de prendre.

L'importance des travaux qui s'exécutaient par les ordres du gouverneur se retrouve tout d'abord dans le premier nom donné par lui aux fortifications qui devaient protéger la ville de tentes qui succédait après quinze siècles à la ville de marbre et de granit. Le premier des retranchements creusés sur les hauteurs N.-E., bastion de branches et de terre que la valeur de nos soldats rend inexpugnables, il l'appela *Fort-de-France,* plus sans doute à cause de la destinée future de cet établissement que de son importance d'alors. Le *Sphynx* et l'*Acheron,* ancrés devant la plage, semblaient y avoir attendu le camp français pour y rattacher les deux routes faciles de la capitale algérienne et de la grande Métropole. Ces deux bateaux à vapeur étaient venus ravitailler la colonne expéditionnaire et approvisionner le camp.

Trois mille hommes étaient occupés aux travaux de fortifica-

tions et d'établissement. L'armée est vraiment la main-d'œuvre par excellence. Chez elle, l'unité, l'action, la cohésion de la discipline, le nombre, le haut sentiment du devoir, la réunion d'une foule de spécialités diverses, toujours présentes à l'heure de leur emploi, composant une force merveilleuse pour une exécution prompte. En dix-huit jours le camp se trouva couvert de blockaus, citadelles de terre et de chêne, et l'on commença un baraquement régulier, abri nécessaire à l'approche de l'hiver (1).

Bientôt parut l'ordre général suivant :

« Le Maréchal, Gouverneur général, s'empresse de faire connaître à l'armée les témoignages de la satisfaction du Roi pour les troupes qui ont pris part à l'expédition de Stora. L'armée d'Afrique trouvera dans la lettre de M. le Ministre de la Guerre la récompense des services qu'elle a rendus et un nouveau motif de persévérer dans le système de force et de modération qu'elle a suivi depuis la prise de Constantine.

« Paris, 17 octobre 1838. »

« Le Gouvernement du Roi se félicite avec vous, Monsieur le » Maréchal, que la prise de possession du *Fort-de-France* ait » été effectuée sans combat. En vous témoignant sa haute satis- » faction, il se plaît à reconnaître que ce résultat est dû à la sa- » gesse de vos dispositions, au zèle et au dévouement de l'armée » que vous commandez. Les avantages ainsi obtenus valent » bien, aux yeux du pays reconnaissant, les lauriers des champs » de bataille, et les récompenses réservées au courage ne sont » pas moins bien méritées.

« Au Fort-de-France, le 31 octobre 1838.

« *Le Maréchal de France, Gouverneur général*
des possessions françaises dans le nord de l'Afrique,

« Comte Valée. »

On avait reconnu l'importance de cette nouvelle position, mais on mettait cependant quelque lenteur à s'expliquer sur son

(1) Fenech.

état à venir. En ferait-on un établissement durable ou seulement un point destiné à couvrir de sa protection la grande voie commerciale. Là était la question et on ne se hâtait pas de la résoudre. L'incertitude dans laquelle se trouvait le maréchal, à ce sujet, se trahit dans la première réponse qu'il fit aux colons arrivant de Bône ou d'Alger, qui lui demandaient l'autorisation de construire : « Avec ceci, leur dit-il, en montrant les briques dont le sol était couvert, oui ; avec des pierres, non ! »

Il n'en fallut pas plus à ces nouveaux venus qui apportaient en eux la prévision de l'importance commerciale attachée à ce camp. Les briques dont le sol était jonché semblèrent s'élever par enchantement en maisons, et le Ministre de la Guerre, apprenant cette résurrection inattendue d'une ville romaine, proposa au Roi de donner son nom à l'établissement qui grandissait sous le Fort-de-France. Russicada devint Philippeville (1).

Voici en quels termes le *Moniteur* du 17 novembre 1838 annonça cette nouvelle à l'Algérie :

« Le Roi, sur la proposition du Ministre de la Guerre, a décidé que la ville qui s'élève sous le Fort-de-France, rade de Stora, porterait le nom de *Philippeville*. Le mouillage situé à l'ouest de la rade conservera le nom de *Port de Stora*, et la position retranchée qui domine le port recevra le nom de *Fort de la Marine*.

« Sa Majesté, en consentant à ce qu'une ville d'Afrique porte son nom, donne une preuve nouvelle de sa volonté de consolider la domination française dans l'Algérie : les faits accomplis depuis une année ne pouvaient laisser aucun doute à cet égard, mais la création de Philippeville sera pour les Européens et les Arabes une démonstration évidente que la colonisation est désormais assurée, et que le drapeau tricolore ne doit plus quitter une terre dont la conquête a coûté à la France des sacrifices de toute espèce, et fourni à l'armée l'occasion de donner tant de preuves de dévouement et de bravoure. »

(1) Fenech.



II

La ville française de Philippeville, près de l'embouchure de la vallée du Safsaf, occupe, sur la côte d'Afrique, la partie la plus méridionale d'un golfe, dont l'ouverture fait face au nord, formé par le *Sebâa Rous* (les sept caps, ou cap Bougaroni) et par le *Ras el Hadid* (le cap de Fer), le premier au couchant, le second au levant, séparés entre eux par une distance de trente-six milles. C'est le *Sinus Numidicus* des Romains, connu aujourd'hui sous le nom de golfe de Stora.

Ptolémée est le seul géographe de l'antiquité qui parle du golfe de Numidie. Il donne la mesure exacte de son étendue, et de plus, il sait que par une saillie de la côte il est divisé en deux parties : celle de l'Est porte chez lui le nom de *Sinus Olkachites*, c'est la baie de Stora ; l'autre moitié coïncide avec la baie de Collo, *Kollops magnus*.

C'est au fond de la première que s'élevait autrefois la ville antique de *Rusicada*, dont l'identité a été constatée par la découverte de nombreux monuments épigraphiques, notamment par les premières lignes de celui-ci, qui figure aujourd'hui au musée du Louvre :

GENIO COLONIAE
VENERIAE RVSICADIS
AVG . · . SACR.

Ptolémée, Pomponius Mela, et Pline, dans ses *Itinéraires*, donnent en effet le nom de *colonie* à Rusicada, mais ils ne l'indi-

quent point comme de fondation romaine. Il est donc probable qu'à l'époque phénicienne, *Tapsa*, mentionnée par Scylax dans son *Périple*, existait, avant Rusicada, au même lieu et aurait reçu son nom du fleuve voisin le *Safsaf* (1).

La construction de Rusicada sur le remplacement de Tapsa dut suivre la victoire de César. Elle fut sans doute la conséquence forcée de la prise de possession de la Numidie par les Romains. Quoiqu'il en soit la ville romaine dut prendre bientôt une grande importance. Plusieurs inscriptions, déposées au musée de Constantine, indiquent qu'elle partageait avec Cirta, Collo et Mila l'honneur d'être une des quatre colonies Cirtensiennes. Alors elle se trouva la porte des communications que Rome entretenait avec la Numidie convertie en province de l'empire ; et peu de villes ont laissé d'elles, dans une enceinte plus étroite, des ruines aussi riches. A voir les débris exhumés, on peut supposer que Rusicada était toute entière construite de colonnes de marbre et de granit. Ce n'était pas sans étonnement, en effet, qu'on y rencontrait à chaque pas des socles ou des chapiteaux, des statues d'un beau travail, mais sur lesquels semblait s'être acharnée la main de la destruction. Plus tard, lorsqu'on a retrouvé, dans les masses granitiques du cap de Fer, des carrières conservant encore des traces d'exploitation, on s'est expliqué la beauté des matériaux, mais on n'en admire pas moins le peuple qui donnait à toutes ses villes le cachet de son génie et de sa grandeur.

Les quatre cents ans que Rusicada a comptés sous la domination romaine durent être quatre siècles de prospérité, sans doute, puisque l'histoire de cette époque, véritable martyrologe des peuples, ne lui consacre pas une ligne. Favorisée par sa position maritime et commerciale, elle dut abriter une population, sinon très-nombreuse, du moins laborieuse et riche.

(1) Une note fort curieuse de feu le docteur Judas nous donne la synonymie du nom antique de Tapsa avec le nom moderne de Safsaf. Safsaf, dit-il, est un mot sémitique adopté par les Berbères pour nommer le peuplier blanc ; il répond à l'hébreu Tsaf-Tsaf, signifiant d'une manière plus générale un arbre croissant près des eaux. De Tafsafa serait donc devenu Tapsa ou Tapsus.



Ce double caractère se retrouve dans les monuments d'une destination différente, tels que théâtres et citernes, dont les restes ont survécu aux invasions et à la lente action des temps, cet autre destructeur. Le cirque se trouvait à un kilomètre du rivage et, son isolement le donne à penser, en dehors de l'enceinte de la ville. Cette enceinte n'est pas exactement marquée ; mais les ruines agglomérées sont toutes vers la plage, tandis que, loin d'elles, entre deux côteaux couverts seulement de la riche végétation africaine, se gardaient les lions et les panthères enlevés aux forêts voisines. La construction de ce cirque était disposée de telle sorte que ceux qui n'avaient pas trouvé place sur les gradins de pierre, pouvaient, de l'extérieur, assis sur les pentes voisines qui forment le vallon, assister aux combats. Les oliviers et les myrthes tendaient au-dessus de leurs têtes un *velarium* odorant.

Les dimensions du monument permettaient vingt rangs de gradins, développés sur le pourtour, et pouvant recevoir six ou sept mille spectateurs. Au-dessous des gradins s'ouvraient les loges des bêtes féroces.

Les arcades des vomitoires étaient encore debout, les gradins encore en place ; mais dans le centre, nourrie par le sable long temps engraissé de sang, s'élevait une forêt d'oliviers, d'ormes, de myrthes et de lauriers roses, tandis que partout sur les troncs et sur les marbres, le lierre toujours vert étendait ses lianes. Ces arbres sont tombés sous la hache et le monument a été, pierre à pierre, enlevé pour l'érection de la ville moderne. Rien n'en reste plus que l'énorme massif qui servait de base.

Mais on a laissé à peu près tel qu'il s'est trouvé, le théâtre intérieur. On en a respecté les ruines, et c'est là que sont aujourd'hui réunis les débris que l'on a ramassés dans les déblais, confiés aux soins intelligents et éclairés de M. Roger, organisateur et conservateur du musée de Philippeville.

Sur un plateau au-dessus des ruines du théâtre sont les citernes. Ces grands réservoirs devaient alimenter les fontaines et les bains publics. Dans les années de sécheresse, ils subvenaient à l'épuisement des bassins particuliers. Pour l'usage intérieur, chaque maison était, en effet, pourvue d'une citerne soigneuse-

ment construite. Le sol de la ville était occupé par ces constructions. Il a fallu détruire par la mine celles qui se trouvaient au-dessus des rues que nous avons ouvertes, mais plusieurs servent au même usage dans les nouvelles maisons et recueillent l'eau des pluies.

Les réservoirs publics, au contraire, étaient remplis par une source amenée du ravin des Beni-Melek par un canal dont on a retrouvé une partie du tracé. Ils sont placés à 119 mètres au-dessus du niveau de la mer, et peuvent contenir huit millions de litres. Leur construction est remarquable par la solidité des matériaux et l'habileté de l'œuvre. Rusicada avait de l'eau en abondance pour l'usage de ses habitants ; mais, ville maritime, visitée souvent par les flottes de l'empire, elle entretenait de plus des bassins où venaient puiser les équipages des galères. Ainsi les grandes citernes du haut du côteau ne formaient pas seulement une réserve après l'épuisement des bassins des maisons ; elles alimentaient aussi les thermes et les aiguades de la marine.

Les ruines des bains de Rusicada étaient au centre de la ville romaine, sur la gauche de la rue Nationale actuelle ; ce sont maintenant les caves ou magasins de l'administration militaire. Ce qui en reste témoigne de leur magnificence. Là le sol était partout couvert de colonnes de marbre. D'énormes chapiteaux gisaient auprès de futs de plus d'un mètre de diamètre. Les magasins de réserve étaient sous la place de la Marine. Les restes des édifices publics ou privés de l'ancienne Rusicada : cirque, théâtre, thermes, magasins, fontaines, statues et mosaïques, monuments qui rendent lisibles sur le sol quelques lignes de son histoire ignorée, nous donnent une image confuse de sa splendeur passée.

A une époque incertaine, dit de La Mare, à la suite d'événements peu connus, Rusicada, probablement ruinée et abandonnée, disparaît tout à fait de la scène ; son nom même semble perdu. La date approximative de cette catastrophe paraît ressortir de quelques actes de l'Eglise d'Afrique. Ainsi, en 256 de notre ère, sous le règne des empereurs Valérien et Gallien, on voit un évêque de Rusicada, *Verulus*, siéger au concile assemblé à Carthage;

à un autre concile tenu à Cirta; en 305, figure un autre évêque de cette ville, nommé *Victor*; enfin en 411, au célèbre colloque de Carthage, présidé par le comte Marcellin, on voit encore assister deux évêques de Rusicada, l'un, catholique, *Faustianus*, l'autre, donatiste, *Junior*. Mais ce document est le dernier dans lequel il soit question de Rusicada; ce nom ne se montre plus sur la liste des prélats, qui. en 484, répondirent à la convocation du roi Vandale Hunéric, fils et successeur de Genséric, ni dans les actes ecclésiastiques subséquents. De ces faits, on peut, ce nous semble, conclure que la colonie snbsistait encore en 411 et qu'elle avait cesssé d'exister en 484; c est donc dans les trois quarts de siècle qui séparent ces deux époques, qu'il faut placer l'abandon de Rusicada. Remarquons en outre que les indications à tirer des événements survenus dans le pays, durant cette période de temps, corroborent cette conclusion. L'invasion vandale, en mai 429, se trouve dans les limites que nous venons de poser; elle fut probablement la cause dominante de la destruction de beaucoup de villes africaines, et peut-être plus particulièrement de celle de Rusicada. Cependant la ruine de bien des cités pourrait avoir précédé l'arrivée des soldats de Genséric, la tranquillité n'ayant jamais été aussi complète dans cette partie de l'Empire qu'on le suppose généralement. Les faits à l'appui de ce dire sont nombreux.

Pour peindre l'état de la province à une époque voisine de celle qui nous occupe, nous nous contenterons de rapporter que quelques années avant le débarquement des Vandales, Saint-Augustin voyait avec douleur le comte Boniface ne pouvoir, avec les forces dont il disposait, ni repousser les indigènes, ni les empêcher de piller et ravager si bien le pays, qu'ils rendaient déserts beaucoup d'endroits auparavant très-peuplés. Donc, tout en admettant l'abandon de plusieurs villes comme conséquence de l'invasion des Vandales, il faut aussi admettre que ces barbares furent, dans leur œuvre de destruction, puissamment aidés par les Indigènes. (1)

---

(1) Etude sur Stora, port de Philippeville, par le commandant de la Mare.

Léon l'Africain constate qu'à son époque, c'est-à-dire au commencement du XVe siècle, des sections de routes romaines, pareilles à celles d'Italie, se voyaient dans le trajet de Skikda à Constantine. Dans le défilé d'Eddis, à 10 kilomètres de Philippeville, et près d'El-Arrouch, on voit encore des levées de pierres, qui indiquent que le tracé de notre route ne s'éloigne pas trop de celui suivi par nos prédécesseurs.

Trois routes principales passaient à Rusicada. L'une venait de l'ouest par Salda (Bougie), suivait la côte, par Gigelli et se continuait par Rusicada même vers Hippone en suivant le rivage. L'autre passait par l'intérieur pour se rendre à Hippone. Enfin la troisième se dirigeait sur Cirta (Constantine).

Au XIIe siècle, le nom de *Stora* semble remplacer dans les récits des voyageurs arabes celui de l'ancienne colonie. Or, sur cette plage tristement célèbre et si bien peinte par l'historien de la guerre de Jugurtha dans ces trois mots : *mare sœvum, importuosum*, il n'est pas douteux que, même après la destruction de l'établissement romain, son port, formé par une montagne saillante sur le rivage, n'offrit encore un refuge précieux aux marins. Maintenant que le nom de Stora, mis en avant par les Arabes, soit une création de ce peuple ou le reflet de l'ancien nom latin, nous l'ignorons. On n'a pu, je crois, jusqu'à présent, dit le docteur Judas, remonter à l'origine du nom de *Stora*. Peut-être se trouve-t-elle dans l'inscription latine citée plus haut, commençant par les mots *Genio Coloniæ Veneriæ Rusicadis Augusto Sacrum*.

Nous voyons qu'à l'époque de ce monument la colonie avait deux noms : *Rusicada* et *Veneria*, comme aujourd'hui *Skikda* et *Stora*. Rusicada est un composé punique qui pouvait signifier *Cap ardent*, à raison d'un phare ; il répond au moderne Skikda. *Veneria* ne serait-il pas la traduction d'un autre nom punique, de celui de la Vénus phénicienne *Astoret* ou *Astora* ?

Peut-être ce nom viendrait-il de l'Arabe *Ster*, qui signifie *préserver, abriter* contre le danger.

Le commerce fréquenta ce lieu ; son utilité et la facilité de prononcer son nom dans toutes les langues rendirent cette appellation si bien vulgaire sur l'universalité du littoral méditer-

ranéen, qu'elle s'étendit au golfe où le port est situé, et dont l'ancien nom, golfe de Numidie, rayé de l'usage ordinaire passa dans le domaine de la science.

Stora n'est pas spécialement désigné au nombre des escales du littoral, où, au moyen-âge les plus riches cités d'Europe, telles que Gênes, Pise, Marseille, Barcelone, Venise, Florence, Montpellier, etc., établirent des comptoirs. Néanmoins le témoignage des voyageurs ne laisse pas douter de la prospérité de ce point qui dut à sa position géographique, si rapprochée de l'ancienne Cirta, la plus importante des villes de l'intérieur du pays, de rester, presque jusqu'à nos jours, l'intermédiaire du commerce de l'Europe avec cette partie de l'Afrique.

Les nombreux marchands qui fréquentaient le port, le connaissaient par son nom de Stora. Ces étrangers affairés, peu soucieux d'exactitude géographique, se servirent aussi du même nom, en parlant de l'ancienne ville ruinée; car celle-ci, ne servant plus qu'à emmagasiner les chargements de leurs navires, devenaient pour eux une dépendance du port.

Naturellement les Arabes conquérants, comme les Kabyles aborigènes des environs, courtiers de commerce, désireux d'être compris de ceux qui les employaient, durent les imiter. Par là l'ancien nom de *Rusicada*, resté *Skikda* pour les habitants, cessa presque entièrement d'être pris pour celui de la colonie, et, s'il servit encore quelques fois, surtout d'indigènes à indigènes, pour indiquer le douar kabyle installé sur les décombres de l'antique cité, il fut plus fréquemment employé, même par les habitants, à l'égard de la montagne qui borne les ruines à l'orient et aussi, à préciser le cap formé par cette même montagne, vers l'embouchure du Sefsaf. Ce cap s'appela donc Skikda, en arabe Ras-Skikda, reproduction assez exacte du nom de Rusicada.

Un Maure de Grenade qui voyagea en Afrique, dans les premières années du XVI[e] siècle, Jean Léon dit l'Africain, affirme l'existence du commerce sur ce point, mais à une époque où le nom de Rusicada était déjà remplacé par celui de Stora; il se sert de l'appellation de *Sucaïcada*, réminiscence évidente de l'an cien nom (1).

---

(1) *Etude sur Stora*, par le commandant de la Mare, 1858.

Le golfe de Stora est le rentrant le plus considérable de la côte de l'Algérie. Stora, situé à 4 kilomètres au N-O de l'ancienne Rusicada, au pied de collines escarpées, occupe également l'emplacement d'une ancienne ville romaine. On y a trouvé de belles citernes dont quelques-unes ont été restaurées par nous et rendues à leur usage primitif. Elles étaient alimentées par l'Oued-Chadi (le ruisseau des singes), dont les eaux tournaient la montagne au moyen d'un acqueduc conservé jusqu'à nos jours. La grande route, située près du débarcadère, appartenait à cette construction hydraulique ; quelques vastes magasins voutés témoignent aussi de l'ancienne importance et de la destination de Stora, qui était celle que les Français lui ont rendue ; mais on n'y a pas trouvé de trace de port ; l'îlot des singes conservait seul, à l'époque où l'on faisait des recherches à ce sujet, quelques traces de béton qui semblaient indiquer qu'une jetée en maçonnerie l'unissait autrefois à la terre ferme (1). Du reste les Romains avec leurs petites galères qu'ils avaient l'habitude de haller à terre, étaient loin de demander à leurs ports les qualités que l'on exige aujourd'hui.

Autrefois, nous dit Elie de la Primaudaie dans son remarquable travail sur l'ancienne navigation de l'Algérie, le golfe de Numidie était visité assez rarement, parce qu'en été on y éprouvait souvent des calmes qui désespéraient les navigateurs à la voile, et qu'en hiver on craignait d'y être surpris par le terrible vent du Nord, le *Charpentier mayorquin*, comme l'appellent les habitants d'Alger.

Les marchands italiens visitaient le port de Stora qui était, au moyen-âge, un des entrepôts les mieux approvisionnés du littoral. Les Arabes de la province, habitants de la plaine et de la montagne, s'y rendaient fréquemment pour échanger les produits de leur industrie et de leurs récoltes contre des draps, des toiles et d'autres marchandises européennes.

Au XVI[e] siècle le principal commerce de Stora était entre les mains des Génois, d'où vint un instant à cette localité le nom de *Port des Génois*. Accueillis avec faveur dans le pays, ils y faisaient

(1) Malte-Brun.

de très-bonnes affaires et exportaient surtout de l'orge et du blé.

Le Seigneur de Constantine, dit Léon l'Africain, avait fait construire, pour la commodité des marchands de cette nation, certains logis et magasins, avec un village sur le sommet de la montagne qui l'avertissait aussitôt qu'un de leurs navires surgissait au port

Les Français de la maison de Bône remplacèrent les Génois à Stora; mais leur commerce n'y fut jamais bien considérable. Les marchands ne trafiquaient sur cette côte que par occasion, et la compagnie du Bastion de France n'y entretenait aucun agent. Il paraît que les tribus du littoral ne se montraient pas trop bienveillantes envers les Français et que des hostilités interrompaient quelquefois les relations commerciales.

Les capitaines des navires qui allaient à Stora avaient l'ordre d'y séjourner le moins longtemps possible et d'exercer la plus grande surveillance. Ils devaient établir une forte garde sur un des rochers de la baie, connu, des marchands, européens sous le nom de presqu'île *Bramepane*. Il leur était aussi défendu de s'arrêter à Skikda et d'y faire leurs chargements; ils ne pouvaient stationner que dans le port de Stora. Les barques du navire et quelques bateaux du pays loués à cet effet, allaient chercher sur le plage de Skikda les grains achetés par les courtiers de Bône et de Collo.

Dans les archives espagnoles de Simancas, nous trouvons encore un document au sujet des dernières tentatives faites par M. de Brèves, au XVIIe siècle, pour créer un établissement, français à Stora. Ce document, dont nous allons donner la traduction textuelle, n'est autre qu'une lettre ayant pour titre :

Carta de Juan Terran al Duque de Lerma, con mémorial del capitan Luis Pascual Francès : (1)

« Marseille, 23 novembre 1613.

« En raison de mon style grossier, et sachant peu la langue

(1) Je dois la communication du rapport du capitaine français Louis Pascal, à l'obligeance de M. Elie de la Primaudais.

castillane, j'ai longtemps hésité à entreprendre la rédaction de ce mémoire; mais je vous l'adresse tel qu'il est, bien que écrit par moi-même sans le laisser retoucher par personne.

» Donc, maintenant, je dirai à V. E., qu'il y a six ans environ, l'ambassadeur d'Angleterre résidant à cette époque à Constantinople, était désireux de trouver, dans la mer Méditerranée, un bon port pour servir de relâche aux bâtiments de sa nation. Il signala à son roi un lieu situé sur la côte de Barbarie, du nom de *Estora*, qui est désert et inhabité, et que, sous le prétexte[1] d'y établir des pêcheries de corail, on occuperait de manière à empêcher désormais tout corsaire chrétien d'y aborder.

» Le dit ambassadeur avait remis de grandissimes présents à Sinan, Pacha de la mer, pour être offerts au Grand Turc, afin d'obtenir de lui des lettres patentes autorisant la création de ces prétendues pêcheries, avec magasins.

Sur ces entrefaites, arriva la note du Seigneur de Brèves, ambassadeur du roi de France à Constantinople, lequel avait découvert la malice des Anglais qui dissimulaient leurs projets afin de prendre possession d'un bon port de refuge sur la côte barbaresque. Il agit de telle façon que les diplômes délivrés aux Anglais furent révoqués, et qu'il obtint la même concession pour le compte de la nation française.

» A cette époque, étant capitaine d'un navire, j'allais à Constantinople. Le dit sieur de Brèves me communiqua cette négociation, me chargeant, à mon retour à Marseille, d'en faire part aux personnes qui me paraîtraient capables d'entreprendre les pêches, la construction des magasins et le commerce au dit port de Stora, en leur promettant de leur délivrer les patentes nécessaires pour cela.

» Des lettres aux jurés et syndics de la ville de Marseille, pour être communiquées aux gens de bonne volonté, garantissaient mes ouvertures.

» De Marseille on écrivit aussitôt au Seigneur de Brèves, le priant d'envoyer les patentes qu'il avait offertes et promettant de payer les dépenses faites pour cela.

« A la réception de ces lettres, M. de Brèves expédia les patentes qui autorisaient les Français à se livrer à la pêche, à cons-

truire des magasins et des maisons qui n'auraient la forme ni de tours ni de forteresses avec promesse d'être respectés des Indigènes.

» Aussitôt, un bâtiment de Marseille, armé et muni de tout le nécessaire, alla à Alger communiquer les ordres de Constantinople.

» Tout le divan et la milice se mirent en révolte, ne voulant entendre parler d'aucune manière de ce projet sur *Estora*.

» Ces chiens, disaient-ils en s'établissant sur ce point pour y faire le commerce, causeraient la ruine d'Alger et de la Barbarie toute entière. Ils ajoutaient : « Les chrétiens seraient capables de faire à Estora un fort comme celui qu'ils ont édifié à Tabarque. » En résumé les Français ne purent pas mettre leur projet à exécution.

» Après tout ce qui précède, je dirai à V. E. que je suis allé, pour mon compte, deux fois à Estora avec un bâtiment et que j'y ai acheté des grains et quelques cuirs, ainsi que vingt-deux chevaux, malgré la défense des Algériens. Je fis ce chargement à mon premier voyage. Le second, je l'accomplis au mois de mars, moins pour faire du commerce que pour bien voir le pays et constater l'importance de ce point qui est le meilleur de la Barbarie. Estora peut recevoir un grand nombre de galères et de galions, et on peut s'y fortifier pour l'utilité et le bien de la chrétienté.

» C'est pour cela que j'ai pris la résolution d'informer Votre Seigneurie, à qui Dieu a donné une grande puissance ; dans l'intérêt de la foi chrétienne et catholique, ce serait une bonne œuvre et une entreprise avantageuse. Dans cette contrée sont de hautes montagnes sur lesquelles on ne pourrait hisser des canons pour attaquer ceux qui s'y seraient fortifiés. Les Maures qui habitent n'ont pas peur des Turcs et ne leur paient aucun impôt.

» Les Cheikles de ces Mores m'ont proposé de me donner une *carta*, m'autorisant à y construire une forteresse, ne me demandant pour cela que 300 pièces de *ocho réal* (pièces de 8, le quart d'un cartillo,) un quintal de poudre et un quintal de plomb par an.

» Je leur ai promis tout cela. »

Mais toutes ces tentatives échouèrent par le fait du régime brutal des Turcs et le port de Stora, dès lors abandonné devint ce que nous l'avons trouvé lors de notre prise de possession en 1838.

III

Nous voici arrivés à l'époque où notre domination se consolidant après divers faits d'armes, la colonisation européenne va commencer à se développer autour de la nouvelle ville. Nous devons, avant d'aborder ce sujet, indiquer en quelques mots la configuration du pays et faire connaître la population indigène qui l'habitait au moment de la conquête ; l'observateur pourra ainsi se rendre mieux compte de la transformation qui s'est produite depuis.

La région que l'on a appelé d'abord le cercle de Philippeville occupait le massif montagneux, dernière ramification des montagnes de la Kabylie orientale, qui vient aboutir à la plaine des Senhadja et du lac Fezzara et dont les sommets s'élèvent de plus en plus vers le Sud, jusqu'à ce qu'il atteigne les crêtes déterminées par le Segaou, le djebel Ouach au-dessus de Constantine et le djebel Taïa. Trois vallées principales portent à la mer les eaux de ce massif. Ce sont : l'oued Guebli, le Safsaf et l'oued Fendek. Les parties voisines de la côte, vers les montagnes de l'Edough ou vers celles de la Kabylie orientale, n'offrent, les vallées exceptées, que des dunes de sable ou des crêtes couvertes de forêts. Les vallées importantes sont belles et fertiles, les eaux y sont abondantes; aussi y trouve-t-on de riches vergers et de nombreuses plantations d'oliviers. D'après l'historien Ibn-Khaldoun, toute la population berbère, occupant les montagnes du littoral depuis Bougie jusqu'à Bône appartenaient à la grande famille des Ketama. Mais les Indigènes habitant aujourd'hui cette

contrée sont un mélange d'Arabes et de Berbères dont il est impossible de déterminer bien exactement l'origine, tant il s'est produit de bouleversements dans son sein depuis les temps les plus reculés.

Lors de notre conquête, cette population se montrait, sur tous les points, divisée par tribus indépendantes entre elles. Chaque tribu elle-même se divisait en un nombre très-varié de fractions chez lesquelles il était très-difficile de dire exactement où se trouvait le pouvoir ou l'influence qui régissait les intérêts généraux. Cela variait extrêmement, suivant les positions particulières des notables dans chaque fraction.

Pour s'expliquer sur quelle base reposait ce pouvoir ou cette influence et en quoi ils consistaient, il faut remarquer que la fraction se compose, en pays arabes de tous les individus qui prétendent descendre d'une même souche de famille. Or, chez les Kabyles de Collo et de Philippeville, chaque fraction est formée d'éléments d'origines diverses. Chaque branche de famille se prétend égale aux autres, et ne reconnaît pas une branche supérieure. Il n'y avait donc pas de chef de tribu proprement dit. L'esprit d'indépendance, qui les séparait entre elles, agissait dans les subdivisions qui se formaient naturellement avec le temps, et en produisait très-fréquemment de nouvelles. C'est ainsi que, lorsque le chef d'une nombreuse famille se trouvait en désaccord avec le chef de sa fraction, il s'en séparait avec tous les siens et fondait une nouvelle fraction qui prenait son nom.

Néanmoins, dans cet état d'indépendance entre elles, les diverses branches d'une tribu se réunissaient avec un parfait accord, lorsque l'une d'elles était menacée par une autre tribu. Le même sentiment les unissait dans ces circonstances, et, à plus forte raison, lorsque l'indépendance générale était menacée par des forces étrangères qui envahissaient le pays. Aussi, malgré la crainte qu'inspiraient les Turcs, ils ne purent jamais gouverner la région montagneuse du littoral, et toutes les fois qu'ils voulurent montrer des forces contre cette population, celle-ci leur opposa une vigoureuse résistance.

Il n'y avait donc pas de pouvoir défini. On ne reconnaissait que le pouvoir de fait, qui appartenait naturellement à un chef

de famille. Lorsque le nombre des familles réunies sur le même point devenait considérable, le pouvoir du cheik était extrêmement variable, suivant sa force d'esprit et de corps. En général le Cheïk était toujours contraint à consulter les notables et à suivre l'avis du plus grand nombre pour toute affaire importante. Il ne réglait guère de lui-même que les discussions particulières peu graves. Au reste, il n'y avait aucun soin quelconque d'administration publique, les affaires générales reposaient toutes sur des querelles plus ou moins graves qui compromettaient la tranquillité et obligeaient à prendre parti d'un côté ou de l'autre. Rien dans les rapports de tribu à tribu et dans le pouvoir des cheïks n'était réglé par des conventions ou des lois écrites ; toute règle à cet égard était dans la tradition et dans le sentiment de chacun par l'usage. C'est assez dire que les *kanouns* ou *conventions écrites*, comme il en existe chez les Kabyles du Jurjura, chez ceux du Babor, et même dans la vallée de l'Oued-el-Kebir, n'existaient point dans les tribus de Collo et de Philippeville.

On doit pressentir le trouble et l'agitation qui régnaient continuellement dans une constitution sociale aussi faible. En effet, les querelles et les guerres intestines qui s'en suivaient étaient presque sans interruption.

Cependant deux influences existaient auprès de celle du Cheïk : l'une, toute morale et religieuse, était dirigée par les prétendus chérifs et les marabouts, descendants du prophète ou des saints venus après lui ; l'autre qu'on peut appeler celle du droit appartenait aux *taleb* ou savants, c'est-à-dire à ceux qui avaient fait une étude particulière de la loi du Koran.

Les cherifs et les marabouts intervenaient presque toujours dans toute affaire grave qui devait amener une querelle générale. C'étaient des hommes de Dieu, auxquels on avait recours pour tout acte de réparation ou de conciliation. Ils n'avaient point un pouvoir positif et ne commandaient pas, mais ils prononçaient de quel côté était la justice, et leurs avis avaient toujours une grande influence. Pour ne pas se rendre à leurs conseils, il fallait leur opposer l'influence d'un autre marabout et être bien appuyé par l'assentiment d'un grand nombre. L'influ-

ence religieuse était donc puissante; cependant elle cédait très-souvent au sentiment général d'indépendance; aussi voyait-on parfois des marabouts, ayant peu de résolution dans l'esprit, chercher à se tenir neutres, lorsqu'ils craignaient de contrarier les passions générales de la population.

Les taleb, lorsque leur savoir avait été éprouvé par un certain nombre et inspirait confiance au public, prenaient d'eux-mêmes le titre de Kadi ou juges, emprunté aux fonctionnaires de ce nom institués dans les villes par le gouvernement musulman.

Ces Taleb kabyles jugeaient les différends dans les affaires particulières. Ils n'enregistraient aucun de leurs actes. Comme ils n'avaient pas un pouvoir positif, établi par un titre émanant de l'autorité reconnue, leurs jugements étaient plutôt des consultations qui n'avaient de force qu'autant que la partie lésée ne pouvait leur opposer la consultation d'un autre Taleb. Ce n'était souvent qu'une question d'argent et de corruption ; gain de cause étant donné au plus offrant. De là l'origine de querelles particulières, qui produisaient fréquemment des conflits plus graves.

Ainsi la constitution de cette population kabyle pouvait être considérée comme une agglomération de petites républiques fédératives, régies très-grossièrement par l'influence de trois principes :

1° celui du pouvoir de fait, qui appartenait à un chef de famille, pouvoir tempéré par l'influence des notables.

2° Le principe moral et religieux, dont disposaient les cherifs et les marabouts, avec une grande influence dans les affaires du pays.

3° Principe du droit écrit pour les intérêts privés seulement, appliqué par les Kadis d'après la loi musulmane.

Les cheïks et les marabouts étaient donc les hommes politiques du pays; mais ils n'exerçaient d'influence qu'en obéissant eux-mêmes aux passions générales de la population et ne pouvaient former des entreprises bien considérables pour leur élévation particulière. Dans cette absence de tout pouvoir gouvernemental, la population de cette région n'étant en contact,

de puis nombre de siècles, qu'avec des voisins grossiers, était restée barbare, sauvage, ignorante et fort misérable. Cependant lorsque ces Kabyles jouissaient de quelques intervalles de repos, ils en profitaient, avec beaucoup d'ardeur dans le travail, pour se procurer quelques ressources. Lors de la saison des récoltes, il y avait dans le pays beaucoup plus de calme qu'en temps ordinaire, tant parce que chacun avait besoin de rester chez soi que par une sorte de convention tacite de ne pas s'inquiéter pendant cette saison. Aussitôt les récoltes faites, les querelles reprenaient leur cours, et étaient encore excitées par l'envie de prendre à son voisin les biens qu'il avait récoltés. Dans tout ce désordre, on conçoit les difficultés que devaient éprouver les relations de commerce. Cependant le besoin en était si général, que ces relations s'étaient établies par des conventions verbales de tribu à tribu. Chacune d'elles tenait un marché un jour de la semaine et y recevait les tribus avec lesquelles elle était en état de paix ou de trève. C'était habituellement dans ces marchés que se traitaient toutes les affaires générales ou particulières. Les kadis s'y transportaient pour juger les différents sur les propriétés où sur les conventions de négoce. Les cheïks des environs y venaient toujours, tant pour leurs propres affaires que pour maintenir l'ordre autant que possible, et protéger ceux qui dépendaient d'eux. Les marabouts y venaient également, surtout lorsque l'on devait se concerter pour quelque mesure générale.

Ainsi, en même temps que l'extrême division et, pour bien dire, l'absence de tout pouvoir général produisait un trouble continuel et empêchait la sécurité, la loi religieuse, bien que faiblement acceptée, répandait quelques éléments matériels de concorde en consacrant la propriété.

Nous avons déjà dit que, lors de notre installation à Philippeville, les tribus voisines, n'ayant pas de cohésion entre elles, ne nous opposèrent pas de sérieuse résistance. Cela tenait aussi à ce que celles placées à l'Est de la route, habituées depuis longtemps à notre contact, par suite de notre occupation déjà ancienne de Bône, ne virent dans cette opération que la conséquence de la prise de Constantine. Les tribus de l'Ouest, bien que plus hostiles, ne se crurent pas suffisamment menacées dans leur indé-

pendance, soit aussi, parce que les unes et les autres furent arrêtées par le souvenir des pertes subies dans les engagements qu'elles avaient soutenus contre les troupes de la colonne Négrier pendant la reconnaissance de l'année précédente.

Nous allons entrer maintenant dans d'autres détails, en indiquant séparément ce qui concerne chacune des tribus de cette région. Celles du cercle actuel de Collo, étaient dans le principe, placées sous l'autorité du commandant supérieur de Philippeville ; bien que formant aujourd'hui une circonscription distincte, je n'ai pas cru devoir les en détacher, par la raison que la plupart des événements politiques ou militaires, qui se sont produits depuis la conquête, ont embrassé les deux pays à la fois.

RÉGION DE PHILIPPEVILLE

Radjata. Le territoire de cette tribu s'étendait jadis de la pointe du Filfila aux approches du lac Fezzara, par une large zône s'appuyant au Nord et à l'Est sur les Guerbès et les Senhadja, au Sud sur les Zerdaza, et comprenait à l'Ouest tout le bassin du Fendek.

Au XVIIe siècle une première atteinte fut portée aux possessions des Radjata par une immigration formidable de la famille des Ouïchaoua, originaire des montagnes de Collo qui s'échelonna en trois groupes : celui de l'Edough, l'autre autour du lac Fezzara et le troisième au Filfila.

Mais après une période de 60 à 80 ans une nouvelle immigration se produisit. Les Beni Mehenna de Collo, encouragés sans doute par le peu de résistance qu'avaient éprouvé leurs prédécesseurs, envahirent le territoire de Skikda, et vinrent s'y implanter, après avoir chassé les populations qui l'occupaient. Ces dernières, pourchassées en avant, arrivèrent à Fendek, et séduits par l'aspect et l'immensité de la plaine, installèrent leurs gourbis sur ce point par le droit des armes. Il y avait d'ailleurs place pour tous, et l'accroissement de cette population ne causa pas grands dommages aux Radjata. Ce fut le principe de l'établissement des Arb Skikda sur les ruines de l'antique Rusicada.

Mais, plus tard, la population dite Arb Skikda, qui occupait sur le bord de la mer tout le bassin du port de Stora et le Ras Skikda jusqu'à Ras el Madj dans la vallée du Safsaf, fut refoulée peu à peu par les Beni Mehenna, et alla s'installer aussi dans la plaine de l'oued Fendek.

Chez les Radjata existe la Zaouïa des descendants du marabout Sidi Ahmed ben Ali, qui se prétendent originaires des Chérifs de Fez.

La population de cette tribu est d'environ un millier d'âmes. Les prélèvements sur son territoire, pour la création des centres de Jemmapes, Ahmed ben Ali, Sidi Nacer et Gastu, ainsi que pour diverses concessions isolées, l'ont restreinte à ses proportions actuelles, très-suffisantes du reste pour la population qui y réside.

Beni Mehenna. L'origine de cette tribu est l'objet de traditions diverses. Celle que lui assignent les habitants du pays est la suivante. Un certain Mehenna, natif des montagnes aux environs de Bougie, vint s'établir dans la région de Collo, qui porte encore le nom de *Bled Beni Mehenna*. Il eut quatre fils : Bechiri, El Khezeri, Naïmi at Masselaouï. Ces jeunes gens, tous quatre guerriers redoutés, étendirent rapidement leur influence dans la montagne ; leurs familles devinrent puissantes et nombreuses ; elles combattaient avec succès les tribus environnantes ; et après avoir refoulé les Beni Toufout, les Beni Salah, les Beni Isahak et les Beni Oualban, s'établirent solidement entre Collo, l'Oued Guebli, le djebel Bou Mejout, le Safsaf et la mer.

Pendant longues années, les Beni Mehenna occupèrent ce territoire conquis par les armes. Les quatre fractions qui les composaient, portant le nom de leurs anciens chefs fils de Mehenna : Beni Bechir, Oulad Khezer, Oulad Naïm et Messelaouïa, y maintinrent leur indépendance, au milieu de luttes continuelles avec les tribus kabyles qu'elles avaient dépossédées.

Sous le règne de Salah-bey, époque à laquelle l'histoire de la tribu atteint la phase contemporaine, les Beni Mehenna, érigés en tribus Makhezen, furent d'un utile concours au gouvernement des Turcs, et, à la suite de razzias qu'ils exécutèrent par ordre du bey sur les Arb Skikda et autres populations du bord

de la mer, agrandirent leur territoire de celui qu'occupaient ces tribus de la zône maritime. Le bey en récompense de leurs services, ratifia cette prise de possession ; et, jusqu'à l'arrivée des Français, les Beni Mehenna demeurèrent tranquilles possesseurs du pays dont nous avons indiqué les limites.. Dès l'arrivée des Français, les Beni Mehenna se divisèrent en deux camps : les *Souhalia,* habitants de la plaine et disposés à la soumission, et les *Djebaïlia* qui, forts de leurs montagnes, se préparaient avec énergie à la résistance.

Après un seul combat, lors de la première reconnaissance du général Négrier en 1839, les premiers demandèrent l'aman par la voix de leur kaïd actuel Saoudi ben Inal, qui reçut le burnous d'investiture chez les Souhalia. Ce chef fut dès ce moment l'instrument dont se servit l'autorité française pour achever la soumission de la tribu. Soit par intrigue, soit par intimidation Saoudi détermina le cheïkh Bou Roubi des Beni Mahenna Djebaïlia à se soumettre égalementi Ces bonnes dispositions furent mises à profit et les centres européens de Gastonville. St.-Charles, Valée, Damrémont furent successivement créés sur le territoire des Beni Mehenna. Nous aurons à reparler plus tard des services que nous ont encore rendus les kaïds Saoudi ben Inal et Bou-Roubi depuis la conquête.

Quelques personnes ont cru retrouver, dans les Beni Mehenna de Philippeville, les descendants du personnage du même nom dont il est question dans l'historien arabe Iben Khaldoun. Ce Mehenna, allié à la tribu des Beni Taï, a une généalogie qui remonte à Semia, nièce du khalife Haroun el Rechid ; dans ce cas, son origine serait des plus illustres parmi le peuple arabe. Cependant nous savons par la tradition locale que les Mehenna de Philippeville, frères de la famille des Ou Rabah de la vallée de l'Oued Sahel, près Bougie, sont de purs Berbères, originaires de la tribu kabyle des Aït Melloul.

Il existe, chez les Beni Mehenna, une fraction dite les Oulad Sandal, qui prétend descendre d'une émigration de Maures chassés d'Espagne et débarqués à Collo vers le XVe siècle.

Comme curiosités, on trouve aux environs de Tamalous, de nombreux dolmens, qui rappellent l'époque druitique, comme

j'en ai vu souvent sur d'autres points de l'Algérie. Les tombeaux de marabouts, objets d'un respect superstitieux, sont également nombreux ; je citerai entre autres celui de Bou Argoba, où allaient se prêter les serments. L'accusé, auquel on avait donné la faculté de jurer, oignait préalablement ses genoux et ses yeux avec de l'huile, puis s'agenouillait, et, se tournant vers l'Est, prononçait cette formule : Par Sidi Argaba je jure....

D'après une tradition très-accréditée, tout individu, qui se parjurait sur la tombe du marabout, était puni de cecité ou par quelque autre châtiment céleste dans l'intervalle de huit jours.

C'est sur le territoire des Beni Mehenna qu'ont été successivement créés les centres de Philippeville, de Valée, de Damrémont, de St-Charles, de Gastonville, avec les vastes et nombreuses concessions qui en dépendent. A la suite de ces prélèvements pour la colonisation, les Indigènes de cette tribu furent resserrés sur la rive droite du Safsaf, et on résolut, alors pour leur assurer la tranquille possession de ce qui leur restait de constituer chez eux la propriété individuelle.

Sa population est de 3,000 habitants environ.

Oulad Attia. Le territoire de cette tribu ne constitue pas un groupe homogène et compact ; c'est une agglomération de six fractions sans importance. Il occupe le versant des montagnes qui coupent la route de Philippeville à Constantine, au lieu dit les Toumiettes, les deux mamelons jumeaux, près du col El-Kantoures. Le groupe principal est composé des Oulad Msaoud, Hazabra, et Kendek Asla ; un autre groupe comprend les Kherfan et les Kerazla. Enfin les Souadek plus rapprochés de Smendou. Ces populations, qui comptent ensemble environ 4,500 individus, sont d'origines diverses ; les uns viennent de la Tunisie, du Hodna et des environs de Sétif ; d'autres se sont détachés des grandes tribus montagnardes de Collo. Le territoire qu'ils occupent était habité autrefois par les Oulad bou Khodra du sud. Ceux-ci pénétrèrent dans le pays à l'époque de l'invasion arabe. Les Oulad Bou Khodra, ayant trouvé ce pays occupé par les Beni R'alboun, et ne se croyant pas en force pour en faire la conquête, se déguisèrent en femmes, dit la tradition, descendirent jusqu'à

la rivière qui en souvenir s'appela Oued en Nça (la rivière des femmes) et s'emparèrent par ruse des femmes de leurs ennemis occupés à la moisson. Puis les Beni R'alboun furent expulsés. Lorsque les Turcs s'emparèrent de Constantine les Bou Khodra se mirent à leur service. Ils avaient cent cavaliers qui faisaient la police des routes. Ils vécurent ainsi jusqu'au moment où une guerre éclata dans la vallée de l'oued Zohr, entre les Oulad Djamâ et les Bou Ledjenah.

La fraction de Rerazla prétend descendre de Herdj Roumani, qui commandait Sétif et le pays environnant, lors de l'invasion musulmane.

Une autre-sous, fraction celle des Beni Souïssi, compte dans son sein beaucoup d'hommes à la peau blanche, aux yeux bleus, aux cheveux blonds et même roux. Ils ont chez eux un emplacement appelé Berkoum, où ils placent leurs tentes en cercle avec la tente des musiciens au centre, pour former le champ de course. Ils sont grands amateurs de chevaux, et ils se rendent au Berkoum, chaque année, au primptemps, pendant quelques jours.

Enfin, voici une autre légende sur la fraction dite des Kherfan. Sidi Amar, leur ancêtre, était un marabout vénéré, venu de la province d'Oran. Un vol fut commis dans une tribu voisine, et on lui soumit la question. L'objet volé était un agneau. Après avoir entendu les deux parties, Sidi Amar, se levant posa, la main sur la tête de l'accusé, qui aussitôt, bêlant comme un agneau, se prosterna aux genoux du marabout, et avoua son crime, en lui disant : Es-tu donc le marabout des agneaux ? De là le nom de Kherfan (les agneaux).

Eulma Mâasela. Cette tribu se donne pour fondateur un individu portant le nom de El Eulmi, originaire des Eulma de la plaine de Sétif, qui vint, au commencement du XVIe siècle, s'installer dans le pays appelé Mâasela, situé près de l'oued Smendou. Constitués en Makhzen sous les Turcs, ils rendirent des services importants contre les populations turbulentes de la montagne. Ils étaient comme un poste avancé pour empêcher leurs déprédations.

Le territoire des Eulma Maâsela s'étend dans trois bassins :

celui du Safsaf, de l'oued Guebli et de l'oued Smendou. Les terres sont d'exellente qualité, bien que les sources tarissent la plupart pendant l'été.

La tribu se divise en quatre fractions :

Refraf, Sferdjela, Sebikha et Oulad Braham. Sa population est d'environ 6,000 âmes.

Autrefois les Eulma Maâssela avaient à Constantine une maison, nommée Dar ben Arbâa, sorte de sanctuaire en l'honneur du marabout Sidi Hammadi, où ils allaient, chaque année, accomplir leurs devoirs religieux et sacrifier des moutons. Le bey de Constantine donnait à ces pèlerins une charge de dattes, une mule et un drapeau. Cette visite religieuse appelée Ziara a été suspendue depuis la prise de Constantine. Elle a été remplacée chez les Eulma par une fête appelée également Ziara el Aâssel qui a quelque analogie avec les fêtes des Aïssaoua.

Les assistants sacrifient des moutons et se livrent à une danse qui devient frénétique à la vue des plats de miel qu'on y apporte en abondance. Dans cet état ils mangent une quantité prodigieuse de ce miel ; on assure que plusieurs en dévorent jusqu'à quatre kilos.

Des Khouan des trois ordres : Mouley Teïeb, Ansali et Sidi Abd er Rahman, s'y rendent en foule. On porte au milieu de l'assemblée les enfants malades ou blessés ; et, en mangeant le miel, en dansant, on récite sur eux des prières qui doivent infailliblement leur rendre la santé. C'est de cet usage que vient le nom de Maâssela (*enduits, frottés de miel*) que portent les Eulma.

Beni Oualban. Ce territoire situé à 25 kilomètres environ au Sud-Est de Philippeville, occupe le versant Nord du Djebel Sidi Dris et se compose de plusieurs petits bassins dont les eaux se réunissent à l'oued Guebli. Par suite de cette disposition topographique, les terres du Nord, situées en plaine, sont propres à la culture des céréales et habitées en hiver ; au printemps, la population, qui est de 3,000 âmes, émigre dans la partie montagneuse, où elle trouve des eaux abondantes et où sont situés ses jardins.

Cette tribu se divise en cinq fractions : Oulad Saâd, Oulad

Amar, Zerada, Begherich. Les quatre premiers sont de race kabyle. Quant aux Bagherich, ils s'attribuent une origine illustre, Leur aïeul, disent-ils, n'était rien moins que Sidi Embarek, fils de Mouley Yacoub el Mansour, empereur du Maroc. Cet empereur, saisi d'un accès de dévotion extraordinaire, abandonna son trône pour ne s'occuper que du service de Dieu et traversa l'Afrique pour aller mourir en terre sainte. Son fils Embarek vint, après sa mort, se fixer à l'endroit nommé Abbassa près, de Mila ; il y possédait de magnifiques jardins, qui sont encore entre les mains de ses descendants. Ce Sidi Embarek était, à la fois, un grand marabout et un savant remarquable. Il eut deux fils : Sidi Ali, et Sidi Mohamed. Sidi Ali quitta le pays où était son père, pour venir demeurer à Aïn el Ahmra, et Sidi Mohamed se fixa à Zeguerama. Ces deux familles ont continué à former des hommes religieux et des savants. L'un d'eux fut longtemps professeur de théologie à Constantine, avant notre occupation. Au temps des Turcs, la Zaouïa des Ben Bagherich jouissait de droit d'asile ; mais en maintes circonstances on s'y livra aussi à des intrigues politiques, notamment lors de la grande révolte de 1804, qui avait pour but de renverser la domination Turque.

Une autre famille, de caractère religieux également, est établie à Sidi Dris, dans le Segaou. Ses prétentions sont fort élevées ; elle fait remonter son origine à Sidi Dris (Idris), descendant du prophète. Aziza bey, femme de Redjeb bey, qui gouvernait Constantine en 1666, fit bâtir une mosquée en l'honneur de Sidi Dris, afin d'accomplir un vœu formé par elle. Salah bey fit réparer, un siècle plus tard, cet édifice qui renferme le corps de plusieurs saints personnages, entre autres un Sidi Bou Hammam, de la famille des marabouts de Sidi Okba du Sahara.

Les Zaouïa de Ben Bagherich et de Sidi Dris ont été longtemps un foyer de vols ; on y recelait les objets pris dans les environs par des malfaiteurs avec lesquels les Tolba ou religieux de ces Zaouïa se mettaient en relations.

Oulad el Hadj. Cette tribu est située à 50 kilomètres au Sud, est de Collo. Le sol, excessivement tourmenté, est, sauf quelques

plateaux propres à la culture, presque entièrement couvert de forêts, où domine le chêne-liége. On y trouve des sources assez abondantes, qui se déversent par des ravins dans l'oued Guebli ; des sentiers sont les seuls moyens de communication.

La population est d'environ 2,500 individus. Son commerce actuel porte sur les bestiaux, laines, peaux, cires, miels, huiles, liéges. Il pourra prendre plus d'importance, lorsque des routes auront relié aux centres d'activité ce pays qui possède des gisements de fer, d'antimoine, de plomb argentifère, et plus de 8,000 hectares de forêts.

Les Oulad El Hadj sont d'origine arabe, et se disent descendre d'un marabout qui à une époque fort ancienne vint du Maroc s'installer dans ces montagnes. Comme presque dans toutes les tribus de cette région, ils traversèrent la domination turque dans une indépendance qu'ils surent conserver durant les premières années de notre occupation. Ils se divisent en huit fractions : Arb Guilâa ; Oulad Khalifa Redadsa ; Oulad Khalifa Denaïra ; Sekhara ; Zouabra ; Arb el Kol ; Megadla ; et Oulad Seliman. Ils se disent d'origine Chorfa, et viennent des Beni Kaïd de Gigelli.

Beni Isahak. Ont deux fractions : les Oulad Kamel; et Azaïl. Ils sont frères des Beni Isahak du Gouffi, dont nous reparlerons plus loin dans la notice sur Collo.

C'est à plusieurs générations que remonte l'installation de ces diverses fractions dans le pays qu'elles occupent aujourd'hui. En arrivant, elles trouvèrent dans cette contrée les Arb Sahel, contre lesquels ils entrèrent immédiatement en hostilité. Ces derniers, après une longue résistance, furent contraints de se retirer vers Skikda abandonnant leurs terres aux nouveaux arrivés, et ne tentèrent pas de les reprendre. A partir de ce moment, les Beni Isahak, imitant en cela l'exemple de leurs prédécesseurs, se soumirent aux Turcs. En paix avec le pouvoir, ils purent, à leur gré, porter leurs armes contre les Beni Mehenna, afin d'agrandir leurs possessions. Il y eut souvent entre eux des luttes sérieuses qui ne finirent que très-peu de temps avant l'occupation française. La tribu des Beni Isahak est une des premières qui ait accepté notre autorité. Au débarquement de l'ar-

mée française à Bône, en 1832, le cheik Hasseïn ben Ali et plusieurs autres notables de la tribu se rendirent dans cette localité pour acclamer les Français et se soumettre à eux, Le général d'Uzer les accueillit avec bonté et leur fit quelques cadeaux. Ils revinrent dans leur pays, où leurs compatriotes les reçurent avec enthousiasme. Mais la chose s'ébruita, et El Hadj Ahmed bey et son khalifa ben Aïssa, informés de cette démarche, appelèrent à Constantine les principaux indigènes qui avaient fait partie de la mission. Le cheïk Hasseïn, s'étant présenté le premier au palais fut immédiatement arrêté et décapité. Ses compagnons informés, à temps, purent prendre la fuite et éviter le châtiment qui les attendait. Cette trahison du Bey augmenta encore les bonnes dispositions des Beni Isahak à l'égard des Français, aussi acceptèrent-ils franchement la soumission.

Zeramna. En l'absence de tout document historique concernant la tribu des Zeramna, c'est la tradition seule qui nous a fourni les quelques renseignements que nous pouvons donner, mais cela, sans que les époques puissent être indiquées avec la moindre approximation.

D'après cette tradition les habitants du Zeramna auraient eu pour premiers ancêtres, sur ce territoire, cinq familles venues de cinq pays différents et à peu près vers la même époque, savoir :

1° Celle d'El Aïfat, originaire d'El Oudja, de la tribu des Beni Toufout, dont quelques habitants quittèrent alors leur pays et se rendirent, les Aïfat au Zeramna, et les autres dans dans l'Oued Guebli ;

2° La famille des Messakher, originaire des Beni Fergan, où des indigènes de ce nom existent encore ;

3° Celle des Ganadla, originaires de la Kabylie du Jurjura. Ils se disent frères des Ben Gana actuellement à Biskra, et avoir été mis en possession de terres dans le Zeramna sous le gouvernement d'Ahmed dit el Colli, bey de Constantine en 1755, qui avait épousé une fille de Ben Gana de Mila, du temps qu'il n'était encore que janissaire de la garnison de Collo ;

4° Celle des Kherabech, venue des Oulad Aouat ;

5° Enfin, les Oulad Temer, venus de l'Edough, près de Bône.

Les Oulad el Aïfat occupent la portion désignée sous le nom de Dar el Hadjer, à peu de distance du point de rencontre des deux routes conduisant à Philippeville, l'une passant par Sidi Zerzour et l'autre par le village de St-Antoine. Les Ganadla ont donné leur nom à la vallée qu'ils occupent, appelée aujourd'hui Oued Ganadel.

A l'arrivée des familles dont il est ci-dessus parlé, la tribu du Zéramna était une vaste forêt où ces indigènes, au moyen de débroussaillements, se préparèrent les terrains de culture nécessaires à leur existence, terrains qui augmentèrent au fur et à mesure des besoins, en prenant sans cesse sur la forêt qui était presque en entier peuplée de chênes-liéges.

La tradition nous apprend encore qu'à partir du moment de leur installation au Zeramna, les immigrants furent souvent en guerre avec leurs voisins les Madssela, Taàbna, Beni Bechir et Beni bou Naïm; mais grâce à la bonne entente qu'ils surent établir entre eux, quoique venant de différents pays, grâce aux armes et aux munitions que les beys mirent souvent à la disposition de leurs protégés les Ganadla, ils purent toujours résister aux attaques de leurs adversaires et garder leur nouveau pays dont les difficultés de configuration facilitaient la défense. Cet état de choses ne cessa complétement qu'avec la soumission à la France, qui ne souffrit, de la part des tribus, aucune de ces anciennes guerres de représailles si fréquentes autrefois.

La population du Zeramna ne compte plus aujourd'hui que 150 individus environ.

Beni bou Naïm Sefisfa. La contrée connue sous le nom de Sefisfa était autrefois une partie du territoire des Medjaja et du Zeramna. Près d'elle se trouve le pays de Zitouna, qui appartenait jadis aux Beni Mehenna tant de la plaine que de la montagne. Sefisfa et Zitouna, par leur belle situation et la richesse de leur sol qui entraînait avec elle la prospérité des habitants, finirent par être tellement visités par les Turcs, et les troupeaux

si souvent razziés que les propriétaires abandonnèrent le pays et gagnèrent la montagne.

Quinze ou vingt ans avant notre occupation, ces terres étaient donc à l'état vague ; des habitants des Beni bou Naïm de la montagne, se trouvant trop resserrés chez eux, émigrèrent et furent bientôt à Zitouna au nombre de cent quatre familles. Peu après l'occupation, Zitouna ayant été pris pour être livré à la colonisation européenne, quelques-unes des familles qui s'y étaient rendues regagnèrent leur ancien pays de la montagne; d'autres allèrent s'établir sur des azels voisins; et enfin le reste fut installé, par les soins de l'autorité, sur la partie de Sefisfa encore à l'état vague et qui n'avait pas été prise par la colonisation. Ce sont ces mêmes familles qui forment aujourd'hui les Beni bou Naïm Sefisfa.

Medjadja. Il y a plusieurs siécles, rapporte la tradition locale, un nommé Ahmed ben Ali, venant on ne sait d'où, arriva dans ce pays inhabité et couvert de forêts, et s'établit au Sera Oumel Djadja (d'où vient le nom de Medjadja), à peu de distance des Beni bou Naïm Safisfa. Il fit de si grandes choses, seulement avec les membres de sa famille, opéra des razzias si considérables que plusieurs indigènes alléchés, par l'appat de ses gains, vinrent se ranger sous ses ordres et suivre sa vie aventureuse. Il devint pour eux un chef absolu, ayant droit à l'obéissance la plus passive et arriva à acquérir sur le pays environnant un ascendant tel que le Bey finit par l'investir du titre de cheik de tout le Sahel.

Ahmed ben Ali mourut quelques années après. Mais comme il n'avait à sa mort aucun de ses fils en état de lui succéder, les gens, qui jusqu'alors avaient vécu avec lui et pour ainsi dire en *goum permanent*, renoncèrent à cette vie de guerres et de rapines, et s'établirent chacun de leur côté, dans diverses parties de Medjadja, suivant, les uns à l'est, les autres à l'ouest, deux de leurs kébirs nommés Rekak et Relad. A partir de cette époque, la tradition dit peu de chose. Les Medjadja, après avoir, pendant quelques années, reconnu l'autorité des beys et avoir payé quelques impôts, refusèrent un jour de s'acquitter et vécurent selon leur bon plaisir. Les Turcs, n'osant pas s'aventurer dans leurs pays, prirent des mesures pour faire arrêter les Medjadja partout

où on le pouvait ; dès lors la tribu envoya plusieurs de ses notables offrir de se soumettre et reconnaître l'autorité des cheïks investis. Mais ce genre de soumission était plus nominal que réel, et ne remplissait guère les caisses de l'Etat.

Un marabout du nom de Si el Azereg ben Haouaraka, venu, dit-on, du Maroc, s'établit chez les Madjadja. Sa famille eut quelque influence religieuse que les Turcs utilisèrent en lui accordant certains priviléges. Chez les Madjadja une légende répandue désigne les quelques ruines existant à Bou Arous comme un lieu renfermant des trésors. Un homme vêtu de noir et monté sur un âne, dit cette légende, sort à certaines époques de l'endroit où les trésors sont enfouis. Il faut, pour en devenir possesseur, courir après lui et l'atteindre. Sous le gourbi on fait à ce sujet, le soir à la veillée, les récits les plus fantastiques.

La population actuelle est d'environ 1,300 habitants.

Beni Salah. Cette population, originaire des Beni Salah de Bône, n'a conservé aucune tradition qui mérite d'être signalée. Ils s'enorgueillissent seulement de ne jamais avoir reconnu la domination Turque.

Zerdaza. Cette tribu est formée de différentes fractions d'origine arabe et berbère, qui vinrent successivement se grouper autour de la tribu arabe des Oulad Moussa. Celle-ci, après avoir annihilé les Senhadja, premiers occupants du pays, fit successivement accepter sa suprématie, aux agglomérations qui l'entouraient et toute cette réunion de groupes prit l'appellation de Zerdaza du nom de la ligne de crêtes qui sépare les bassins de l'Oued Fendek de l'Oued Safsaf.

Les Zerdaza, sous les Turcs, vécurent dans un état à peu près complet d'indépendance.

Le pays très-accidenté est d'une fertilité remarquable, principalement dans les vallées ; le long des cours d'eau sont de nombreux jardins, où abondent les différentes essences d'arbres fruitiers. Les crêtes des montagnes sont en partie rocheuses, en partie couvertes de belles futaies de chênes liéges.

La population des Zerdaza est de plus de 12,000 âmes.

RÉGION DE COLLO.

Beni Isahak du Gouffi. Cette population habite, à l'ouest de Collo cette région montagneuse et boisée que couronne le pic du Gouffi. D'après certaines traditions locales, elle serait d'origine juive, ainsi que le démontrerait, du reste, le nom de leur ancêtre Isahak. Mais, dans leur ignorance de l'histoire, et par répulsion pour ce mot de *juif*, ils rejettent cette supposition et se disent descendants des Oulad Aïssa de Gigelli. Aïssa, leur aïeul, était venu dans le pays avec quatre fils : Kamel, Bouzian, Djemâ et Zidan. Il se transporta avec eux au Gouffi, d'où ils se dispersèrent. Les cinq fractions principales existant aujourd'hui tireraient leurs noms des enfants de ces quatre fils, qui ont eu la plus nombreuse descendance.

Nous devons ici quelques mots au pic du Gouffi, pour lequel les montagnards professent un grand respect. Ce nom de Gouffi s'explique de trois manières. Suivant les uns, le nom actuel ne serait qu'un mot romain (Golphi ou Gofi) resté dans la langue. Suivant d'autres, il dériverait du mot arabe Koufia, calotte. Enfin l'opinion, qui trouve le plus de partisans, et qui paraît rationnelle, est, qu'un marabout venu, de Kouffa, province de Baghdad, et conséquemment surnommé El Kouffi, y fut enterré.

Il y a environ quatre-vingt ans, un certain Si Saâd el Kerbouchi, des Beni Isahak ayant longtemps exercé le métier de maçon à Constantine, vint se fixer sur le Gouffi, y bâtit la mosquée qui existe encore et y demeura. Tous les habitants des montagnes voisines y venaient en pèlerinage ; une école s'y installa, dans laquelle il y eut jusqu'à 250 élèves. Néanmoins Si Saâd, le fondateur, y fut assassiné par suite de vengeances de famille, et la mosquée devint solitaire. Les montagnards ne s'y réunissent plus qu'une fois l'an, pendant le mois de Châban, pour y célébrer une fête appelée Hadara ou Zerda. Les Beni Isahak du Gouffi ne furent jamais soumis aux Turcs. Sa population est d'environ 2,000 habitants.

Beni Toufout. Leur aïeul, disent-ils, du nom d'Abd Allah,

vint, assurent-ils, du Maroc s'établir aux Beni Aroun, non loin de Mila. C'étati au commencement de la domination Turque, au XVIe siècle, Un marché fut établi dans cet endroit par Abd Allah. Soit à cause de ce marché, soit pour toute autre raison, le gouvernement turque eut à se plaindre de lui, et envoya des janissaires, qui tuèrent sept de ses fils. Quant à Abd Allah, il put se sauver avec trois de ses frères et vint se fixer aux Beni Toufout qu'il peupla.

Doukar, l'un des frères, donna son nom à la fraction actuelle des Doukaria.

Chez les Beni Toufout existe une famille, descendant du marabout Sidi Mçaoud el Atik, qui jouit d'une grande réputation de sainteté dans toute la contrée.

On remarque sur la montagne, au milieu des bois, à l'endroit nommé Harta di Zedma, les ruines d'une fortification romaine, construite en gros blocs de granit.

Les Beni Toufout divisés en nombreuses fractions possèdent 79 villages et une population d'environ 7,000 habitants.

Beni Fergan. Cette population, originaire des environs de Zamora, du cercle de Bordj bou Aréridj, fut à une époque assez ancienne chassée de la montagne de Fergan qui existe dans leur pays et vint s'installer sur le territoire qu'elle occupe aujourd'hui encore près l'Oued Zohor, à 50 kilomètres environ à l'ouest de Collo.

La population actuelle est d'environ 600 habitants. Quant au territoire situé sur le bord de la mer, partie en plaine, partie dans la montagne, il est assez fertile. L'élève du bétail, l'agriculture et la fabrication de l'huile sont les principales industries de la tribu.

Msalia. C'est moins une tribu qu'un groupe de petites fractions originaires de tribus voisines qui avaient reconnu l'autorité des Turcs dont elles s'affranchirent à la suite de l'échec éprouvé en 1805 par le bey Osman.

Leur territoire situé à 45 kilomètres, sur le bord de la mer, à l'est de Collo, est montagneux, escarpé, d'un accès difficile,

sillonné de ravins qui forment plusieurs petits bassins côtiers, dont le principal est celui de l'oued Agmed.

La population est de 1,300 habitants ; ils possèdent quelques jardins plantés d'arbres fruitiers et un certain nombre d'oliviers, mais leur sol est en général assez pauvre.

Taabna. Le territoire de cette tribu, situé à 35 kilomètres au sud-est de Collo, est généralement montagneux; mais la douceur des pentes le rend facilement accessible partout. Le sol est de bonne qualité, propre à la culture des céréales et des arbres fruitiers. Des sources abondantes, de nombreux cours d'eau, parmi lesquels sont l'oued Guebli et l'oued Taabna, fertilisent la contrée et fournissent largement à tous les besoins des habitants qui sont au nombre d'un millier environ. La tribu est traversée par les deux chemins muletiers de Collo à Philippeville et par la route provinciale de Collo à Constantine.

Les Taabna ont pour ancêtre un nommé Taaben ben Abd Allah qui quitta le Babor pour venir s'installer dans le pays encore aujourd'hui occupé par la tribu.

Ouïchaoua Rifia. Ce nom signifie, d'après l'explicatiou donnée par les gens du pays, les *Chaouïa du bord de la mer*. En effet leur langage est un affreux patois mélangé d'arabe et de kabyle incompréhensible. Le sol de cette tribu, accidenté, montagneux et essentiellement forestier, est peu propre à la culture. Les communications sont difficiles et les relations rares d'une extrémité à l'autre de la tribu. Cette population, divisée en deux fractions, les Merabtin et les Beni Merouan, a environ 1,500 habitants.

Achach. Tribu également située au bord de la mer, à trois kilomètres seulement à l ouest de Collo. Le marabout de Sidi Achour, construit sur une montagne très-élevée, domine toute la contrée. Sa population est de 400 habitants seulement. Le bétail forme la richesse principale de la tribu, dont le sol accidenté est d'une fertilité moyenne.

On trouve chez les Achach une petite fraction dite les Ferakh,

c'est-à-dire les *oiseaux* ; c'étaient d'anciens janissaires de la garnison de Collo, qui s'étaient mariés et fixés dans le pays. Les Indigènes, considérant les Turcs comme des oiseaux de passage, leur avaient donné ce nom de ***Ferakh***. L'étymologie est assez plaisante.

Oulad Ahmidech. Cette tribu est située sur le bord de la mer, à environ 20 kilomètres à l'ouest de Collo. Le sol est montagneux, peu propre à la culture et essentiellement forestier. Les Indigènes trouvent un salaire avantageux par les travaux de démasclage des chênes-liéges exploités par les concessionnaires européens et par le débit des arbres utilisés comme poteaux par l'administration des lignes télégraphiques.

Sa population est de 400 individus environ. Les Oulad Ahmidech se disent originaires de la tribu des Beni Abbas, de l'Oued Sahel.

Oulad Mazouz. Dans des temps très-reculés et qu'il n'est guère possible de préciser, les Oulad Mazouz étaient une fraction des Beni Habibi, du cercle de Gigelli, où existe encore une Zeriba, du nom de Oulad Mazouz, au pied de la montagne de Seddat. Deux des fractions des Oulad Mazouz ayant eu une discussion en vinrent aux armes pour régler le différend et la partie à qui resta la victoire chassa l'autre.

C'est alors que les vaincus, repoussés par les uns, pourchassés par les autres, traversèrent l'oued Guebli et vinrent se placer sous la protection des Beni Mehenna, qui les installèrent à l'embouchure de l'Oued Guebli où ils sont encore.

Oulad Attia. Cette tribu est située à 40 kilomètres environ à l'ouest de Collo. Son sol est très-tourmenté, peu propre à la culture, si ce n'est dans quelques bas-fonds et dans le voisinage de la mer, vers l'embouchure de l'Oued Zohr. La tribu possède quelques vergers, plantés de vignes, de noyers et de figuiers. Les oliviers sont également en nombre assez considérable. De vastes forêts concédées couvrent la majeure partie du territoire. La population qui s'élève au chiffre d'environ 3,500 habitants est di-

XVIII.

Lettre du docteur Lebrija, corrégidor d'Oran a Sa Majesté l'Impératrice.

Oran, 10 mars 1531.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 461).

Mouléï Abd-Allah est bloqué dans sa capitale par son fils. Il me semble que le moment serait bien choisi pour en finir une bonne fois avec lui, à peu de frais. Si le Marquis revenait à Oran, et si les galères qui ne sont pas loin, se montraient de ce côté, tous les Arabes de la province, je n'en doute pas, feraient cause commune avec nous, et Votre Majesté pourrait placer à Tlemsên un roi à sa convenance, qui tiendrait ses promesses mieux que ne l'a fait celui-ci.

Mais d'après tout ce que j'entends dire, je n'ose plus espérer que le Marquis reviendra ici. Comme je ne veux pas importuner Votre Majesté, je n'entrerai à ce sujet dans aucun détail. Le Marquis a écrit que l'affaire d'Oran ne le regarde plus. Nous l'avons supplié vainement, nous lui avons dit que nos vies et nos fortunes étaient entre ses mains, la seule réponse que nous ayons pu obtenir de lui, c'est que Dieu nous aidera. (1)

On a licencié un certain nombre de soldats, et la garnison, en y comprenant les pionniers, ne se compose aujourd'hui que de 1,500 hommes, comme l'a ordonné Votre Majesté. 106 pionniers de Minorque ont été envoyés ici ; quelques-uns sont tombés malades et d'autres ont été reconnus incapables pour le service. Leur nombre s'élève à 26. On a occupé les 80 qui restent aux travaux de réparation de la Kasba, et vers le milieu du mois on

(1) Le marquis de Comarès ne revint pas à Oran et fut remplacé, le 24 juin 1534, par le comte d'Alcaudète. On ne peut expliquer que par quelque dissentiment survenu entre le conseil de Castille et D. Luis de Cordoba, la réponse de ce dernier : « *que l'affaire d'Oran ne le regardait plus.* »

enverra une partie de ces pionniers travailler aux fortifications de Mers-el-Kebir. Par suite du manque de chaux, on n'avait pu encore rien commencer ; on attendait de jour en jour l'argent qui nous fait défaut et que doit apporter Cortinas ; mais nous avons fait de notre mieux dans la circonstance, et nous avons en ce moment 200 *cahiz* de chaux pour entreprendre les premiers travaux de Mers-el-Kebir.

XIX.

Lettre du docteur Lebrija, corrégidor d'Oran, a Sa Majesté l'Impératrice. (1)

Oran, 22 juin 1531.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 461.)

Votre Majesté aura sans doute pris connaissance des lettres que nous avons reçues du roi Mohammed, et que lui a envoyées Pedro de Godoy, par l'entremise du marquis de Comarès. De mon côté, j'ai expédié, par la voie de Carthagène, un double des dites lettres adressé à Georges Ruiz de Alarcon.

L'occasion qui se présente est très-favorable, et j'ai l'espoir que Votre Majesté voudra bien ordonner qu'on ne la laisse pas échapper. Si le marquis de Comarès est toujours capitaine-général de ce royaume, et, si dans les conjonctures actuelles il n'est pas ici, je ne sais pour quel temps il se réserve. Mon avis est qu'il faudrait agir avec un peu plus d'ardeur et qu'il im-

---

(1) La lettre précédente, datée du 10 mars, annonçait que le prince Mohammed tenait son père bloqué dans Tlemsên. Il paraît que ses affaires, au mois de juin, n'allaient plus aussi bien, car, dans celle-ci, il est question de son arrivée à Oran et de son intention d'y laisser ses femmes et ses enfants comme ôtages, en échange des troupes et de l'argent qu'il demande pour tenter une nouvelle expédition. Il y a lieu de remarquer qne le Corrégidor d'Oran lui donne le titre de roi, ce qui semblerait indiquer que le gouvernement espagnol l'avait reconnu comme tel. Cependant les lettres qui suivent nous apprennent que l'on continuait à négocier avec le roi de Tlemsên.

porte d'obliger chacun au service qu'il doit à votre majesté.

Il convient également que nous soyons promptement informés de tout ce qu'elle voudra bien ordonner, afin que nous sachions comment nous devons nous conduire avec le prince et les gens qui marchent avec lui, lesquels sont, nous assure-t-on, plus nombreux qu'on ne le peut croire. Nous aurons bientôt ici le prince, ses femmes et ses enfants, qu'il veut nous donner en échange des troupes, des effets et de l'argent dont il aura besoin pour son expédition ; les principaux cheikhs arabes ont promis aussi de nous livrer des ôtages. Le roi Mohammed nous presse à ce sujet, en nous faisant les plus belles promesses. Comme j'ai entendu dire que, s'il n'envoie pas des ambassadeurs à Votre Majesté, c'est parce qu'il manque d'argent, je lui ai offert de payer les frais de leur voyage, et même d'aller avec eux, s'il était nécessaire. Je prie Votre Majesté, si cela lui convient, de nous faire connaître sans retard ce qu'elle aura décidé.

XX.

Lettre écrite a Sa Majesté sur la nécessité de former une armée navale pour attaquer Barberousse (1).

Avila, 26 juillet 1531.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 461.)

Par le rapport ci-joint du conseil de la Guerre (2), Votre Majesté apprendra qu'il est venu ici un Arabe, envoyé par les cheikhs voisins d'Alger, lesquels demandent que Votre Majesté veuille bien ordonner à son *armada* de prendre possession de cette place. Ces chiekhs ont tué à Barberousse un grand nombre de Turcs, lui ont enlevé quelques pièces d'artillerie et l'ont placé dans

(1) Cette lettre n'est pas signée; mais celui qui l'a écrite était certainement un des ministres de l'empereur.

(2) Le rapport dont il est ici question n'a pas été retrouvé.

une fâcheuse position ; ils sont résolus à seconder Votre Majesté, et ils pensent que l'occasion est très-favorable pour chasser d'Alger ce corsaire. Comme l'été est trop avancé et que la dite *armada* ne pourrait être prête cette année, Votre Majesté verra également la réponse qui a été faite à cet Arabe, en vue d'entretenir les cheikhs dans leurs bonnes dispositions.

En conséquence, et vu la nécessité d'équiper la flotte pour le printemps prochain, ainsi que l'occasion favorable qui se présente de se rendre maître d'Alger, par suite de la défaite des renforts que le Grand-Turc envoyait à Barberousse (1) et de sa situation critique, le très-révérend Archevêque de Tolède, désireux de servir Dieu et Votre Majesté et de voir mener à bonne fin une entreprise aussi importante pour le bien et la conservation de ces royaumes, m'a offert de donner, si Votre Majesté veut bien faire disposer l'*armada* pour l'époque indiquée ou pour l'été prochain, 50,000 fanègues de blé et 12,000 ducats en argent pour les autres vivres nécessaires à la troupe, que l'on embarquera, et comme le secours offert et le service rendu par le dit archevêque sont considérables, il paraît juste que Votre Majesté en tienne compte ainsi que de raison, et l'en remercie.

Il importe aussi que Votre Majesté veuille bien ordonner qu'il soit pourvu à tout ce qui peut être utile à la dite armée navale. Votre Majesté a déjà par écrit la note des troupes, des objets divers et de l'argent que nécessitera la flotte. Cette note a été approuvée par André Doria, quand il vint ici, et je m'abstiens d'insister à ce sujet ; mais il est urgent de s'occuper de tous ces détails sans perdre de temps, autrement l'armée ne sera pas prête au moment opportun.

---

(1) L'auteur de la lettre fait sans doute allusion à l'affaire de Cherchell. « L'amiral André Doria, dit Marmol, ayant appris que la flotte de Barberousse était à Cherchell, vint l'attaquer et l'incendia. Ayant débarqué ses troupes, il força la ville et délivra 800 captifs chrétiens ; mais les soldats espagnols s'étant répandus dans les maisons pour piller, les Turcs qui s'étaient réfugiés dans le château, firent une sortie, en tuèrent près de 400 et mirent le reste en fuite. La gloire de cette entreprise se trouva ainsi ternie par l'avarice des soldats. Quoiqu'il en soit, tous les vaisseaux turcs furent brûlés ou pris. »

Il semble non moins indispensable qu'une bonne partie des troupes aguerries, qui se trouvent en Italie, soient embarquées sur les galères d'André Doria ou sur d'autres navires pour être réunies aux forces qui seront rassemblées ici. Il conviendra également que Votre Majesté fasse venir de Flandres un bon détachement d'artillerie et des approvisionnements en poudre et en boulets, parce qu'il n'y a pas en Espagne d'aussi bons établissements pour les fabriquer. Enfin, il est à propos que Votre Majesté n'oublie pas, ainsi que je l'en ai déjà prévenue, que beaucoup des pièces qui ont été amenées ici la dernière fois ont éclaté, et qu'il y a lieu d'aviser à ce que celles que l'on voudra fabriquer soient fondues dans des conditions convenables.

Quand au choix du capitaine-général chargé de commander la flotte, le très-révérend Archevêque de Tolède offre, si Votre Majesté y consent, de partir lui-même ; si pour de certaines considérations, Votre Majesté croit devoir désigner une autre personne, il en sera bien aise ; mais il insiste pour qu'on entreprenne une expédition d'une si haute importance. (1)

XXI.

Lettre de Pedro de Godoy (2) à l'archevêque de Santiago.

Oran, le 20 août 1531.

(Arch. de Simancas. —Estado, Legajo 461.)

Voici ce qui se passe en ce moment dans le royaume de Tlemcên, et ce que je puis dire à Votre Seigneurie. Le roi et son fils se font la guerre. Mouléï Abd-Allah a envoyé son *Me-*

(1) Cette lettre nous apprend qu'en 1531, on songeait sérieusement en Espagne à tenter une troisième expédition contre Alger ; mais on sait qu'elle n'eut lieu qu'en 1541, et que, bien que commandée par Charles-Quint lui-même, elle fut aussi malheureuse que celles de Diego de Vera (1516) et de Hugo de Moncada (1519).

(1) On a vu que Pedro de Godoy était gouverneur intérimaire d'Oran.



zouar (1), avec une partie de ses gens, contre le prince Mohammed. Il y a eu un combat, et l'avantage, dit-on, est resté à ce dernier; mais le kaïd des Beni-Rachid étant survenu avec 500 cavaliers, le fils du roi a dû se retirer.

Tous les Arabes du royaume sont soulevés : les uns sont pour le roi, les autres pour son fils. Mais je crois que tous les cheikhs de cette partie du Levant se joindraient au prince Mohammed s'il se montrait de ce côté. Il conviendrait fort que la chose arrivât, parceque si le fils du roi devenait notre allié, nous tiendrions en main toutes les bonnes cartes du jeu, et Sa Majesté pourrait jouer la partie comme elle l'entendrait (2). Avec le prince Mohammed, nous aurions les Arabes, et le roi de Tlemsên, abandonné par eux, serait bien obligé de se soumettre. Mon avis est donc qu'il faut favoriser le fils et non le père.

Pour ce qui regarde le Turc, tout ce que je puis dire à Votre Seigneurie, c'est que, si l'on est toujours dans l'intention de faire l'expédition d'Alger, il me paraît indispensable de faire d'abord celle de Tlemsên. Cette expédition peut être promptement terminée, soit qu'on fasse la guerre ou qu'on négocie avec le roi et son fils. Il me semble que les choses pourraient s'arranger pacifiquement de la manière suivante : que Sa Majesté veuille bien favoriser le prince Mohammed et le reconnaître pour roi; qu'elle lui donne une bonne part des terres que l'on prendra au Turc, et qu'en même temps, il ne soit porté aucun préjudice au roi de Tlemsên, c'est-à-dire qu'on laisse à ce dernier tous ses domaines. Je pense que, de cette manière, tous deux se montreront satisfaits et se joindront à nous pour faire la guerre à Barberousse; et le roi et son fils y allant, aucun Maure, Arabe ou

(1) « Parmi les nombreuses causes d'incertitude et d'erreur que présente l'histoire de l'Afrique arabe, dit Berbrugger, il y a les variantes de signification qu'un même nom de fonction subit d'une époque et d'une contrée à l'autre. » — Le *Mezouar* du roi de Tlemsên avait certainement d'autres attributions que celui d'Alger, agent de police, chargé de faire donner la bastonnade, et préposé à la surveillance des femmes de mauvaise vie.

(2) « Mucho convenria que se hiciese, porque si lo hubiesemos aqui con nosotros, tenriamos todas las buenas cartas del juego en la mano, y podrialo jugar Su Majestad como quisiese. »



Zenète, ne refusera de les suivre, parce que tous considèrent les Turcs comme leurs ennemis. Il ne se présentera jamais une meilleure occasion de mener à bonne fin ces deux affaires.

Le roi de Tlemsên a fait appeler un juif d'ici, et je crois que c'est dans l'intention d'entrer en négociation. Le juif est parti. Les Arabes, que Mouléï Mohammed nous a envoyés, ont été un peu scandalisés en apprenant le départ de ce juif pour Tlemsên. J'ai fait de mon mieux pour les apaiser. Voilà ce qui arrive quand on entretient des intelligences avec les deux partis.

Je puis certifier à Votre Seigneurie que la troupe qui tient ici garnison sert mieux que celle de bien d'autres frontières, et cependant cette troupe est la plus mal partagée. Si l'on pense toujours à faire de cette place d'Oran un lieu destiné à recueillir tous les gens de guerre de mauvaise vie qui se trouvent en Castille, il conviendrait qu'on leur assignât un quartier particulier, où ils seraient nourris et entretenus jusqu'au moment de les employer utilement; autrement, on chassera d'ici le petit nombre de bons soldats qui nous restent.

Don Alvaro de Bazan est arrivé à Mers-el-Kebir, le 13 de ce mois, avec onze galères et une fuste. Eu faisant route sur Risgol (Harchgoun), il rencontra une fuste ennemie et lui donna la chasse; mais, comme les Turcs avaient sur lui uue grande avance, ils ont eu le temps de se jeter à la côte et se sont sauvés. Toutefois, quinze Chrétiens esclaves, qu'ils avaient avec eux, ont pu s'enfuir.

XXII.

Lettre du docteur Lebrija, corrégidor d'Oran, a Sa Majesté l'Impératrice.

Malaga, 2 septembre 1531.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 461.)

Ainsi que je l'ai déjà mandé plusieurs fois à Votre Majesté, j'ai mis tout en œuvre pour déterminer les Arabes du royaume à faire cause commune avec nous, parce qu'il me paraissait que,



de cette manière, on pourrait arriver à châtier le roi de Tlemsên de son manque de foi et de son obstination à ne plus permettre à ses gens de nous apporter des vivres, comme ils le faisaient autrefois. A cet effet, j'avais entamé des négociations avec le prince Mohammed et fait en sorte que son père, le roi Abd-Allah en fût informé par la voix la plus sûre, afin qu'il comprît tout ce qu'il avait perdu en renonçant à servir Votre Majesté.

Il y a quinze jours, il me demanda de lui envoyer une personne avec laquelle il pût s'entendre, et je m'empressai de faire partir deux juifs, hommes prudents et instruits, les plus adroits que j'avais pu trouver. D'abord tout alla bien, le roi paraissait content de renouer les négociations; mais, sur ces entrefaites, il arriva à Tlemsên un ambassadeur du Grand-Turc. Mouléï Abd-Allah fut si fier de la venue de cet envoyé que, non content de refuser audience aux deux juifs, il ordonna leur arrestation et les fit mettre à mort.

Dans le même temps, le prince Mohammed me faisait prévenir de son arrivée prochaine à Oran, avec ses femmes, ses enfants et les principaux cheikhs de son parti; il me disait qu'il nous amenait les ôtages qu'on lui avait demandés. Je me trouvais fort embarrassé, car j'avais, en effet, promis au prince que, s'il remettait sa famille entre nos mains et si les cheikhs en fesaient autant, Votre Majesté lui donnerait des hommes et de l'argent pour s'emparer de Tlemsên, sous condition qu'il exécuterait plus fidèlement que son père les clauses du traité qui serait conclu.

Il y a longtemps déjà que le prince Mohammed a écrit à ce sujet à Votre Majesté; mais il n'a reçu aucune réponse. Ne sachant qne lui dire, je n'ai pas cru devoir l'attendre, et je me suis entendu avec le commandant des navires de Votre Majesté pour effectuer mon passage jusqu'ici (1). Toutefois, j'ai laissé, en partant, des instructions relativement à ce que l'on devra répondre

(1) Le corrégidor d'Oran aurait pu ajouter, comme Pedro de Godoy *Tales son los inconvenientes de tener inteligencias con ambas partes* (tels sont les inconvénients d'entretenir des intelligences avec les deux partis). — Cette politique sans décision et sans franchise du gouvernement espagnol ne lui profita guère, comme on le verra plus loin.

au prince, lorsqu'il se présentera. J'ajouterai que ce motif n'est pas le seul qui m'ait décidé à me rendre en personne auprès de Votre Majesté ; j'ai aussi à lui faire part de beaucoup d'autres particularités, qu'il n'est pas toujours possible d'expliquer par correspondance.

Je considère la prise de Hone et son occupation comme une chose fort importante (1). Il sera facile maintenant de punir le roi de Tlemsên ou de l'obliger à tenir ses promesses. En partant de Hone, plus rapprochée de Tlemsên que ne le sont Oran et Mers-el-Kebir, on pourra, sans beaucoup de peine, pénétrer dans l'intérieur du royaume et enlever à Moulêï Abd-Allah la meilleure partie de ses possessions. Je m'arrêterai ici jusqu'à ce que j'aie vu le terme de la maladie de ma femme, que j'ai trouvée accablée par la fièvre, puis je me rendrai auprès de Votre Majesté pour connaître ses intentions relativement aux affaires de ce pays.

XXIII.

Lettre de l'Archevèque de Tolède a Sa Majesté (2)

Avila, 8 septembre 1531.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 461.)

D. Alvaro de Bazan, avec onze galères et deux brigantins, — lesdits navires bien équipés et pourvus de vivres pour deux

---

(1) La lettre suivante raconte la prise de Hone.

(2) On ne trouve nulle part, sur la prise de Hone, les détails précis que contient cette lettre. Il paraît que cette ville, qui n'existe plus aujourd'hui, avait alors une certaine importance. L'archevêque de Tolède dit « qu'elle était à peu près aussi grande que Malaga, ceinte de bonnes murailles avec une citadelle très-forte ». — Pellissier raconte, d'après Marmol, que la ville de Hone fut prise en 1533. C'est une erreur, comme le démontre le présent document. Hone fut occupée par les Espagnols en 1531, le 24 août, jour de la Saint-Barthélemy. Pellissier ajoute que D. Alvaro de Bazan, après y avoir établi une bonne garnison, s'éloigna peu de jours après. « A quelque temps de là, dit-il, D. Alvaro reparut porteur d'ordres plus rigou-

mois, — sortit de Malaga (au mois d'août dernier) dans le but d'entreprendre quelque chose d'utile pour le service de Notre Seigneur et de Votre Majesté. Il fit route pour Oran où il prit avec lui 250 soldats de la garnison de cette place, conformément à ce que j'avais prescrit à ce sujet. J'avais envoyé l'ordre à Pedro de Godoy que, si ledit D. Alvaro demandait quelques compagnies, on les lui donnât.

Avec ce renfort, D. Alvaro partit d'Oran, et le jour de la Saint-Barthélemy, il se présenta devant la ville de Hone qui appartient au roi de Tlemsên. Il pénétra dans le port avec l'escadre de Votre Majesté, et, grâce aux bonnes dispositions qu'il avait su prendre, il plut à Dieu qu'il se rendît maître de la ville et de la Kasba.

La place ne s'attendant pas à être attaquée se trouvait dépourvue d'une partie de sa garnison ordinaire, ce qui a facilité ce coup de main. La conquête de Hone nous a coûté peu de monde : nous avons eu seulement quarante hommes tués et cent blessés.

D. Alvaro m'écrit d'Alméria qu'il a laissé pour garder la ville 700 hommes, dont 400 arquebusiers, avec des vivres pour quinze jours et vingt pièces d'artillerie, dont seize petites et quatre plus grosses qu'il a prises dans la Kasba. De Malaga, où il se trouve en ce moment, il doit envoyer à Hone deux galères chargées de blé avec quelques autres provisions. Pour défendre cette place, il pense qu'il suffira d'une garnison de 400 soldats et de 120 lances, et il me prie de donner des ordres pour que cette troupe, destinée à remplacer les hommes de ses galères qu'il a dû laisser à Hone, soit mise à sa disposition. Cette opération terminée et ses équipages remis au complet il reprendra la mer

---

reux. La ville, qui d'abord avait été pillée et saccagée, fut, cette fois, complètement détruite. » La ville de Hone fut, en effet, abandonnée par les Espagnols, mais trois ou quatre ans après. En 1534, ils l'occupaient encore, ainsi que le prouvent deux lettres de Inigo de Vallejo, commandant de Hone, en date des 13 mars et 26 avril de cette même année. — Suarez Montanes, dans le fragment inédit de sa *Chronique d'Oran* dont nous avons parlé, relève cette erreur de Marmol.

avec son escadre et ira sur un autre point tenter quelque bonne entreprise.

Des personnes qui connaissent bien le pays m'ont assuré que la ville et le port de Hone étaient d'une grande importance. Cette place, ceinte de bonnes murailles, a une citadelle très-forte, et elle n'est éloignée que de douze lieues de Tlemsên, ce qui est un grand avantage pour les relations commerciales que l'on pourra établir avec les Maures de cette partie du royaume, et en même temps pour tenir le roi de Tlemsên dans notre dépendance. Oran se trouvera aussi plus en sûreté, parce qu'il est à croire que, nous voyant solidement établis sur une nouvelle frontière, le roi de Tlemsên ne sera pas tenté de venir l'attaquer.

Il a donc été jugé convenable de conserver Hone en attendant que Votre Majesté ait fait connaître ce qu'elle aura décidé à ce sujet, et j'ai cru devoir donner des ordres pour que les 400 soldats, demandés par D. Alvaro, fussent mis à sa disposition en plus des 250 qu'il a pris à Oran, et que 100 lances *des Gardes* fussent aussi envoyées à Hone pour y tenir garnison. Pour le présent, il n'y aura d'augmentation de dépense que pour l'artillerie, les 400 hommes envoyés d'ici, les munitions et les autres approvisionnements nécessaires. Quant aux 250 soldats tirés d'Oran, ils n'accroîtront pas les frais, non plus que les 100 lances qui seront payées par les gardes. On peut craindre, il est vrai, que le roi de Tlemsên, en apprenant la perte de Hone, ne cherche à se réconcilier avec son fils, et que tous deux ne se concertent pour tenter quelque chose contre cette place ou contre celle d'Oran. Dans ce cas, il faudra des secours d'hommes et d'argent ; mais je ne crois pas que cela arrive.

J'envoie à Votre Majesté un plan de la ville de Hone et de son port (1). J'ajouterai qne son enceinte est un peu moins grande que celle de Malaga. Après avoir examiné ce plan, Votre Majesté avisera et m'enverra ses instructions. On espère que l'occupation de Hone permettra de réduire celle d'Oran, dont on pourrait con-

---

(1) On n'a pas retrouvé le plan de la ville et du port de Hone, qui devait accompagner la lettre de l'archevêque.

server seulement les forteresses et démolir tout le reste, ce qui serait une grande économie.

D. Alvaro de Bazan a si bien conduit toute cette affaire qu'il paraît juste que Votre Majesté lui en témoigne sa satisfaction. On pense qu'elle devrait lui octroyer la lieutenance de Hone. Blasco Nunèz, de Malaga, que j'avais envoyé sur la flotte en qualité d'inspecteur général des galères, s'est également très-bien montré, ainsi que le commissaire général, qui est inspecteur ordinaire et un excellent servitenr. Je prie Votre Majesté de ne pas oublier de les récompenser tous deux.

XXIV.

Lettre de Mouleï Mohammed, roi de Tlemsên, a Pedro de Godoy et au corrégidor d'Oran.

1531.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 461.)

J'ai reçu vos lettres et compris que vous me voulez du bien. Je prie Dieu de vous récompenser du conseil que vous m'avez donné pour que ma demande fût accueillie favorablement. Je mets toute ma confiance dans votre bonne et solide amitié. Aidez-moi et soyez mes interprètes auprès de l'empereur, roi de Castille. Faites-lui connaître la situation dans laquelle je me trouve, et qu'il sache que je suis votre ami. Je m'en remets entièrement pour tout ce qui me concerne à ce que vous jugerez à propos de faire. Vous savez mieux que moi ce que, dans la circonstance, il est utile de dire à Sa Majesté: celui qui est sage n'a pas besoin qu'on le conseille. Veuillez écrire aussi au Marquis (de Comarès), l'informer de ma bonne volonté et lui raconter tout ce qui se passe.

Pour le reste, je charge mon serviteur Ben Taleb, qui connait toutes mes affaires, de conférer avec vous.



XXV.

Réclamation de D. Inigo de Vallejo Pacheco, gouverneur de la ville de Hone (1).

21 avril 1532.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 461.)

Inigo de Vallejo Pacheco, gouverneur et capitaine général de Hone pour le très magnifique seigneur D. Alvaro de Bazan (2), se présente devant Juan de Godoy, alcade-mayor de ladite ville de Hone, et déclare qu'il lui a été notifié, à la requête du capitaine Miguel Perera, une cédule par laquelle Sa Majesté lui défend d'acheter la viande apportée par les Maures dans la dite ville pour y être vendue, à moins qu'elle ne soit exposée sur la place publique.

Ledit Inigo de Vallejo Pacheco élève des réclamations contre cet ordre royal et prétend que ladite cédule, basée sur des informations inexactes, porte préjudice aux places frontières des Maures et aux gouverneurs qui les tiennent de Sa Majesté.

Pour prouver cette assertion, Inigo de Vallejo Pacheco demande à faire entendre devant l'alcade-mayor, assisté du commissaire de Sa Majesté, notaire public, des témoins dignes de foi, lesquels connaissent les us et coutumes desdites places frontières, ainsi que ceux qui les commandent, afin que le résultat de leurs dépositions puisse éclairer Sa Majesté et les membres de son très-haut conseil de guerre, et que Sa Majesté puisse faire justice.

. . . .

Or donc, ce même 21 avril 1532, ont lieu, en présence de l'alcade-mayor, les interrogatoires des témoins produits par Inigo

---

(1) Ce singulier document nous fait connaître les étranges prérogatives que s'arrogeaient les gouverneurs des villes frontières.

(2) On a vu que l'archevêque de Tolède avait demandé à l'empereur d'octroyer à D. Alvaro de Bazan la lieutenance de Hone.

de Vallejo Pacheco, et voici les huit questions qui leur sont posées identiquement et successivement :

1° Connaissez-vous D. Inigo de Vallejo Pacheco et le capitaine D. Miguel Perera ?

2° Savez-vous si, sur les frontières de Portugal et de Castille, lorsque des espions viennent pour donner avis des choses qui se passent dans la contrée habitée par les Maures, il est d'usage de ne les laisser voir à personne, excepté au gouverneur et à l'interprète, lequel rapporte ce qu'ils disent ; et cela, parce qu'il y a beaucoup de *mauvais chrétiens* (maures convertis) qui, lorsqu'ils abandonnent la foi catholique et redeviennent musulmans, dénoncent lesdits espions et sont cause qu'on les tue ou qu'on les chasse du pays ?

3° Savez-vous quel est l'usage dans lesdites places frontières, lorsque les *Maures voleurs* (1) y apportent, de jour ou de nuit, du butin pour être vendu ? Appartient-il au gouverneur et ne peut-il être acheté par aucune autre personne ?

4° Savez-vous si, quand un Maure quelconque, ou un cheval, ou un bœuf, ou une vache ou tout autre bétail est surpris en dedans de l'enceinte, il devient oui ou non la propriété du gouverneur ?

5° Savez-vous si, lorsqu'une fuste, frêtée par des Maures, s'échoue sur la plage de quelque frontière, elle est soumise au droit de bris ?

6° Savez-vous si les Maures voleurs, pendant les derniers six mois, ont amené à Hone vingt vaches volées, et si le gouverneur les a fait peser à la boucherie, à raison de vingt maravédis l'arrelde (2), ce qui met la livre à cinq maravédis ?

7° Savez-vous si la ville de Hone a quelque lieu de paix (3), où les Maures viennent vendre la viande ou d'autres provisions de bouche ?

---

(1) *Moros ladrones*.

(2) Poids de quatre livres.

(3) *Lugar de pazes*, lieu habité par des Maures de paix.

8° N'est-il pas à votre connaissance que tout ce qui vient d'être dit plus haut est de notoriété publique dans ladite ville de Hone et dans les autres places frontières de l'Afrique?

. . . .

Les témoins, après avoir prêté serment, en étendant la main droite sur la croix et juré de dire la vérité, sont interrogés successivement sur chacune des questions posées par D. Inigo de Vallejo Pacheco.

Ces témoins sont au nombre de sept, savoir :

Sanchez de Sepulveda, soldat.
Martin de Verlonga, id.
Inigo de Ortega, artilleur.
Inigo Serrano, écuyer.
Antonio Morillo, id.
Manoël Miguel, écuyer, maréchal-ferrant.
Mariano de Requena, artilleur.

Tous ces témoins répondent affirmativement aux questions qui leur sont faites. Quelques-uns citent des exemples tirés des places de Melilla, de Çaçaça, d'Oran et de Bougie, à l'appui de leurs dépositions toutes favorables à la réclamation de D. Inigo de Vallejo Pacheco.

Le document se termine ainsi :

« Après ce qui est relaté ci-dessus, le seigneur alcade-mayor a dit qu'il ordonnait et ordonne de remettre ladite enquête juridique audit capitaine général, close et scellée en publique forme, et il a signé de son nom, Juan de Godoy, ainsi que moi, Benito Enriquez Gallego, commissaire de Sa Majesté et notaire public de ladite ville de Hone, en présence des susdits témoins. »

XXVI.

Lettre de Hernando de Quesada, ingénieur, a Sa Majesté l'Impératrice.

Oran, 24 novembre 1532.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajo 461.)

J'ai toujours eu le plus grand soin d'informer Votre Majesté de ce qui se passe de ce côté, afin qu'elle pût aviser en temps utile ; mais, bien que depuis longtemps déjà j'ai appelé son attention sur diverses choses très-importantes, j'attends toujours qu'elle veuille bien me faire connaître ses volontés.

Si je ne craignais de mécontenter Votre Majesté, puisqu'il n'y a personne qui la sollicite là-bas, je serais moi-même le messager qui irait l'informer de tout ce que l'on a fait ici et de tout ce qui reste à faire. S'il doit être donné suite aux fortifications projetées, il faudrait que Votre Majesté ordonnât qu'on nous fournît les choses dont nous avons un pressant besoin ; il importe qu'on ne fasse pas fausse route et qu'on termine sans retard lesdits travaux. J'ai dressé le plan d'un retranchement qu'on pourrait faire à la porte de mer et qui serait avantageux sous tous les rapports : la ville serait alors plus resserrée et plus forte. J'aurais été heureux de pouvoir placer sous les yeux de Votre Majesté ce plan, qui a été approuvé par Pedro de Godoy et les autres capitaines qui résident en cette ville.

Je prie Votre Majesté de vouloir bien m'envoyer l'argent nécessaire et des hommes, au nombre de cent ; elle doit se souvenir qu'elle avait décidé qu'on m'en donnerait 150. Je demande aussi qu'on me débarrasse des malades et de ceux qui ne savent pas travailler, afin que je puisse terminer promptement toutes ces constructions. Votre Majesté peut être assurée que nous ne perdons pas une heure, et que tout ce qu'il est possible de faire sera fait.

exactement constaté. De l'équipage de la ***Marne***, formé de cent cinquante hommes, cinquante-trois manquèrent à l'appel. L'état-major fut réduit au commandant et à un enseigne de vaisseau.

L'un des trois navires, qui, par un de ces hasards dont Dieu a le secret, se maintinrent, le brick sarde *l'Industrie*, capitaine Ferro, avait conservé à bord cent cinquante-trois marins qui s'y étaient réfugiés. Ce fut la seule chance heureuse au milieu de tous ces malheurs.

Telle fut la désastreuse journée du 25 janvier 1841. Elle remplit d'une douloureuse stupeur la ville nouvelle ; et bien que l'ouragan eût, le même jour, réparti ses ravages sur tous les rivages, on demeura longtemps sous la désespérante impression qu'il avait laissée dans notre port, en y amenant le cruel épisode de la perte de la *Marne* (1).

Mais cette date de deuil, hâtons-nous de le dire, resplendit du mérite et de la gloire des plus beaux dévouements. A voir l'empressement unanime, l'émotion générale, l'ardeur au sauvetage, la constance des efforts, l'intrépidité, l'audace des tentatives, l'incroyable abnégation de soi, on aurait pensé que les liens du sang les plus étroits liaient les naufragés à tous les habitants de Philippeville, que la vie de ceux-là était la vie de ceux-ci (2). L'exaltation du dévouement était poussée si loin, que des sauveteurs déjà entraînés par les flots, meurtris par les débris (3) après

---

(1) Ce même jour, 23 janvier 1841, l'escadre française, sortant du port de Toulon, sous le commandement du vice-amiral Hugon, fut dispersée par l'ouragan. Elle courut les plus grands dangers. et se réfugia à grand-peine dans les ports des Baléares et d'Espagne. Deux des vaisseaux qui la composaient durent être refondus, tant la violence de la mer les avait compromis.

(2) Ce n'était pas seulement du courage qu'il fallait dans cette circonstance, c'était le sacrifice presque certain de la vie pour quiconque voulait sauver celle d'un autre. (Rapport du commandant supérieur de Philippeville au général Galbois.)

(3) Et quels débris! Des portions énormes de navires, des carènes entières. — Une goëlette toscane, encore chargée, passa, renversée la mâture en bas, par dessus la *Marne*, et s'enfonça de l'avant dans les falaises. (Rapports de M. de Marqué, du commandant Gathier et du capitaine Gavoty.)

avoir été retirés tout sanglants, au prix des plus périlleux efforts, retournaient immédiatement à leur tâche mortelle. On a vu des marins de la *Marne* toucher à peine la terre, et s'échapper des bras qui les avaient saisis, pour aller disputer aux flots avides quelqu'un de leurs camarades encore exposés... C'était admirable et déchirant !

Le curé de Philippeville, M. Le Mauffe, s'était avancé parmi les plus braves, et mêlait aux sifflements de la tempête, aux grondements de la mer le *Miserere* ou le sublime *Dies iræ* ; et interrompant ses chants ou sa prière, jettait une rapide absolution à l'une de ces vies si promptes à disparaître....

Quand les chefs militaires ou civils voulurent citer des actes particuliers d'héroïsme, leur embarras fut grand. Chacun avait pris part au sauvetage, avec empressement, courage, abnégation, et l'on songeait si peu à l'avantage d'être remarqué, qu'il fut impossible de retrouver ou de reconnaître la plupart de ceux qui s'étaient dévoués.

« Il faudrait, écrivait le colonel d'Alphonse au Général commandant la province, il faudrait envoyer l'état nominatif de l'armée et de la population. » Témoignage sincère et certainement bien mérité !

Un jour, quand, moins préoccupée du présent ou de l'avenir, la colonie de Philippeville pourra songer à recueillir ses titres à l'estime des générations, elle conservera par un monument la date funèbre du désastre; mais elle conservera aussi l'héroïsme de tous et les noms de ceux qui furent assez heureux pour être distingués dans cette lutte générale et confuse de dévouement.

Pendant que ces tristes événements se passaient dans la baie de Stora, un autre navire, l'*Espérance*, faisait de son côté naufrage vers le cap de Fer, région encore très-peu soumise. Ce bâtiment ramenait d'Alger un détachement de 25 hommes du train. Les passagers et l'équipage purent aborder la plage, mais les 44 mu-

---

C'est à ce dévouement admirable, qui fut fatal à plusieurs de ces hommes généreux, que nous devons d'avoir sauvé une partie de l'équipage.

(Rapport au Ministre de la Marine par le capitaine Gathier.)

lets qui étaient à bord se noyèrent. Dans la position difficile où il se trouvait, l'officier qui commandait le détachement réunit tout son monde et le mit en marche dans la direction de Philippeville, après être parvenu à décider un Arabe, accouru sur la plage, à lui servir de guide. Il était environ 7 heures du matin; les naufragés marchèrent toute la journée, traversant au milieu de populations qui ne leur firent aucun mal. Le soir ils arrivaient chez un cheïkh nommé Bou-Afia, établi à deux lieues de la ville, Là ils furent accueillis avec empressement, les femmes et les enfants allumant de grands feux pour faire sécher leurs vêtements et leur donnant à manger, ce dont ils avaient le plus grand besoin.

Le lendemain, le cheïkh accompagna le détachement jusqu'au Safsaf, et fit sonder le passage de la rivière par ses deux fils avant d'y engager les naufragés. C'est ainsi qu'il les ramena sains et saufs à Philippeville.

Les pertes de marchandises, qu'eut à supporter le commerce de la province et celui de Philippeville en particulier, furent très-sensibles, mais pas au point de décourager les esprits. Ce qui les inquiéta davantage, ce fut le bruit qui se répandit alors, que le Gouvernement, désapprouvant l'extension donnée à l'occupation par le maréchal Valée, le rappelait et le remplaçait par le lieutenant-général Bugeaud, opposé à la colonisation.

A son avènement, le nouveau Gouverneur s'empressa de rassurer lui-même les populations ; il avait accepté la belle et grande mission d'aider le pays à accomplir l'œuvre dans laquelle il s'était engagé ; « il annonçait que la guerre ne serait plus le but et qu'il attachait sa gloire moins à vaincre qu'à fonder quelque chose d'utilement durable pour la France » (1).

Le général Négrier fut rappelé au commandement supérieur de la province, en remplacement du général Galbois ; et le général Bugeaud vint alors visiter Philippeville qu'il ne connaissait pas encore.

L'un des premiers actes du général Négrier, en reprenant le commandement de la province, avait été la destitution de Ali ben Aïssa, cet ancien lieutenant du bey Ahmed, qui depuis sa

(1) Proclamation du 22 février 1841.

soumission, comme nous l'avons dit plus haut, occupait les hautes fonctions de Khalifa du Sahel, entre Philippeville et Constantine.

Sous l'ancien gouvernement, Ben Aïssa était chargé de surveiller la fabrication de la monnaie. Apres la prise de Constantine, il avait conservé les instruments nécessaires et n'avait pas cessé d'en faire fabriquer pour son compte, en l'altérant tous les jours davantage. La province était inondée de fausse monnaie. Ben Aïssa convaincu, de ce crime, fut traduit devant un conseil de guerre, et condamé, le 2 avril 1841, à 20 ans de travaux forcés (1).

Bientôt une tentative de soulèvement mit le pays en danger ; les fauteurs de ce mouvement appartenaient aux tribus du Sud, mais l'activité du général Négrier déjoua heureusement les projets des agitateurs, et empêcha le soulèvement de se produire ; néanmoins l'impulsion avait été donnée, il en restait encore quelques germes. Ainsi, les montagnards riverains de l'Oued-Guebli avaient attaqué plusieurs fois les convois allant de Philippeville à Constantine, et semblaient toujours disposés à inquiéter nos établissements échelonnés sur la route. Placés dans les montagnes les plus inacessibles du Sahel, ces Kabyles se croyaient à l'abri de nos coups.

Le général Négrier jugea qu'il fallait leur prouver le contraire, et les châtier sévèrement. Une colonne d'un millier de bayonnettes partit de Philippeville le 12 septembre, à la nuit tombante. Elle marcha quinze heures avant d'arriver sur le point qu'elle devait atteindre, et là réduisit en cendres les habitations des Beni-Isahak, des-Beni Toufout et autres tribus indépendantes, chez lesquelles les beys n'avaient osé se montrer à aucune époque de la domination turque. Ceux des Kabyles qui n'eurent point le temps de fuir vers le sommet des montagnes ou qui

(1) Le 18 mars 1842, le Roi fit remise à Ben Aïssa du restant de sa peine et l'autorisa à rentrer à Constantine sous surveillance perpétuelle. Ben Aïssa est mort, depuis une quinzaine d'années, à Alger, où il venait réclamer contre ses enfants auxquels il avait légué sa fortune, et qui l'abandonnaient dans une affreuse misère.

attendirent nos soldats pour défendre leurs villages furent tués. Dans la soirée du 13, lorsque le but de l'expédition étant atteint, la colonne se remettait en marche pour rentrer dans les camps, emmenant un immense troupeau de razzia, en représailles des pertes éprouvées précédemment par nos gens; mais vers 6 heures du soir, nos troupes se trouvèrent engagées dans un terrain des plus difficiles : le chemin n'était qu'un sentier tracé sur la crête de montagnes boisées ou sur le flanc de ravins profonds hérissés de broussailles épaisses. Des masses de Kabyles les entourèrent alors de tous côtés.

Malgré des fatigues accablantes et la nécessité de marcher de nuit dans un terrain inconnu et couvert d'obstacles, où, pendant quatorze heures, il fallut avancer en combattant, la colonne, habilement conduite par le général Négrier en personne, ne perdit que deux hommes. Beaucoup de Kabyles étaient tués à bout portant dans nos rangs, où ils avaient pénétré en profitant de l'obscurité.

Après le châtiment infligé aux tribus situées à l'Ouest d'El Arrouch, il restait à punir également celles habitant à l'Est du même camp, pour leurs déprédations envers une petite population indigène alliée, et pour avoir aussi inquiété, comme les précédentes, nos communications.

Le lieutenant-colonel Buttafoco, parti en conséquence d'El-Arrouch, le 28 septembre, à la tombée de la nuit avec une petite colonne, pénètre chez les Zerdaza, et surprend les villages de Aïssa ben Arab, l'un de nos ennemis les plus acharnés. Un nombre considérable de bestiaux fut enlevé; mais le retour de la colonne ayant lieu dans un pays difficile et très-boisé, son arrière-garde eut à soutenir un engagement sérieux où elle perdit relativement beaucoup de monde. Après vingt heures de marche non interrompue, par une chaleur accablante, et une lutte qui se prolongea jusqu'auprès du camp d'El-Arrouch, nos troupes rentraient en ramenant environ 500 têtes de bétail. La plus grande partie des bestiaux avait été abondonnée, dans les ravins, pendant la retraite, et les Kabyles ne crurent pas avoir été battus; en effet, ces différents coups de main n'ayant pas produit l'effet qu'on s'en était promis, le châtiment fut incomplet.

C'est à cette époque que Si Zerdoude, un de ces nombreux fanatiques qui se lèvent, un matin, avec la prétention d'affranchir les musulmans de la domination chrétienne, souleva à l'Est le cercle de Bône, et sema l'inquiétude dans tout le pays de Philippeville et de Collo. Nous devons entrer dans quelques détails pour faire bien connaître l'origine de cette révolte, que favorisa l'état des esprits chez les indigènes.

Les montagnes de l'Edough avaient pour Kaïd un nommé Kermiche, homme capable qui avait, soit par intérêt, soit par conviction, donné plus d'un gage de dévouement à notre cause. Il étendait progressivement et avec mesure son autorité sur les Kabyles, marchant pas à pas et n'exigeant rien que ce qu'il savait les avoir mis dans l'impossibilité de refuser. Ce chef avait des ennemis, comme en a tout homme en place, et ses ennemis l'accusaient de concussion, grief banal chez les Arabes. D'un autre côté, l'autorité civile de Bône lui reprochait d'avoir vendu, pour son compte, du tan provenant des bois de l'État, bois situés dans les montagnes de son district, où les agents de l'administration n'avaient jamais mis les pieds et dont ils ne connaissaient même l'existence que par ouï dire. Tant il y a que Kermiche fut destitué et mis en prison. Un certain Ben Berkouchi, gendarme maure, fut provisoirement nommé Kaïd à sa place. Ce nouveau Kaïd, voulant faire preuve de zèle et de vigueur, s'engagea à faire payer les contributions à toutes les tribus Kabyles. Il partit pour sa tournée avec 25 spahis réguliers commandés par le sous-lieutenant Allaume (1). Depuis une quinzaine de jours, ils parcouraient le cercle de l'Edough pour prélever l'impôt. Le 19 juin, ce détachement arrivait à 9 heures du matin, chez les Beni Mahammed, tribu récemment soumise.

Mal reçu tout d'abord, M. Allaume se vit refuser l'orge qu'il demandait pour ses chevaux. Une partie de la journée et la matinée du lendemain furent employées en pourparlers : le cheikh Zerdoude promettait de payer l'impôt aussitôt qu'il aurait pu réunir la somme fixée. Dans l'après-midi, M. Allaume,

(1) Pélissier, *Annales algériennes.*

voyant bien que les retards à s'exécuter ne provenaient que du mauvais vouloir de la tribu, et le caïd Ben Berkouchi l'engageant même à quitter promptement le pays, il annonça au cheïkh l'intention de partir à l'instant. Voulant probablement faire égorger tout le détachement et comptant sans doute sur la nuit pour plus de facilité, le cheïkh insistait pour retenir M. Allaume jusqu'au lendemain, sous prétexte que les tribus voisines étaient en armes, prêtes à l'attaquer. Il promettait de l'accompagner le lendemain avec sa famille et ses enfants, lui garantissant ainsi sécurité et protection. Ces raisons ne furent point goûtées par M. Allaume qui voulut partir sur-le-champ ; mais il était déjà trop tard.

Le cheïkh Zerdoude, qui était allé lui-même, il y avait à peine quinze jours, chercher à Bône son diplôme de cheïkh, pose sa main gauche sur l'épaule de M. Allaume, tire en même temps un pistolet de dessous son bernous, et le tue à brûle-pourpoint. Aussitôt les Arabes, qui se tenaient embusqués dans un bois voisin, se montrent en armes et font feu sur les spahis. Ceux-ci, surpris et effrayés de la mort de leur officier et n'ayant pas leurs chevaux sellés, prennent la fuite dans plusieurs directions, et se sauvent en traversant une rivière à la nage. Quelques-uns cependant, et entr'autres le caïd Ben Berkouchi, furent assez lestes pour sauter sur leurs chevaux dont ils avaient coupé les entraves. Deux spahis étaient tués, ainsi que le soldat du train conduisant le mulet chargé des cantines du Trésor. Un mulet, quinze chevaux, deux tentes du campement et environ 1000 francs provenant de la perception de l'impôt restaient entre les mains de Si Zerdoude.

Cet attentat pouvait être attribué non-seulement au fanatisme de Zerdoude et au mauvais vouloir des tribus récemment soumises pour le paiement de l'impôt aux Français, mais encore au désir de s'emparer des cantines du Trésor que les Arabes croyaient mieux garnies : ils ignoraient que déjà environ 4000 francs avaient été envoyés à Bône.

Informé, le 21 juin, au matin, de cet horrible guet-à-pens, le général Lafontaine, commandant la subdivision de Bône, se mettait immédiatement en marche avec une colonne. Cet officier

ne put joindre l'ennemi qui fuyait devant lui ; il rentra à Bône, sans lui avoir fait d'autre mal que de lui brûler quelques cabanes.

Cet évènement irrita encore plus les esprits contre Kermiche ; on ne parlait de rien moins que de lui couper la tête, lorsqu'il parvint à s'évader. On envoya aussitôt des gendarmes maures et un peloton de spahis à son douar ; mais les habitants les repoussaient à coups de fusil. Kermiche, que l'on traquait toujours, s'était réfugié chez les Ataoua ; ne pouvant s'emparer de sa personne, Berkouchi voulut saisir du blé que Kermiche avait mis en dépôt chez les Senhadja ; mais il fut obligé de fuir devant Zerdoude, qui cherchait à insurger tout le pays. L'autorité française, voyant que cet homme n'avait décidément aucune influence sur les tribus, le destitua et nomma Kaïd Bou Aïche, de la tribu des Dreïde. Cette nomination fut plus désagréable aux Kabyles que celle de Berkouchi. Le mécontentement fut encore accru par un enlèvement de bétail opéré sur un village des environs du fort Génois, à la suite d'une dispute survenue entre des marins et des habitants de ce village. Zerdoude, mettant à profit cette disposition des esprits, redoubla ses efforts, fit l'inspiré, prêcha, la guerre sainte, et parvint enfin à réunir quelques centaines de Kabyles avec lesquels il alla ravager et incendier, pendant plusieurs jours les environs de Bône, jusque sous les murs de la place. Le colonel Senilhes, commandant à Bône, était alors du côté de Lacalle ; à son retour, le 19 septembre, il fit marcher contre les Kabyles de Zerdoude quelques compagnies, qui les eurent bientôt refoulés dans les montagnes. Cependant, comme la mort du lieutenant Allaume n'était pas pour cela vengée, le général Randon, nommé, dans les premiers jours d'octobre 1841 au commandement de la subdivision de Bône, sortit le 14 novembre, avec 1200 hommes et surprit le lendemain au point du jour, les Beni Mahammed, encore livrés aux fêtes nocturnes du Ramadan. Zerdoude était malheureusement dans une maison à une lieue plus loin ; on ne put le saisir, mais on lui tua une vingtaine d'hommes parmi lesquels se trouvaient quatre de ses parents. Zerdoude, contraint dès lors de quitter les montagnes de l'Edough, passa dans celles de Philippeville, où nous le verrons bientôt se livrer à de nouvelles intrigues.

Les débuts de la révolte de ce fanatique ainsi exposés, nous allons maintenant revenir à notre premier sujet. Philippeville avait peu de garnison ; mais chaque fois que l'approche de l'ennemi était signalée, les rangs de la milice se trouvaient spontanément doublés, et la population montrait par son attitude qu'elle ne se laisserait pas attaquer dans ses nouveaux foyers. L'effectif officiel était alors de dix compagnies, celle de Stora comprise et le nombre de miliciens inscrits de 1,100. Quand la générale battait, la rue Nationale se remplissait d'hommes armés, et l'on a évalué à plus de 2,000 hommes ceux qui auraient pu prendre part à la défense de la place. En effet, les bandes arabes ne mirent pas le pied dans le district ; les maraudeurs seuls s'y glissèrent, la nuit, plus nombreux que jamais. Trois soldats de la garnison furent égorgés en plein jour, dans le ravin de Stora dit du Pont-Romain. Des factionnaires, des soldats en patrouille, des habitants furent blessés ou tués dans l'enceinte même de la ville. On trouva assassiné dans sa guérite un gendarme de faction auprès de la Douane. Un négociant, M. Denobelly, fut blessé d'un coup de feu. M. Custo jeune échappa par miracle à trois coups de pistolet tirés à bout portant. Les cris fréquents des sentinelles se faisaient entendre dès que l'obscurité prêtait son ombre aux rôdeurs de nuit, se répétaient jusqu'au matin et souvent la fusillade suivait les appels aux armes. On vivait dans des alertes perpétuelles.

Le commandement du cercle était alors entre les mains du colonel Brice, nommé depuis le 5 août.

Le colonel Brice, brave officier de l'empire, témoignait d'honorables égards et une grande confiance à la population. Il lui remit la garde des deux postes des portes. Celui de la porte de Constantine protégeait les magasins militaires et les meules à fourrages ; l'autre, de la porte de Stora, placé sur le pont du Beni Melek, surveillait un ravin dangereux. Cent cinquante-sept miliciens garnissaient ces deux points.

Le colonel Brice avait, en 1815, avec une poignée de braves soldats, continué, à ses risques et périls, contre les étrangers, la guerre de partisan, quand il n'était plus permis de la faire en ligne. Par une réminiscence de ses jeunes années, il pensa qu'il

fallait donner à la défense la même allure qu'à l'attaque. Suivant ses conseils, quelques jeunes gens de la ville, chasseurs pour la plupart, habitués aux veilles et à l'usage des armes, se formèrent en une réunion de volontaires, qui, sortant la nuit, s'embusquaient au milieu des jardins et des ravins et fournissaient des postes avancés, dont la position était souvent changée.

La route de Constantine, entre la ville et St-Antoine, hameau récemment créé, était infestée de bandits qui assassinaient les voituriers et emmenaient les chevaux. Des charrettes reçurent des embuscades mobiles de volontaires, qui, cachés sous des madriers ou des fascines, allèrent stationner, le soir, sur les points les plus dangereux. Il devint évident alors que les maraudeurs avaient des intelligences parmi les habitants indigènes de la ville car les meurtres et les tentatives cessèrent presque immédiatement. Le but fut ainsi atteint et quand la guerre se faisait à nos portes, pour ainsi dire, la sécurité s'établit dans tout le district.

Un surcroît de précaution avait alors fait armer la population de Stora. L'existence d'une compagnie locale fut légalisée par arrêté du 11 octobre 1841.

La révolte des tribus de notre voisinage ne fut pas, d'ailleurs, de bien longue durée. Nous avons vu que le colonel Buttafocco avait battu les Zardezas, montagnards du sud-est ; le général Randon avait, de son côté, conduit une colonne chez les Kabyles de l'Edough, qui avaient donné à Si Zerdoude un dernier refuge, et le cap de Fer était ainsi complètement visité et purgé des bandes de l'agitateur. Ces troubles de la fin de l'année après le désastre de janvier, la suspension du commerce de laines et de celui des bestiaux, interdit aussi par un arrêté du 18 septembre, ne suspendirent pas cependant le développement de la ville.

Le nombre des maisons en maçonnerie passa de 84 à 192 et 26 autres de construction mixte s'alignèrent promptement dans les rues nouvellement ouvertes. Ces nouvelles dépenses furent estimées à 1,250,000 fr. Les Ponts-et-chaussées avaient ouvert sept mille mètres de rues. Il avait fallu pousser la plupart en tranchée sur la pente des côteaux. Les principales furent empierrées, d'autres garnies d'escaliers. L'abattoir communal

achevé, le tarif en fut fixé par arrêté du gouverneur-général et le produit en devint bientôt remarquable.

Un premier puits communal avait été creusé au bas de la rue des Citernes, on en ouvrit un second, à l'angle de la rue des Numides, sur la place de la Marine.

Le débarcadère, brisé le 26 juin, fut réinstallé au mois d'août; un autre fut construit à Stora.

A l'extérieur on compléta la canalisation de la plaine du Zéramna sur une longueur de mille mètres. Les eaux furent conduites par ce fossé et par un autre qui reçut l'Oued-Louah dans un nouveau lit creusé au Zéramna. Des digues élevées continrent ce torrent sur une longueur de douze cents mètres, et il fut ainsi dirigé dans le Saf-Saf, sous la maison crénelée. Ces travaux d'assainissement et d'autres, entrepris par les concessionnaires des jardins eurent sur l'état sanitaire une influence qu'on peut apprécier dès lors par les résultats suivants :

La population civile était, au 1er janvier 1840, de 3,823 âmes; elle avait augmenté de 836 en 1841, ce qui la portait à 4,659. Sur ce nombre : il y eut 500 entrées à l'hôpital, 481 européens, 19 indigènes. Il s'en suivit 67 décès : 63 européens, 4 indigènes. La proportion des pertes sur les malades passa donc de 12,2 pour 0|0, chiffre de 1840, à celle de 790 pour 0|0 : statistique peu satisfaisante encore; mais il faut remarquer que l'exécution des travaux de dessèchement pesait sur cette proportion avant que les bons résultats n'en fussent bien sensibles. L'amélioration sanitaire se préparait plus qu'elle ne se faisait en effet. L'influence morbide agissait déplorablement sur les enfants. Ce n'est pas sans apparence de raison que les pessimistes disaient que l'acclimatement des Européens deviendrait impossible. Pendant l'année 1841, la situation étant déjà améliorée, on compta 105 naissances et, sur 171 décès, 52 enfants.

Le Génie militaire avait, de son côté, poussé les travaux du mur d'enceinte, augmenté les baraques du casernement, fait un puits et un abreuvoir dans le ravin de Beni-Melek, établi des écuries pour l'artillerie et agrandi celles des autres services de l'armée, terminé l'hôpital militaire qui put dès lors recevoir cinq cents lits; la construction de la manutention était commencée.

Il avait été ainsi dépensé 402,000 fr. sur le budget des travaux de l'armée.

Le commerce avait suivi dans l'année une progression en rapport avec l'augmentation des habitants.

Philippeville avait entretenu, en même temps, des relations assez importantes avec les autres villes de l'Algérie, et Bône en particulier. Parmi les dix villes du littoral, alors occupées, le classement officiel lui assignait le quatrième rang dans le mouvement de cabotage ; mais, en 1841, le développement du commerce direct amena la diminution de ces relations avec le littoral.

L'année 1842 se ressentit quelque peu des mesures restrictives dont il a été question. Cependant, l'impulsion étant donnée, les travaux étant entrepris, les fonds engagés, le mouvement se continua ; mais, ce ne fut plus avec l'empressement et la confiance des premières années.

La province d'Alger, d'ailleurs, était, en 1842, le théâtre de tels évènements, qu'elle absorbait toute l'attention du gouverneur-général et attirait tous les regards. Le général Bugeaud y poursuivait cette opiniâtre campagne qui devait s'illustrer de tant d'épisodes sanglants, depuis l'héroïque combat de Beni-Mered jusqu'à la prise de la Smala. De notre côté, quelques escarmouches autour de Bougie et les agitations éphémères de Si Zerdoude pouvaient être considérées seulement comme des nuages dans la sérénité de notre ciel. Nos relations avec les indigènes étaient étendues et sûres. Les provinces du centre et de l'Ouest étaient, au contraire, ravagées par la guerre. Il fallut avoir recours à celle de l'Est pour la nourriture de la population et de l'armée. Le général Bugeaud permit alors l'exportation des bestiaux, par arrêté du 29 juin, et dans les six mois qui suivirent, les Arabes conduisirent sur le marché de Philippeville 33,867 bœufs.

Les autres objets de consommation arrivaient aussi à Philippeville, en abondance. Les tribus voisines venaient d'un rayon de 40 kilomètres. Par suite, la vie matérielle était à bon marché, bien que le prix de la journée fût encore très-élevé. Par leurs économies, des ouvriers devenaient alors chefs d'ateliers ou pro-

priétaires, et la prospérité publique se traduisait par de nouvelles constructions à l'intérieur et à l'extérieur.

C'est à l'extrémité de la vallée du Zéramna et sous la protection du blockhaus dit de la Plaine, qui en surveillait, à la sortie du défilé d'Eddis, les approches, que se formait un hameau, sous le nom de St-Antoine. Il avait suffi d'une simple autorisation du capitaine Brincart, chef du Génie, chargé des concessions, pour que des colons eussent hasardé leurs pénates à six kilomètres de la ville. Ils eurent constamment à s'y tenir en garde contre les attaques des maraudeurs. C'est là que se réalisait à la lettre le principe qu'aimait à émettre le Gouverneur général, c'est-à-dire qu'en Algérie, il fallait labourer, le fusil à la main ; mais là encore l'ennemi le plus redoutable ne fut pas l'indigène, ce fut la fièvre. Ce malheureux village changea souvent d'habitants.

Plus près de la ville, la zone des jardins s'étendait et se fertilisait rapidement, et l'on se montrait impatient de franchir le Zéramna et d'aborder une plus large culture.

Des négociations furent entamées avec les tribus voisines pour l'abandon d'un territoire de colonisation. Ce territoire, tracé dans les deux vallées, comprenait les rives du Zéramna jusqu'au pont de la gorge d'Eddis, et, à l'Est, toute la partie du Saf-Saf jusqu'aux dunes du rivage : première délimitation qui enserrait environ dix mille hectares, dont six mille propres à la culture, et le reste en bois et broussailles.

La large plaine du Saf-Saf était couverte d'excellent fourrage. Chaque année, au printemps, des brigades de faucheurs y recueillaient, pour le service de l'armée, les vingt ou trente mille quintaux de fourrages nécessaires aux escadrons de la garnison.

Ces terres fertiles devaient être les témoins des premiers efforts de la colonisation. Des concessions étaient demandées, mais le Gouverneur regardait comme une imprudence de laisser s'y établir les colons, avant que des centres agricoles bien peuplés et fortifiés n'en protégeassent les abords. On désigna dès lors, pour emplacement de ces futurs villages, sur la rive droite du Saf-Saf, la colline isolée où s'est assis Valée, et sur la rive gauche, à la même hauteur, Damrémont. C'était marquer ainsi les étapes

prochaines de la colonisation. Nous dirons plus tard quel fut le système suivi pour le peuplement de ces premiers centres agricoles.

A l'intérieur de la ville, les industries naissaient avec les nécessités de l'agglomération. Les débits de boisson nombreux, d'abord, fermaient leurs portes et des professions plus utiles les remplaçaient. Les commerçants tenaient le premier rang par le nombre et l'importance. Les travaux civils, bien que ralentis en 1842, tenaient leurs chantiers ouverts aux travailleurs qui arrivaient de l'Algérie et des ports de la Méditerranée. Les rues nécessitaient un entretien incessant pour le charroi intérieur. Les transports extérieurs étaient faits par les muletiers ou chameliers indigènes. Les prolonges de l'armée transportaient continuellement, de Stora ou de la plage, les approvisionnements de la province.

Le colonel Brice exerçait alors le commandement supérieur à Philippeville. Deux opérations militaires du mois d'avril 1842 vont nous faire connaître cet officier sous deux faces également honorables

Au commencement d'avril, des troubles étaient survenus dans la tribu des Radjata, montagnards faisant partie du cercle de Philippeville. Le kaïd que nous y avions installé, El Hadj ben Khalifa, rencontrait une vive opposition ; un parti qui avait juré sa perte, le dénonça au général Négrier et comptait sur une de ces promptes décisions qui étaient dans ses habitudes ; mais cette fois le Général prescrivit préalablement une enquête sérieuse et en chargea le colonel Brice.

Le commandant supérieur voulut voir de ses yeux, avant de faire justice. Mander les plaignants devant lui, c'était se livrer à quelque intrigue concertée, il avait trop de droiture d'esprit pour donner dans cette chance d'erreur Le 17, la garnison de Philippeville fut rassemblée ; la garde des postes étant remise à la milice, le colonel sortit avec une colonne de huit cents hommes d'infanterie, deux pièces de montagne et cent cavaliers. Cet appareil militaire devait seulement rehausser et au besoin confirmer l'acte de justice qui allait se faire au nom de la France. Les intentions du colonel étaient loyales et pacifiques. Il avait

indiqué aux Radjata, sans craindre leur nombre et leurs embûches, un rendez-vous général, pour le 18 avril, dans le vallon de l'Oued Mezaria, point central de leur contrée. Ce même jour 18, au matin, la petite colonne, qui avait couché, la veille, au milieu des tribus où elle avait été accueillie avec les dispositions les plus amicales, arriva au lieu du rendez-vous. Elle avait fait dix lieues dans ce pays accidenté et boisé, sans recevoir un coup de fusil, tant était respecté l'esprit de justice et de fermeté du colonel. Un immense rassemblement de Kabyles et d'Arabes occupait la vallée et attendait son arrivée. La colonne française placée dans une bonne position, son chef fit laisser libre, par un cordon de sentinelles, l'enceinte où devaient être introduits les principaux des Radjata, appela autour de lui les officiers qui l'avaient accompagné, et fit traduire aux assistants une allocution bienveillante : « La justice que je vous apporte, leur dit-il, est celle de la France : ce n'est pas celle des Turcs ; il n'y a pas de chaouch coupe-tête dans mon état-major. Vous trouverez auprès de moi protection pour vos personnes et pour vos biens ; approchez sans crainte, parlez sans détour; je ne suis redoutable qu'aux traîtres et aux méchants. » Ces paroles furent accueillies par des protestations chaleureuses de fidélité au pouvoir si bien représenté. La plus grande liberté régna dans la discussion ; ces montagnards parlèrent avec assurance. Le colonel écouta tour à tour, avec une égale bienveillance, les partisans du kaïd et ses adversaires. Il lui parut que El Hadj ben Khalifa était seulement poursuivi par des ambitions subalternes et qu'il était resté digne de son commandement. Sa conviction arrêtée à cet égard, il la fit pénétrer dans l'assemblée, à la grande confusion de quelques meneurs convaincus d'imposture, et l'on se sépara avec de grands témoignages de joie et de reconnaissance pour le chef français, qui mettait ainsi, par sa parole, un terme aux discussions intestines.

Mais le colonel ne voulut pas se retirer sans utiliser sa sortie et les bonnes dispositions des Radjeta. Il voulut explorer le pays pour tracer la route qui devait relier Philippeville et Bône. Il se mit en marche le 19 ; ses dispositions pacifiques étaient connues, les renseignements les plus exacts lui étaient apportés de tous côtés.

Les populations assistaient pacifiquement à sa marche pacifique. Lestroupes arrivèrent ainsi à Bône le 21 et en repartirent le 23, pour rentrer dans leur garnison le 25.

Cette petite expédition fut du meilleur effet, elle rétablit l'ordre chez les Radjata.

Nous venons de voir le colonel Brice, administrateur, appaisant par sa parole et son ascendant les troubles des tribus soumises. Il se montre tout autre aux prises avec Si Zerdoude. L'occasion est prochaine, c'est aux premiers jours de mai.

Si Zerdoude avait reparu dans la vallée de l'Oued-Guebli, à quelques lieues à l'Ouest du blockhaus d'Eddis. Continuant ses manœuvres, ce fanatique s'était fait proclamer sultan par les Kabyles : il avait nommé des aghas et des khalifas. En exploitant la haine des montagnards contre les chrétiens et leur crédulité pour tout ce qui s'adressait à leur instinct religieux, il était parvenu à soulever les Beni Toufout, les Beni Mehenna, les Beni Isahak, les Beni Salah, les Oulad el Hadj, les Beni Oualban et les Zerdaza. Chez ces derniers, il avait pris son khalifa, Sidi Mohamed ben Abd-er-Rhaman. Il avait intéressé à sa cause les tribus kabyles jusqu'à Gigelli. Pendant tout l'hiver de 1842, des partis n'avaient cessé d'inquiéter la route entre Smendou et Philippeville. Les environs de ce dernier point étaient surtout infectés par ces bandes. On était assassiné sous les murs et dans l'intérieur même de l'enceinte. Pour appuyer tous ces actes d'aggression, Zerdoude avait formé un rassemblement au Souk Tleta, marché des Beni Isahak.

Placé ainsi au pied des montagnes de la Kabylie, il appelait les fanatiques au *djiad*, guerre sainte, et tous les aventuriers au pillage.

Des vallées profondes et boisées où il s'était, pour ainsi dire, embusqué, il inquiétait la route, et pouvait, si les contingents, qu'il attendait de toutes parts, répondaient à son appel, tenter quelque sérieuse entreprise sur le poste d'Eddis ou le camp d'El-Arrouch, et menacer Philippeville. Ce fanatique annonçait déjà qu'il était suscité du Dieu des Croyants pour reprendre Constantine aux Français.

On ne pouvait le laisser se maintenir dans cette position sans

danger pour nos communications, et sans que la soumission ne fût ébranlée chez nos tribus alliées. Le colonel Brice reçut l'ordre d'aller s'établir à Aïn-Derdara avec environ deux mille hommes, d'où il pouvait observer les mouvements de l'ennemi ; le 4 mai, il se porta jusqu'au Souk-Tleta, où était le camp de Zerdoude. Les rassemblements kabyles se dissipèrent à son approche.

Le colonel avait préparé une sortie et non une expédition ; il ne pouvait s'engager, sans convoi, plus avant dans ce pays inconnu. La colonne séjourna depuis le matin jusqu'à une heure sur ce point découvert, et lorsqu'il parut bien évident que Si Zerdoude, provoqué ainsi au combat, déclinait la lutte aux yeux des populations qu'il avait soulevées, le colonel, ne pouvant prolonger cette démonstration et craignant quelque coup de main sur la banlieue de Philippeville, qu'il avait laissée loin derrière lui, donna l'ordre du départ. Les troupes s'engagent de nouveau dans les pentes boisées qu'elles venaient de parcourir ; mais Si Zerdoude, qui restait caché, n'était pas loin. Il attend que l'armée ait quitté sa position, puis, par des chemins couverts, il amène à l'attaque près de trois mille hommes.

Les difficultés du terrain étaient si grandes, qu'engagé avec sang-froid et un ordre parfait, le combat ne peut être longtemps une action régulièrement conduite et devient une mêlée générale. Les ravins et les massifs de broussailles cachaient des luttes individuelles. Nos soldats disputaient le terrain pied à pied. A neuf heures du soir, cette attaque acharnée, mais impuissante, parut se lasser, et le colonel fit arrêter sur un plateau pour rallier les combattants et panser les blessés. Sur ces entrefaites, la nuit s'obscurcit et la surveillance devint difficile, entouré que l'on était de broussailles épaisses et de ravins inconnus.

Les assaillants s'étaient retirés, mais, profitant des avantages du pays, dont ils savaient les chemins cachés, ils revinrent et se glissèrent entre les premières lignes jusqu'à l'ambulance où se trouvaient, en ce moment, les officiers supérieurs veillant au bien-être des blessés, qu'ils faisaient placer sur les cacolets. Tout-à-coup une décharge à bout portant illumine la nuit de lueurs et montre un rassemblement kabyle au milieu des rangs. Tout était perdu peut-être, si nos jeunes soldats eussent répondu

par le feu en face de l'ennemi ; mais, sans hésiter une seconde, les colonels Brice et Latour du Pin se jettent, le sabre au poing, au-devant des plus hardis, et les officiers les suivent. Les cris « A la baïonnette ! Ne tirez pas ! » électrisent les conscrits du 19e et les Africains du 3e bataillon ; on se précipite à corps perdu sur les montagnards qui, vivement poussés et poursuivis, renoncent à leur tentative... C'était le contingent de Gigelli qui venait de faire avec rage cette dernière attaque pour s'indemniser d'être arrivé trop tard au combat.

On plaça sur les cacolets et sur les chevaux des officiers cinquante-six blessés. Neuf soldats étaient restés sur le champ de bataille ou venaient de mourir à l'ambulance. Cette double surprise, qui se termina ainsi au milieu de la nuit, coûta aux kabyles cent cinquante de leurs plus hardis guerriers, presque tous tués à la baïonnette. Le terrain n'avait permis ni les feux de ligne, ni l'emploi des obusiers.

La contenance de nos troupes, aux prises pendant neuf heures avec l'ennemi, avait été si ferme sur ce terrain où la tactique ne pouvait leur donner la supériorité, et l'attaque nocturne avait été si énergiquement repoussée, que la colonne ne fut pas inquiétée dans sa retraite sur la première position d'Eddis plus découverte. Le colonel ayant fait reposer son monde sur le djebel Haïeb où il avait pris position, se remit en route à 6 heures du matin pour Philippeville, où il arriva dans la soirée.

Le combat du 4 mai, loin d'améliorer les affaires, ne fit que les aggraver ; il donna une nouvelle force à Zerdoude, qui sut l'exploiter habilement, en montrant comme trophée les cadavres de trois de nos malheureux soldats, restés entre les mains des kabyles, pendant l'attaque de nuit. Zerdoude répandit immédiatement le bruit de sa victoire et convoqua les contingents de toutes les tribus jusqu'à Gigelli. Elles se trouvèrent exactement au rendez-vous assigné et furent rejointes par les Eulma et les Beni Mahenna, toutes deux tribus soumises depuis l'occupation de Philippeville.

Seulement Zerdoude avait rabattu de ses projets sur Constantine, au point de ne leur donner pour but que la prise d'El-Arrouch.

Le 20 mai, Zerdoude ordonna deux attaques simultanées sur le camp d'El-Arrouch et sur le blockhaus d'Eddis. Il envoya environ 2,000 kabyles sur ce dernier point et marcha de sa personne sur le camp avec 4 ou 5,000 combattants.

Le colonel Brice avait eu soin de mettre au blockhaus deux compagnies, qui, au premier moment de l'attaque, s'enfermèrent derrière le parapet et firent ensuite plusieurs mouvements offensifs sous la protection du blockhaus et d'un petit obusier dont il était armé. L'attaque extrêmement vive fut repoussée avec énergie par le capitaine Hascouet, du 19e de ligne.

Du côté d'El-Arrouch l'affaire était plus sérieuse. La garnison du camp était composée du 3e bataillon d'Afrique, d'un bataillon du 22e de ligne, sous les ordres du colonel Lebreton, et de cent chevaux, chasseurs et spahis.

Dès le matin, les montagnes voisines s'étaient couvertes de Kabyles tant à pied qu'à cheval, à qui le pillage du camp avait été promis par Si Zerdoude. Dans l'après-midi, ils s'approchèrent avec résolution, dirigeant un feu très-nourri sur les parapets. Par ordre du colonel Lebreton, on les laissa arriver jusque sur les glacis sans leur opposer aucune résistance et sans se montrer. Mais arrivé sur ce point, la cavalerie, aux ordres du capitaine de Rougemont, composée de 70 chasseurs d'Afrique, de 30 soldats du train et de 40 gendarmes maures, sortit tout-à-coup et entama, tête baissée, sur les rassemblements kabyles, une charge furibonde. Cinq compagnies d'infanterie au pas de course appuyaient ce mouvement offensif. L'ennemi, sabré et atteint par la mitraille s'enfuit dans la plus complète déroute, laissant plus de cent cadavres dans les prairies encore sur pied qui entouraient le camp. Chose étrange et qui mérite d'être signalée, c'est l'apparition d'un nouveau marabout, au milieu des contingents kabyles, qui, peut-être plus que si Zerdoude, détermina l'attaque du camp d'El-Arrouch. C'était un inconnu, presque adolescent et qui portait le nom de *Ould el Rézala* (le fils de la gazelle).

L'insuccès de cette attaque démontra à Zerdoude l'inutilité de ses efforts et aurait pu ouvrir les yeux aux tribus qui s'étaient laissées entraîner par les impostures grossières au moyen des-

quelles il les avait fanatisées. Il ne tenta plus d'attaque directe, il se borna à inquiéter nos routes, à enlever nos correspondances et à tendre ses embuscades aux environs.

Le commandant supérieur rentra, après avoir laissé des troupes au blockhaus de la Plaine et se tint prêt à courir sus au chérif, s'il venait à sortir du pays difficile où il se tenait.

La population s'émut peu du voisinage de la guerre. Philippeville n'était alors que fort peu vulnérable dans sa banlieue et certes on ne faisait pas à Si Zerdoude l'honneur de le redouter.

Sur ces entrefaites, le courrier du 25 juillet apporta une douloureuse nouvelle.

Certains accidents vulgaires atteignent les nations dans leurs affections ou leurs espérances, bien qu'ils ne semblent frapper qu'un homme. Le duc d'Orléans venait de mourir à Paris, le 15 juillet et la douleur de sa perte fut égale, si ce n'est plus vive, dans la colonie. Comme si, par une sorte d'instinct, la France avait pressenti en lui le réformateur intelligent et convaincu qui eût ménagé une transition nécessaire entre le régime d'alors et les vagues aspirations d'un avenir tout autre, on s'était accoutumé à espérer en lui. L'Algérie savait que, de plus, dans le prince, héros de ses champs de bataille, elle perdait un protecteur dévoué et un partisan de son émancipation.

Philippeville qui avait vu quelques mois auparavant le prince royal témoigner un si vif intérêt pour son développement et avait pu entendre de sa bouche quelques bonnes paroles d'estime et d'encouragement, déplora comme un malheur de famille la catastrophe de l'avenue de Neuilly ; la population et l'armée consternées portèrent en même temps le même deuil et l'on ne saurait dire si les regrets furent plus amers dans le cœur des anciens frères d'armes du prince que chez les Algériens qui l'aimaient avec un double sentiment de reconnaissance et d'espoir.

Peu de temps après, le colonel Brice annonça son départ. Les habitants de Philippeville ne voulurent pas le laisser partir sans lui témoigner leur reconnaissance. Une députation nombreuse, dans laquelle se trouvait représentée toute la population, lui remit une adresse couverte de signatures, où l'on remarquait le paragraphe suivant : « L'époque où nous avons joui d'une au-

torité paternelle et bienveillante a commencé avec votre administration, et nous ne pouvons vous laisser ignorer que vous emportez nos justes regrets ; accueillez, colonel, ce pur témoignage de toute une population qui vous aime et vous révère, et qui garde de vous un précieux souvenir. Vous avez donné dans ce pays un bel exemple à suivre : car vous avez su réunir aux qualités qui ont illustré votre carrière militaire, celles qui distinguent l'administrateur juste et bon et l'homme de bien par excellence. »

Le maréchal de camp Levasseur fut désigné pour remplacer le colonel Brice ; il arriva au commencement de septembre.

Cette même année avait été, au mois de janvier, marquée d'un sinistre maritime qui rappelle les malheurs du commencement de 1841.

Le 6, trois des navires mouillés à Stora ne purent résister à un fort ressac que cinq jours de tempête avaient soulevé dans le port. Le brick-goëlette la *Ste-Catherine* et le trois-mâts les *Trois-frères* chassèrent sur leurs ancres et se brisèrent sur la plage du Beni-Melek.

La *Ste-Catherine* avait été abandonnée par son équipage ; mais le capitaine Barnaud, des *Trois-Frères*, n'avait quitté le bord avec ses dix marins, que lorsque tout espoir de résister à la mer eût été perdu. Alors tous s'étaient jetés dans une chaloupe, s'abandonnant aux vagues furieuses et s'efforçant de gagner Stora. Mais le rivage était effrayant à voir : de véritables montagnes d'eau s'y précipitaient en avalanches d'écume, et soulevaient le sable des profondeurs de la mer. La chaloupe, trop chargée, prise dans ce tourbillon, devait y disparaître avec tous ceux qu'elle portait. La population de Stora tendait les bras à ces victimes vouées à une mort inévitable. Le dénouement prévu ne se fit pas attendre : une lame passa par dessus l'embarcation, et tout s'abîma.... Alors quelques hommes décidés à une lutte suprême s'élancèrent du rivage vers l'embarcation chavirée. A leur tête était Roggero, patron des douanes. Il avait saisi le capitaine Barnaud et s'efforçait de le retenir, lorsqu'il disparut avec lui. Un hasard le ramena seul au rivage. Retiré de l'eau, épuisé de ses efforts, il revient à lui,

et voit un des naufragés nager encore avec un courage désespéré. Il oublie alors les dangers auxquels il vient d'échapper par miracle, repousse ses camarades qui le prient et le retiennent, se jette, avec la force de l'héroïsme, au-devant du naufragé, l'étreint de ses bras, comme s'il défiait la tempête de le lui reprendre; et la mer, se montrant une seconde fois généreuse, le repousse sur le rivage sans le séparer de son fardeau. Cet homme, ainsi miraculeusement sauvé, était le capitaine en second des *Trois-Frères*. Le capitaine Barnaud et trois hommes de son équipage avaient été engloutis.

La population de Stora s'était montrée, dans ces nouveaux naufrages, ce qu'elle avait été en 1841, c'est-à-dire dévouée jusqu'à l'abnégation. On lui dut le salut des six naufragés survivants (1).

---

(1) Voir Fenech.

V.

Il est maintenant nécessaire de revenir sur l'épisode de Si Zerdoude, pour expliquer les évènements auxquels succéda la paix aux environs de Philippeville.

Ce chérif, souvent abandonné de ses partisans et souvent rappelé, passait tour-à-tour du rôle d'aventurier ou de prophète méconnu à celui de dominateur et d'oracle; mais infatigable et fidèlement secondé par un lieutenant actif et intelligent, Abd-er-Rahman, il agissait sans cesse dans l'ombre ou au grand jour, et nous suscitait des embarras. Il se ménageait adroitement et en sous-main des intelligences jusqu'au milieu des tribus assises à nos portes, ou razziait celles qui repoussaient ses ouvertures. On le croyait dégoûté de son rôle par la mobilité arabe, lorsqu'il sortit, le 5 juin 1842, de sa retraite des Zerdaza, suivi d'une centaine de cavaliers et de trente fantassins, se dirigea de nuit du côté du blockhaus d'Eddis, près du théâtre de l'affaire des 4 et 5 mai, et y installa une quarantaine de tentes, la plupart des Beni-Mehenna et des Beni-Isahak.

L'un de ses coureurs, Ben Zetout, et ses fantassins se portaient le même jour au village Brincard, attaquaient les voituriers, et après avoir tué l'un et blessé l'autre de ceux qui tentèrent de se défendre, enlevaient six chevaux. Un autre chef de bande, Aïssa ben Arab, arrêtait des voyageurs indigènes, retenait les marchandises et les bêtes de somme appartenant à des commerçants de Constantine, mais relâchait celles des tribus alliées de Si Zerdoude.

Ces exploits de coupeurs de route, enflés par l'exagération arabe, amenaient des renforts au chérif. Sa troupe grossissait. D'après les bruits qu'il faisait répandre, l'armée de la guerre sainte s'élevait à trois mille combattants, et les contingents annoncés de l'Ouest devaient la doubler. Il avait formé trois corps d'opération : le premier, commandé par lui, devait occuper le défilé d'Eddis pour intercepter les secours qui seraient envoyés de Constantine à Philippeville ; le second, sous les ordres de Aïssa ben Arab, tiendrait, avec la même mission, la route des Oliviers ; le troisième devait suivre la vallée du Saf-Saf, et se joindre au cheïkh Lakahl des Zerdaza, en marche avec ses cavaliers. Enfin, pour enserrer complètement la ville française, un autre cheïkh, Ben Guedá, réunirait les Khemas hostiles, et s'embusquerait sur la route de Stora, d'où il enverrait des partis dans Philippeville même.

Ce plan assez habile avait été débattu et arrêté dans une assemblée de cheïkhs, au camp de Si Zerdoude, qui, plein d'enthousiasme, leur promit le pillage de la ville nouvelle ; et on le crut sur parole. Le bruit se répandit même jusqu'à Collo, que la population européenne, frappée de terreur, abandonnait déjà ses foyers et courait au rivage pour s'enfuir.

Cependant le chérif, voulant bien croire à quelque résistance de notre part, faisait des préparatifs formidables. Il rassemblait des convois de poudre, et avait reçu de Collo une petite pièce de canon et cinquante boulets. Il s'était mis en relation avec Abd-el-Kader, et publiait les réponses de ce dernier qui l'assurait de son concours, lui promettant l'envoi de canons et de munitions. Les Arabes inclinaient assez à croire que c'était là le secret de nos victoires. Un Européen enlevé, s'était engagé, pour avoir la vie sauve, à fabriquer bientôt de l'artillerie ; Si Zerdoude le pressait de remplir sa promesse. Tous les essais tentés le furent sans résultat ; et, pour dernière contrariété, le canon reçu de Collo ayant éclaté dans une épreuve, le chérif fit trancher la tête au malheureux prisonnier (1).

(1) Des témoins oculaires m'ont affirmé que ce canon, construit par le prisonnier européen, était en bois, cerclé en fer.

Ces nombreux rassemblements et ces préparatifs d'extermination s'évanouirent dès l'entrée en campagne du général Levasseur. Sorti de Philippeville dans les premiers jours de juin, il surprit, pendant la nuit du 21 au 22, les tribus des Beni-Salah et des Beni-Isahac, partisans fanatiques de Si Zerdoude, leur enleva quatre cents bœufs, six cents moutons ou chèvres et quelques prisonniers. Le général Levasseur, continuant ses opérations, se porta à El-Hadarat, à l'est d'El-Harrouch, pour forcer Aïssa ben Arab, l'un des fauteurs les plus ardents de l'insoumission, à rentrer dans l'obéissance. Des marabouts, très-disposés, en apparence, à la paix, s'interposèrent pour obtenir ce dernier résultat ; mais ces négociations n'avaient, de la part des indigènes, d'autre but que de gagner du temps et de leur permettre d'enlever leurs moissons, quitte à reprendre les armes aussitôt après. Tantôt ils discutaient sur le nombre d'ôtages à livrer comme garantie de leur soumission, tantôt il s'agissait de réduire le chiffre de l'imposition. Après plusieurs jours d'attente et de guerre lasse, le général fixa un dernier délai. Le soir même, tous les indigènes qui fréquentaient le camp s'en étaient éloignés, et Aïssa ben Arab écrivait avec une arrogance extrême qu'il refusait de livrer des ôtages, aussi bien que de payer l'impôt, et que si les Français se permettaient de dévaster quoi que ce soit dans son pays, lui mettrait aussitôt le feu à toute la contrée, depuis Constantine jusqu'à Philippeville. Le général, n'ayant plus à négocier après cette déclaration de guerre fanfaronne, quitte son camp le 5 juillet, arrive au village des Arb-el-Hamma, le brûle entièrement, et en revenant à El-Hadarat, détruit toutes les moissons. Cette dure nécessité était à déplorer certainement ; mais quand on est forcé de châtier, il faut le faire sévèrement. Aussitôt les offres de soumission arrivent. Les tribus entraînées protestent de leur repentir. Les douars de la djama El-Ahmer, des Beni-Tïa, c'est-à-dire presque tous les Beni-Isahak, payent l'amende et jurent d'obéir aux nouveaux cheïkhs qui reçoivent l'investiture du général.

Si Zerdoude, voyant la foule s'éclaircir autour de lui, renvoie ses fidèles faire la moisson, et leur annonce une reprise d'armes à la fin des travaux des champs. Son lieutenant, Abd-er-Rahman,

rentré dans sa famille, trouve ses silos vidés. Bien qu'il eût pris la précaution de placer ses cultures dans une tribu alliée, ses grains avaient été versés dans les magasins de l'administration de Philippeville. Les Oulad Msaoud, pour entrer en grâce, payent 1,500 fr. d'amende, cent bœufs et six mulets.

Si Zerdoude, réfugié chez les tribus indépendantes des Beni Mehenna, apprenait coup sur coup ces défections et bien d'autres. Successivement razziés et brûlés par la colonne de Philippeville, les Zerdaza avaient promis de tourner leurs armes contre lui; mais lui ne désesperait pas de sa cause, car il avait les promesses d'un puissant concours et comptait sur bien des trahisons (1).

En attendant, pour les tenir en haleine, il faisait reprendre aux maraudeurs la guerre de partisans. Ben Zetout, le 2 juillet, pille le *Chateau-Vert*, au dessous de la route de Stora, et tire quelques coups de fusil sur la ville. Peu de temps après, il ravage la ferme de M. Garçin, à trois kilomètres des murs. Ces surprises avaient lieu la nuit.

Le 17 du même mois, Ben Abd-el-Ali, lancé en éclaireur avec quelques cavaliers, poursuivit sur la route de Constantine les spahis chargés de la correspondance, et, n'ayant pu les atteindre, se rabattit sur le douar de Saoudi, notre allié; mais les Arabes faisaient là bonne garde, ils employèrent avec bonheur les munitions que le général leur avait fait distribuer; une balle mit fin aux exploits du chef de bande Redjem. Sa tête, présentée au général Levasseur, fut exposée à la porte de Constantine.

Cet exemple n'éloigna pas les autres pillards. Cinq jours après, Ben Tourki, un ancien spahis déserteur, et sa troupe dépouillèrent complètement le douar d'un de nos cheïkhs, laissant les femmes nues dans leurs gourbis dévastés. Le 31, ce fut le tour du cheïkh Tabouch, dans la vallée du Saf-Saf.

L'inquiétude ainsi répandue partout et les moissons finies, Si Zerdoude reparut avec deux cents cavaliers aux environs d'Eddis, et recommença ses appels à la guerre. Aussitôt les tri-

(1) Il avait reçu des lettres vraies ou supposées de l'ex-bey de Constantine, El-hadj Ahmed, alors refugié du côté de l'Aurès.

bus soumises reprirent les armes et renouvelèrent leurs déprédations contre celles qui hésitaient encore. Ben Zetout, revenu avec son chef, se remit en course, et essaya même, dans la nuit du 10 août, d'enlever les mulets des convois hors de la porte de Constantine; mais le poste prit les armes et l'un des voleurs fut tué.

La route entre Philippeville et El-Arrouch était si bien occupée par l'ennemi, que, le 17 août, le spahis porteur de la correspondance fut tué et les lettres enlevées.

Jusqu'à la fin de cette année 1842, les attaques et les surprises plus ou moins heureuses contre nos tribus alliées se continuèrent.

Mais, le 13 décembre, le plus entreprenant des chefs de bande, Ben Zetout, fut tué par un de ses compagnons (1), et Si Zerdoude disparut. Dès lors Bouroubi, kaïd du cercle, indigène très-dévoué à notre cause et d'une extrême bravoure, crut pouvoir répondre de la tranquillité des environs (2). Le repos ne fut pas de longue durée. Dès le mois de février 1843, recommencèrent les attaques contre les tribus voisines, contre les voituriers et les voyageurs isolés. Un Allemand fut assassiné en plein jour prè du village Brincard. Quelques hardis voleurs exploitaient la ville même. Dans la nuit du 2 mars, ils y pénétrèrent au nombre de vingt à trente, et emmenèrent, par une brèche du mur d'en-

---

(1) Voici comment on raconte cet assassinat, trait assez caractéristique des mœurs indigènes :

Ben Zetout était l'amant de la femme de Taïeb, l'un des compagnons de ses excursions. Celle-ci lui dit: il faut tuer mon mari. — Ben Zetout, se trouvant de nuit en embuscade avec Taïeb, lui tira un coup de pistolet à bout portant. Le coup rata; Taïeb s'élança alors sur son agresseur, le prit par la tête et le tua d'un coup de poignard.

(2) Dans une rencontre, le lieutenant Fournier, chef du bureau arabe de Philippeville, tombe dans une embuscade et reçoit une fusillade à bout portant. C'en était fait du jeune officier, engagé sous le corps de son cheval; les Arabes avaient déjà levé le yatagan sur sa tête, lorsque Bouroubi survenant fait d'un seul bond franchir à son cheval une distance prodigieuse, tombe devant son ami, étend à ses pieds ses trois agresseurs, et le dégage. On pourrait citer de ce chef plus d'un trait de la même intrépidité.

ceinte, deux chevaux du commandant Montagnac, plusieurs du train du génie, et jusqu'à des ânes appartenant aux habitants. Il parut temps alors d'en finir avec Si Zerdoude et ses pillards.

Tout le mois de janvier 1843 avait été battu par des bourrasques continuelles. Quelques grandes que fussent les rigueurs de la saison, la garnison de Philippeville dut se mettre en route aux premiers jours de février pour coopérer à un mouvement combiné avec les garnisons de Constantine, Bône et Guelma, que le général Baraguay-d'Hilliers, commandant de la province, allait diriger en personne.

C'était par le pays montagneux des Zerdaza, qui se continue du côté de l'Edoug jusqu'au Cap de Fer, que la campagne allait s'ouvrir, au moment où les tribus hostiles étaient occupées à leurs labours et croyaient nos troupes enfermées par le mauvais temps dans leurs garnisons.

Le pays des Zerdaza et celui des Oulad Djebara sont formés par les contreforts des Djebel-Debar' et Djebel-Taïa, dont les pentes, adoucies vers le Nord, présentent un accès assez facile, tandis que, abruptes à l'Ouest et au Sud, ces pentes ne laissent de passage qu'à travers des gorges rocheuses, boisées, et par conséquent difficiles. Le défilé d'El-Mezig est le seul point par lequel cette contrée communique, à l'Est, avec la vallée de la Seybouse.

Afin d'envahir simultanément ces montagnes, de diviser les forces de l'ennemi, d'attirer son attention sur plusieurs points à la fois, et de rejeter sur une des colonnes les populations chassées par une autre colonne, le général Baraguay-d'Hilliers avait precsrit au colonel Senilhes, commandant la subdivision de Bône, de marcher avec 2,000 hommes au sud du lac Fetzara, d'attaquer Ksemtina Kedima (aujourd'hui Gastu), la gorge d'El-Massar, Melila, où l'ennemi pouvait se réfugier, et de se diriger enfin sur Souk-es-Sebt, point de concentration des colonnes.

Le colonel Barthélemy, commandant supérieur de Philippeville, recevait en même temps l'ordre de se rendre à El-Arrouch, avec ses troupes, et de marcher sur Mordj-el-Mechel et Souk-el-Khemis. Le capitaine de Tourville, commandant à Guelma, de-

vait, avec son monde, se porter sur Es-Sebib, et de là, sur l'Oued Mezig, débouché de la gorge, entre le Djebel Debar' et le Djebel Taïa ; il avait pour mission d'empêcher l'émigration des populations attaquées, et d'intercepter tous les secours qu'on voudrait leur porter. Enfin, le général, réunissant de son côté cinq bataillons à Constantine, devait attaquer le pays par le Sud, refouler les Oulad Djebara, arriver à Souk-el-Khemis, et rejoindre les autres colonnes.

Pour empêcher les secours d'arriver du côté des montagnes de Collo, le commandant Gallias se porta avec un escadron de chasseurs au camp d'Eddis, et le camp d'El-Arrouch, ainsi que celui des Toumiettes furent renforcés.

Le plus complet succès justifia ces combinaisons stratégiques. Partie le 12 de Constantine, la colonne de cette ville arriva le 13 chez les Oulad Djebara, et se prépara à attaquer ces Kabyles, dès le lendemain, dans les gorges et sur les rochers du Kaf Aouenner, leur citadelle. Le khalifa Ali ben ba Ahmed, avec le bataillon de tirailleurs indigènes, sous les ordres du capitaine Rose, les prit par la droite ; la colonne française, commandée par le colonel Vidal de Lauzun, les tourna, par la gauche. Le Kaf Aouenner, abordé vigoureusement par le commandant Lapeyre du 2me de ligne, fut enlevé promptement, tandis que le colonel Leflô, avec un bataillon du 22e et la cavalerie, descendait dans la gorge de l'Oued Zâalan, chassait la population devant lui, et s'emparait de ses troupeaux. Trois mille têtes de bétail furent le résultat de ces mouvements simultanés. Vigoureusement poursuivi, l'ennemi disparut entièrement, et, bien que, le lendemain, nos bataillons, sous les ordres du colonel Lebreton et joints aux goums du khalife Ali, le cherchassent fort loin du camp et dans des fourrés impénétrables, on n'en put en retrouver la trace.

La colonne de Constantine, devant lier ses opérations à celles de Philippeville, le général gravit le Djebel Guettara et alla camper sur la montagne des Oulad Djâïche. A peine établi au bivouac, il entendit une vive fusillade en avant, et il reconnut bientôt le bataillon du 61e, du commandant Montagnac, et les goums du kaïd Bou Roubi, qui venaient d'attaquer une masse

kabyle, l'avaient mise en fuite et ramenaient environ 2,000 têtes de bétail.

La colonne, partie d'El-Arrouch le 14, aborda des terrains fort difficiles. Le 3e bataillon d'Afrique, conduit par le commandant Peyssard, après un engagement avec les Kabyles, les chassa de toutes leurs positions. Le capitaine de Tourville rallia les Beni-Four'al, accrut son contingent de 500 auxiliaires de cette tribu, et se présenta à l'ouverture du défilé, où diverses tribus allèrent faire leur soumission et donner des ôtages.

De son côté, le colonel Senilhes, avec sa colonne de Bône, s'était mis en route le 13, avait marché une partie de la nuit, et le 14, avait atteint Ksemtina Kedima, où il campa. Dans la nuit même, il reçut des propositions de paix de Lekahal, chef des Zerdaza; mais, se conformant aux ordres précis qu'il avait reçus du général de n'accepter de soumission qu'avec une remise d'ôtages, le colonel poursuivit son chemin. Il allait s'emparer de la gorge d'El-Masser, où toutes les populations étaient réunies avec leurs richesses, et dans laquelle on engageait déjà le feu, quand le fils de Lekahal et son neveu se présentèrent et se rendirent garants de la soumission complète du pays.

Instruit de cette situation, le général Baraguay-d'Hilliers se rendit, le 17, au bivouac du colonel Senilhes, à Souk-el-Sebt.

Il n'y avait plus d'autorité reconnue dans le pays : El-Mahouï ben Lakahal se soumettait, et donnait en gage de sa fidélité son fils et son neveu. Aïssa ben Arab, précédemment institué par le général Négrier, et qui nous avait trahis le lendemain de sa nomination, était en fuite : il fallait reconstituer le pouvoir. On le confia à El-Mahouï ben Lekahal, dont la famille commandait depuis longtemps aux Zerdaza, et qui offrait des garanties.

La soumission des montagnes des Zerdaza n'était encore que la première moitié de la tâche que le général s'était imposée ; il fallait réduire l'Edough, afin de n'avoir plus à craindre pour Bône. Aussi, le lendemain même du paiement de la première moitié de la contribution imposée aux Zerdaza et aux Oulad Djebara, le général Baraguay-d'Hilliers ordonna-t-il aux colonnes de Bône et de Philippeville de se rendre chacune à leur point de départ, de s'y pourvoir de vivres et de se diriger sur l'Edough,

tandis que la colonne de Constantine, traversant les Radjata, se portait sur le marabout d'Abd-es-Selam, placé au centre et au pied de ce massif de montagnes, et d'où, en appuyant à droite ou à gauche, le général pouvait prêter appui à ses ailes.

La crête de l'Edough est presque toujours très-rapprochée de la mer ; au nord, la pente est très-raide, tandis que les contreforts de la montagne et les talus les plus doux sont du côté de la plaine. Le général prescrivit à la colonne de Bône de gravir jusqu'au sommet de l'Edough, de suivre cette crête, en soumettant les tribus que l'approche de la colonne de Constantine y avait fait fuir, et, en cas de résistance, de les acculer aux gorges de Sidi Akacha et au cap de Fer.

Ce mouvement, d'abord retardé par les difficultés que les troupes des ailes eurent à surmonter, à droite, par l'aspérité des montagnes, à gauche, par la profondeur des marais, s'exécuta cependant dans les journées des 27 et 28 février et dans celle du 1er mars. Pressés de tous côtés, attaqués de front et de flanc, s'échappant difficilement entre nos colonnes, les Arabes les plus intrépides se vouèrent à la défense des troupeaux, et, en combattant, se réfugièrent sur les monticules boisés du bord de la mer, dans des rochers inaccessibles et dans le marabout de Sidi Akacha. On put croire un instant qu'ils voulaient se soumettre, car ils en firent la demande ; mais ce n'était qu'une ruse : à la faveur de cette espèce de trêve, ils recommencèrent la lutte à l'improviste et nous tuèrent quelques hommes. Cet acte de mauvaise foi exaspéra nos troupes ; l'attaque reprit aussitôt son ardeur sur tous les points ; les Arabes forcés et battus furent jetés à la mer ; le marabout de Sidi Akacha emporté, on y enleva les sept drapeaux religieux sous lesquels se rangeaient les tribus à l'appel de Zerdoude.

Dans la nuit du 2 au 3 mars, le secrétaire de Si Zerdoude vint annoncer au colonel Barthélemy que son maître, repoussé par les populations dont il avait causé la ruine par ses prédications fanatiques, était caché à trois lieues du camp, dans un endroit isolé. Voyant son impuissance et craignant d'être même livré par ses anciens adhérents, il avait résolu de fuir, la nuit suivante, dans les montagnes de Collo, où il comptait encore de nombreux

partisans. Le colonel ordonna aussitôt au commandant Montagnac et au kaïd Bou-Roubi de partir avec trois compagnies de grenadiers du 61e et les spahis, d'aller investir Zerdoude, et de l'amener mort ou vif. Guidé par le secrétaire qui venait de livrer le secret de son maître, le commandant Montagnac disposa si bien ses troupes, que Zerdoude se vit bientôt entouré de toutes parts : lui et toute sa famille étaient en notre pouvoir. Malheureusement, les soldats qui, les premiers, l'aperçurent, voyant l'impossibilité de le prendre en le traquant dans les broussailles épaisses à travers lesquelles il cherchait isolément à se frayer un passage, furent obligés de faire feu sur lui pour ne pas le laisser s'évader. Les deux grenadiers Eymann et Fyniel le tuèrent (1).

La tête de Zerdoude et son poignet mutilé par une balle reçue à l'attaque d'El-Arrouch, qui le faisaient reconnaître, furent exposés successivement à Philippeville, à El-Arrouch et à Constantine, usage qui fait violence à nos mœurs et conservé du temps des Turcs; mais il parut nécessaire de convaincre les fanatiques de l'imposture de Sidi Zerdoude, en leur montrant que celui-là même qui leur avait fait croire que le Dieu des musulmans rendrait ses fidèles invulnérables au plomb des chrétiens, était par sa mort un démenti à ses propres paroles. Cette expédition, qui ne dura pas tout à fait un mois fut très-fertile en résultats. Elle frappa un coup vigoureux auquel les Arabes étaient peu habitués, et détermina des soumissions dont les bons effets se font sentir encore aujourd'hui. En effet, ce pays jamais plus n'a bougé.

Ainsi se termina la première période des opérations; toutes les tribus attaquées s'étaient soumises, toutes avaient payé des contributions. Mais l'hiver était revenu; et, pour retrouver leurs cantonnements, les troupes eurent à lutter contre un autre ennemi bien plus dangereux. Assaillies par une neige incessante, ayant à traverser des marais impraticables, après une pluie de quelques jours, rencontrant à chaque pas, outre des rivières dont l'eau glacée et le courant avaient considérablement augmenté,

---

(1) Mohammed ben Yahïa, le secrétaire de Si Zerdoude, réclama la somme de cent douros pour prix de sa trahison.

des ruisseaux devenus des torrents, toujours dans la boue et par un froid très-intense, les troupes surmontèrent énergiquement ces obstacles et rentrèrent dans leurs cantonnements sans laisser personne en arrière.

Mais pour pacifier entièrement le pays, il fallait se montrer du côté de Collo. Habitées par une race d'hommes forts et vigoureux, d'une indépendance proverbiale et qui plusieurs fois avaient su défendre contre les Turcs leur liberté par les armes, les montagnes des environs de Collo, fournissaient toujours de nombreuses recrues à nos ennemis dont l'audace s'était tellement augmentée que non-seulement ils interceptaient nos routes, attaquaient les convois, mais encore portaient le meurtre et le pillage au sein de nos établissements.

Le général Baraguay-d'Hilliers, après avoir laissé reposer ses troupes pendant un mois, les divisa encore en trois colonnes et entra dans les montagnes kabyles des environs de Collo. Pendant que la colonne, sortie de Philipeville, agissait pour son compte sur la rive droite de l'Oued Guebli et travaillait à opérer la soumission des Kabyles les plus rapprochés du chef-lieu du cercle, le général se porta directement avec les deux autres dans le Djebel Sebâ Rous, habité par les Beni Toufout qui étaient réputés pour la tribu la plus forte et la plus hostile de ces contrées. Il importait de frapper un coup vigoureux avant que l'ennemi eût pu organiser sa résistance, afin de ne pas laisser le temps d'arriver aux contingents des tribus de l'Oued Zôhr et peut-être de Gigelli, et aussi afin de faciliter les opérations de la première colonne qui pouvait rencontrer de son côté de forts rassemblements. Cette combinaison hardie eut en partie le résultat désiré. Les Beni Mehenna, les Beni Isahak, les Taabna et une fraction des Beni Salah, menacés des deux côtés à la fois, ne présentèrent pas une résistance aussi vive qu'on aurait pu le craindre, et firent successivement leur soumission.

Cette circonstance permit au commandant du cercle de Philippeville de venir se placer parallèlement au général, chez les Oulad el-Hadj d'où il pouvait agir sur une partie des Beni Salah où étaient deux fractions des Beni Oualban non encore soumises, et sur la tribu dont il foulait le territoire.

La colonne principale rencontra des difficultés de terrain extrêmes et éprouva une résistance opiniâtre. Depuis le commencement de cette opération jusqu'au 2 mai que les troupes livrèrent le dernier combat, ce furent des engagements continuels. Jour et nuit, assaillis par un ennemi acharné, nos soldats combattirent avec une rare énergie et brisèrent toute résistance. On parle encore dans le pays des terribles combats livrés sur les bords de l'Oued Zadra où était dressé le camp que nos soldats, dans leur langage imagé, appelèrent le *camp de l'enfer* (1). La colonne ne quitta le pays qu'après avoir levé l'impôt et avoir reçu comme ôtages les frères ou fils mêmes des cheïkhs de toutes les tribus kabyles de ce massif montagneux.

A l'arrivée de la colonne du général Baraguay-d'Hilliers devant Collo, le 10 avril, tous les habitants de cette petite ville allèrent, drapeau en tête, à sa rencontre, à deux lieues dans les terres. Un navire, expédié de Philippeville, était déjà ancré dans le port depuis la veille, apportant des vivres frais, et venant embarquer les blessés et les malades des colonnes.

Les soumissions obtenues pendant cette laborieuse campagne d'un mois dans les montagnes parurent si loyales au général Baraguay-d'Hilliers, précisement parce qu'elles avaient été chèrement disputées, qu'il proposa, à son retour, la suppression des postes qui surveillaient la route de Constantine à Philippeville. Le blockhaus d'Eddis fut évacué, le camp de la Grand'halte levé (2), et les colons purent s'établir sur ces différents points. En mettant ces établissements militaires à la disposition du directeur de l'intérieur, qui devait les peupler de colons civils, le général Bugeaud exprimait le regret que son idée de colonisation militaire ne trouvât pas là une application qui lui paraissait opportune, et

(1) Dans les précedents combats on avait, comme à l'ordinaire, enterré nos soldats tués. Mais les Kabyles déterrèrent les cadavres qu'ils mutilèrent d'une manière dégoûtante. Pour éviter une nouvelle profanation, nos tués dans les combats livrés à l'Oued Zadra furent amoncelés sur un bûcher et brûlés pendant la nuit. De là le nom de *camp de l'enfer*.

(2) Devenu depuis le village de St-Charles, point intermédiaire entre Philippeville et El-Arrouch.

déplorait que ce projet de soldats colons, renouvelé des colonies frontières de l'empire romain, n'eût pas été adopté. De l'avis de tous les anciens Algériens, ce mode de colonisation eût été, en effet ,le plus profitable pour le peuplement du pays. L'administration civile d'ailleurs ne se hâta pas de prendre possession de ces postes abandonnés. Un ou deux colons aventureux hasardèrent seuls leurs pénates sur les stations que les troupes venaient de quitter, et ils y firent bien plus le commerce que la culture.

Après les expéditions brillantes dont nous venons de parler, le général Baraguey-d'Hilliers ne voulut pas laisser aux tribus de la province, encore insoumises, le temps de se reconnaître. Il donna à peine quelques jours de repos aux troupes et partit pour l'Est, le long de la frontière tunisienne. Les Hanencha Harakta et autres populations rebelles furent forcées de se soumettre. Toutes ces opérations qui durèrent près de cinq mois amenèrent de grands résultats. Elles atteignirent tout le but qu'on s'était proposé en les entreprenant, et elles laissèrent dans l'esprit des indigènes arabes et kabyles une haute idée de celui qui les avait dirigées, le général Baraguay-d'Hilliers, connu par eux sous le nom de ***Bou Drâ***, le manchot. Toutes les tribus, depuis Collo jusqu'à La Calle, et depuis l'Aurès jusqu'à la frontière de Tunis, étaient soumises.

Après de si grandes fatigues, le général pensa qu'il devait borner là ses expéditions et utiliser d'un autre côté la bonne volonté et la vigueur des troupes.

L'ordre du jour suivant, adressé à la division de Constantine, rappelle cette époque de travaux de notre armée :

« Soldats !

« A peine aviez-vous terminé les heureuses et brillantes expé-
« ditions des Zerdaza et de l'Edough, qu'il vous a fallu vaincre
« de nouveaux ennemis et dompter les montagnards kabyles de
« Collo, qui, forts de leur longue indépendance et de l'aspérité de
« leur pays, se vantaient de n'avoir jamais été soumis. Vous les
« avez domptés par votre courage et votre persévérance, et, sans
« prendre de repos, vous avez rangé sous vos lois toutes les
« tribus de l'Est jusqu'aux frontières de Tunis.

« Soldats ! vous avez bien mérité de la France, mais votre
« tâche n'est pas achevée. Après avoir fait la guerre, après avoir
« arrosé lepays de votre sang, il faut le baigner de vos sueurs
« et construire les routes qui assurent notre domination.

« Là encore je vous retrouverai les mêmes, infatigables et
« et persévérants, véritables enfants de cette mère-patrie dont
« vous soutenez si dignement les intérêts et la gloire.

« Constantine, le 9 juillet 1843.

« Le général Baraguay d'Hilliers. »

En effet, la totalité des troupes disponibles fut dirigée sur la route de Philippeville à laquelle on avait à peine songé depuis quelque temps, et travaillèrent à l'améliorer, jusqu'à ce que la mauvaise saison vint les forcer à rentrer dans leurs garnisons respectives.

La grande activité déployée par le général Baraguay d'Hilliers pendant tout le cours de cette année 1843 avait gravement altéré sa santé. Il fut obligé de rentrer en France.

Revenons maintenant sur les faits intéressant plus directement Philippeville. Le général Levasseur, qui avait longtemps tenu tête à Si Zerdoude, ne vit pas sa dernière défaite. Vers la fin de 1842, pendant les semailles, la tranquillité paraissant rétablie, il avait demandé que Philippeville fût érigée en subdivision, et que le commandement ordinaire lui en fût définitivement confié.

Le général Négrier avait appuyé cette demande, qui lui paraissait d'autant plus près d'une solution favorable que le Gouverneur avait lui-même, dans sa brochure sur l'Algérie, posé en principe, comme une des conditions d'une forte position dans le pays, l'établissement d'une garnison de six mille hommes à Philippeville, l'une des clefs de la Kabylie. Cependant, la demande des deux généraux resta sans suite. Alors le général Levasseur, voyant la situation paisible du pays, regarda sa mission comme terminée, et remit son commandement au colonel Barthélemy, qui lui succéda en janvier 1843. Ce colonel commandait au mois de mars la garnison de Philippeville, qui, coopérant avec les troupes du général Baraguey d'Hilliers, rapporta du Cap de Fer

les sanglants trophées de la déroute et de la mort de Si Zerdoude.

Cette fin tragique et l'exhibition exemplaire des témoignages de notre victoire n'eurent pas un effet de longue durée comme moyen d'intimidation. La mort de Zerdoude passa même pour une fable aux yeux des fidèles croyants, qui, sur sa parole, le pensaient invulnérable.

Le rôle de chérif a son beau et bon côté. Ce n'est pas une petite gloire que de se poser comme notre adversaire, et d'une position plus ou moins obscure, il y a profit à s'élever au rang de chef d'armée. Aussi Zerdoude eut-il des imitateurs.

Un marabout, nommé Si Mohammed Bou Dali, revendiquait la succession du prétendu chérif. Voici sur quelle fable absurde il appuyait la légitimité de sa mission. Elle démontre la puérile crédulité des indigènes et l'audacieuse imposture qui les entraîne, dès qu'il s'y mêle du merveilleux.

Bou Dali faisait raconter par ses émissaires que quarante ans auparavant il était parti de Constantine et était allé demander à l'empereur du Maroc l'autorisation de purger cette ville des Turcs qui l'occupaient, et qui, contempteurs de la loi du Koran, s'y livraient à tous les désordres. L'empereur avait refusé, et voulut seulement permettre que le réformateur fit peser sa colère sur les Arabes du pays qui obéissaient aux Turcs et suivaient leurs damnables exemples. Bou Dali alors était revenu, avait rassemblé une armée invincible, écrasé les tribus, tué le Bey Osman et si bien dévasté le pays, qu'il garde autour de Constantine un aspect désolé dont le regard est frappé.

Après l'exécution du châtiment, il avait rendu compte de sa mission à l'empereur, et depuis avait vécu sous terre, assistant en esprit à la ruine de la puissance turque, comme à une catastrophe méritée et prévue.

Mais l'expiation imposée aux musulmans par Mahomet devait avoir enfin son terme, et Bou Dali ne revenait au jour que pour exterminer les Français.

Tout n'était pas faux dans cette imposture.

Au commencement de 1804, un pélerin marocain, nommé El hadj Mohammed ben el Harche el Bou Dali, revenant de

l'Egypte où il avait pris part à la guerre contre l'armée du général Bonaparte, était venu soulever les Kabyles des environs de Gigelli. Poussé par les Anglais, qui voulaient causer des embarras à la Régence d'Alger, alors en relations d'amitié avec la République Française, il avait prêché la guerre sainte contre les Turcs maîtres de l'Algérie. Dans ses harangues, il représentait les Turcs comme des oppresseurs, les Arabes comme leurs lâches complices, et il entraîna ainsi ses adhérents à l'attaque de Constantine. Le pays avait été, dans les plaines, saccagé et ruiné; mais l'invasion kabyle vint échouer au pied des rochers de Constantine. Cette levée de boucliers était en 1844 et est encore aujourd'hui vivante dans les souvenirs (1) des Beni Toufout, puisque le Bey de Constantine y avait trouvé la mort et que ses troupes avaient été complètement massacrées. Bou Dali, comme on l'a vu, sut l'exploiter habilement. Il n'en fallait pas davantage. Un peu de prestige suffit aux fanatiques; et les aventuriers et les pillards, si nombreux dans les tribus, gens sans foi ni loi, vivant du désordre, s'estimèrent très-heureux d'abriter leurs brigandages sous la parole d'un chérif quel qu'il fût. Si les populations avaient tant soi peu réfléchi, elles auraient reconnu que le nouveau Bou Dali, à peine âgé de trente ans, ne pouvait pas être le même qui avait soulevé le pays quarante années auparavant.

Bou Dali s'établit chez les incorrigibles Beni Toufout, y prêcha la guerre sainte et se donna pour chef à tout le pays.

Nous avons été assez heureux pour retrouver une des proclamations qu'il avait adressées aux populations des montagnes. En voici la traduction textuelle :

« Louange au Dieu unique.

« Personne ne lui est associé.

« Du serviteur de son Dieu, Mohammed ben Abd-Allah ben el Harche el Boudali, salut à quiconque suit la bonne voie.

« Sachez que Dieu, après m'avoir jadis confié la mission de

(1) Voir les détails de cette insurrection dans mon histoire de Gigelli.

tuer l'infidèle bey Osman, vient de me renvoyer vers tous ceux qui sont dans l'erreur sur la terre. Dieu vous a ordonné de dire : il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ; pourquoi donc vous soumettez-vous à des gens d'une autre religion que celle de l'Islam ? Cessez ce genre de vie, Dieu ne l'aime pas. Sachez qu'il m'a envoyé pour que vous vous soumettiez à moi.

« Vous savez qu'il doit venir un homme qui régnera à la fin des temps. Cet homme, annoncé par les prophéties, c'est moi. Je suis l'image de celui qui est sorti du souffle de Dieu, je suis l'image de N.-S. Jésus. Je suis Jésus ressuscité. Si vous ne croyez pas aux paroles que je vous dis, vous vous en repentirez, aussi sûr qu'il n'y a qu'un Dieu au ciel qui a le pouvoir de tout faire. Salut aux Musulmans. »

Quelques adhérents des Isahak et autres tribus voisines l'entourèrent, et le frère de Si Zerdoude, Ali, vint le joindre, lui annonçant des contingents de l'Edough et des Zerdaza.

Le marabout se crut alors assez fort pour organiser ouvertement son armée. Il réclama des Beni Mehenna quatre canons destinés à Si Zerdoude, et essaya d'organiser chez les Beni Salah des corps de cavalerie et d'infanterie permanents, auxquels il promit une solde régulière qu'il comptait payer par les contributions volontaires ou forcées des tribus. Si Abd-er-Rahman, le lieutenant de Si Zerdoude et Aïssa ben Arab, l'un de ses chefs de bande, vinrent lui apporter le concours, l'un de son habilité et de son influence, l'autre de ses hardis coups de main.

Dès ce moment, les tribus alliées eurent à se garder contre les surprises nocturnes et les razzias au grand jour. Ben Arab était le munitionnaire de l'armée, il y envoyait sans cesse des approvisionnements, des troupeaux, des bêtes de somme et des chevaux. Ces tribus ne fournissaient pas seules aux besoins du camp du chérif. En juillet, deux chevaux, trois mulets du génie, furent enlevés de leurs écuries, à Philippeville, et emmenés. Les mêmes pillards percèrent le mur du parc d'une ferme du village Brincard, et y prirent douze vaches.

Les Medjadja subirent nos représailles. Cette forte tribu fut complètement razziée le 10 octobre. Les montagnards perdirent

quinze des leurs, tombés pendant le combat, et emportèrent un grand nombre de blessés chez les Beni Salah, où le chérif s'était déjà empressé de fuir. Nos soldats enlevèrent dans ce coup de main de nombreux troupeaux, et les colons furent défrayés des pertes que leur avaient causées les maraudeurs.

Cette exécution répandit la rage et la terreur chez les partisans du chérif. Lui leur expliqua la défaite des Medjadja par la tiédeur déplorable de la foi chez les Musulmans, leur disant que la désunion des tribus faisait leur faiblesse et leurs désastres; qu'il fallait former une ligue universelle contre le danger commun, ou se soumettre aux ennemis de Dieu....; que d'ailleurs, enveloppant dans une même ruine les chrétiens et leurs adhérents, il fallait employer le dernier moyen que l'ange de la destruction avait mis entre ses mains, et détruire du même coup les uns et les autres.

Le soir du 17 octobre, au moment où le vent du Sud soufflait vers le rivage, des émissaires de Bou Dali allumèrent dans tous les points les plus boisés des vallées du Zéramna et du Saf-Saf un incendie qui devait envelopper, d'Eddis à la mer, dans un réseau désastreux, les tribus, le village St-Antoine, les fermes et la ville. En effet, les forêts, peuplées d'arbustes résineux, lentisques et oliviers, pleines encore au mois d'octobre des hautes herbes qu'a desséchées l'été, se remplirent de tourbillons de flammes et de fumée. Les chênes-liéges éclataient dans cette fournaise, et leurs cimes s'allumaient comme des torches gigantesques. A deux heures du matin, le tocsin et la générale réveillèrent la ville, et le plus terrible spectacle s'offrit aux yeux des habitants. Une lueur brune et rougeâtre, s'éclairant d'embrasements soudains, montrait le ciel en feu à tous les points de l'horizon; un grondement pareil à celui des cratères s'élevait de tous côtés; c'était un ouragan de flammes, et l'air manquait aux poitrines.

On se prépara à une énergique résistance. Pendant qu'une partie de la garnison et la milice couraient aux armes pour attendre l'ennemi qui pouvait s'être fait précéder de l'incendie comme d'une invincibile avant-garde, d'autres se répandaient autour des remparts, et, munis de gaules et de branchages, abattaient

les flammes. On y mit tant d'intrépidité, de persistance et d'habileté, que le fléau, se détournant, épargna, à la gauche des remparts, les ravins boisés des Beni Melek, et sembla chercher, en courant vers Stora, un point moins défendu. De ravin en ravin ce fut une avalanche de feu, les flammes semblaient précipiter leur course pour arriver avant les secours au village maritime; mais la garnison, les pompiers, les volontaires avaient vu le danger, ils couraient entre deux haies de flammes sur la route de Stora. Ils arrivèrent, montèrent comme à l'assaut, sur les pentes de l'amphithéâtre qui domine le port, et recommencèrent la lutte. Cette fois il fallut opposer à la dernière rage du feu des moyens plus énergiques. Cinq cents hommes ouvrirent une large tranchée, et le village fut préservé. Il était temps; telle était la violence de l'incendie que les arbres s'allumaient avant que la flamme ne les eût atteints.

Le même jour Bou Dali put apprendre que les chrétiens avaient vaincu l'enfer, dont il les avait enveloppés, et que les tribus seules avaient dû fuir leurs gourbis incendiés, tristes résultats de l'emploi d'un si grand moyen.

Les incendiaires reprirent cependant leur œuvre en détail. Le 29 du même mois, ils brûlèrent le blockhaus de Dar-Ali; le lendemain, une grande baraque du génie à l'Oued Zerga (1). Dans les cendres, ils recueillirent les fers des charpentes et les portèrent aux armuriers de la Kabylie. Le blockhaus de Dar-Ali, comme celui d'Eddis, se trouvait démonté, suivant les ordres prescrits par le général Baraguay-d'Hilliers et devait être transporté à Philippeville. On s'aperçut trop tard que ce désarmement était prématuré, et les postes de garde allaient être rétablis, quand l'ennemi brûla ainsi leurs abris.

Le brigandage infesta alors la route de Constantine avec plus d'audace qu'auparavant.

Le 10 octobre, ce fut une troupe de cavaliers qui attaqua un convoi de voituriers et réussit à enlever des chevaux, bien que les conducteurs, qu'un ordre de la place avait obligés de s'armer, eussent fait quelque résistance. Le même jour, des chasseurs,

---

1) Oued Zerga — Grand'halte, maintenant St-Charles.

habitants de la ville, allaient tomber dans une embuscade, lorsqu'ils furent prévenus et détournés par des indigènes alliés.

Le colonel Barthélemy résolut alors de rendre les tribus responsables des attaques commises sur leur territoire. Il convoqua les cheïkhs à Philippeville, le 19 décembre, leur promit de les protéger énergiquement contre toute prise d'armes des insoumis, mais aussi les assura qu'il serait sans pitié pour toute tribu qui se laisserait intimider par les maraudeurs et ne protégerait pas les voyageurs européens et indigènes.

Les douars s'empressèrent d'organiser des postes de surveillance. Cependant, le 23 du même mois, une voiture, faisant le service du blockhaus de la plaine, fut attaquée par six cavaliers, qui, passant au galop autour d'elle, déchargèrent leurs armes sur ceux qu'elle contenait; personne ne fut atteint. C'était peut-être la dernière protestation des Medjadjas; ils se soumirent le lendemain.

Ces troubles, ces résistances, ces levées de boucliers et la ruine de Si Zerdoude avaient peu attiré l'attention : ils n'eurent pas l'honneur d'un bulletin. Tous les yeux étaient fixés sur les autres provinces, où la guerre avec Abd-el-Kader était autrement sérieuse. Mais une ordonnance royale du 23 octobre 1843 confia au général duc d'Aumale le commandement de la division de Constantine, en remplacement du général Baraguay d'Hilliers, et le jeune prince, que la prise de la smala d'Abd-el-Kader venait d'illustrer, arriva à Philippevlile dans la nuit du 30 novembre. C'était comme administrateur qu'il allait cette fois faire ses premières armes. Il se montra, dans les réceptions officielles, très au courant des affaires locales, et annonça qu'il ambitionnait la gloire de faire connaître et prospérer cette partie de l'Algérie, dont la richesse était proverbiale sous la domination romaine.

Les tribus nouvellement soumises vinrent, selon l'usage, renouveler devant le prince leurs assurances d'amitié, et lui firent cortége jusqu'à la limite de leur territoire.

Rendu à Constantine, le prince prit possession de son commandement, et conduisit peu de temps après dans le Sud une colonne qui chassa de Biskra le khalifa qu'Abd-el-Kader y faisait soutenir par ses troupes régulières.

Le théâtre de la guerre était éloigné ; mais cette heureuse ex-

pédition n'en influa pas moins favorablement sur le reste de la province. Bou-Dali était revenu au mois d'avril chez les Beni-Toufout ; il ne voulut pas sortir des montagnes pendant l'éloignement des troupes. Prêt à profiter d'une défaite, il n'entendit que le retentissement de la victoire et n'osa remuer. Il se borna à présider les marchés et à bien vivre aux dépens des tribus insoumises. Sa présence dans le voisinage paraissait d'ailleurs si peu redoutable, qu'un arrêté du 22 mars créa à El-Arrouch, c'est-à-dire à côté du territoire même des Beni-Toufout, un village de cent vingt familles, et que l'on s'occupa d'y établir, en avril, quelques colons. Quelques temps après la prise de Constantine, et au moment de sa première reconnaissance sur Stora, le général Négrier avait établi un camp à El-Arrouch, d'abord pour étudier le pays, et plus tard pour assurer ses communications avec la mer. Les environs d'El-Arrouch n'étaient alors que des terres incultes et d'immenses pâturages ou d'espaces couverts de broussailles ; le peu de culture qui était fait sur le flanc des côteaux appartenait aux indigènes de la tribu des Eulma.

Sur la demande du duc d'Aumale, un arrêté ministériel donna au centre d'El-Arrouch une existence légale, en lui allouant un territoire fertile d'une étendue de 1,600 hectares. Une partie des maisons déjà construites par l'armée furent successivement concédées à une population d'un centaine d'habitants, presque tous anciens militaires.

On avait établi en même temps, à 3 kilomètres environ d'El-Arrouch, sur un plateau dominant le cours de l'Oued En-Neça, une belle ferme à murs crénelés, avec réduit, dite du 3e bataillon d'Afrique, qui tenait garnison à El-Arrouch. La banlieue de Philippeville se peuplait, les emplacements de trois villages avaient été indiqués et les premiers travaux avançaient rapidement. La ferme Brincard devenait le village St-Antoine. Deux centres agricoles, Valée, sur la rive gauche du Saf-Saf, et Damrémont, sur la rive droite, avaient reçu quelques colons. Un arrêté du mois d'août délimita leurs circonscriptions territoriales (1).

(1) Saint-Antoine, situé à 6 kilomètres de Philippeville, sur la route de Constantine, dans la vallée du Zéramna, était le premier

Cette année 1844 sembla cependant un temps d'arrêt, tant les progrès avaient d'abord été rapides et remarquables. Le commerce des laines ne s'était pas encore relevé des interdictions qui l'avaient interrompu si malencontreusement en 1841 et 1842. Les constructions s'étaient ralenties. Ce n'est pas sans qu'un peu de découragement et d'inquiétude se fût répandu dans le pays. La faute était irréparable, mais elle fut atténuée par les travaux entrepris pour la viabilité des lignes de communication avec Constantine et les nouveaux centres. Emprisonnés pour ainsi dire dans un rayon très-restreint, les colons n'avaient guère jusqu'alors exercé leur activité que sur les jardins avoisinant la ville. Cent soixante-six concessions avaient mis cent dix-neuf hectares en culture maraîchère. Cependant, cent cinquante-sept hectares de la banlieue, dans les vallées du Saf-Saf et du Zéramna, étaient défrichés et cultivés, et l'on avait commencé de nombreuses et importantes plantations de mûriers.

La pépinière publique, créée en 1841, reçut assez de développement pour aider à ces premiers efforts. Son habile directeur, M. Riquier, expérimentait la culture des plantes exotiques

---

point où l'Administration distribua des terres de culture. Il fut établi au centre d'une prairie marécageuse, sur laquelle la troupe exécuta des fossés de dessèchement. Trois ou quatre cultivateurs s'y étaient déjà établis, et le 20 août 1844, ce point, connu jusque-là sous le nom de ferme Brincard, du nom du capitaine du génie qui avait dirigé les premiers travaux, fut constitué sous le nom de Saint-Antoine. Il lui fut attribué un territoire d'environ 700 hectares, divisés en quarante lots; mais l'insalubrité de ce quartier était grande et les fièvres paludéennes y faisaient de nombreuses victimes.

Quant au village de Valée, situé sur une petite colline dans la plaine du Saf-Saf, il recevait directement la brise de mer, et était par conséquent plus sain ; on lui attribua un territoire de 600 hectares. Valée, qui n'était situé qu'à 6 kilomètres de Philippeville, fut tout d'abord, grâce à son heureuse position, l'objet de prédilection des habitants de la ville qui, la plupart, voulurent s'y construire des maisons.

Enfin Damrémont, à 7 kilomètres sur la rive gauche du Saf-Saf, était dans une situation analogue à celle de Saint-Antoine, c'est-à-dire dans une plaine marécageuse, d'une insalubrité désastreuse. Mais alors l'expérience nous manquait, nous faisions nos premiers essais de colonisation.

et préparait aux colons des ressources inépuisables. Quinze hectares s'y trouvaient aménagés et étaient en partie plantés et arrosés. Hors de la ville et dans la ville, les améliorations se poursuivaient. La route de Stora fut rectifiée et élargie. Quatre cents mètres de canaux souterrains conduisirent les eaux à la mer. Une horloge publique mesura le temps, au sommet d'un pavillon construit sur l'hôpital militaire.

Les travaux militaires, conduits avec activité, avaient terminé le mur d'enceinte du côté de l'Est et l'avaient conduit jusqu'aux escarpements de la route de Stora. Les maçonneries de la porte de ce côté s'élevaient rapidement. Enfin, l'installation de la garnison se trouvait améliorée par l'appropriation définitive de la caserne du Fort-de-France.

Ces progrès matériels furent accompagnés de quelques mesures administratives parmi lesquelles il faut citer en première ligne l'ordonnance du 1er octobre, réglementant la propriété algérienne. Par ordre du Prince, on s'occupa aussi très-activement de l'administration des indigènes, de la justice musulmane et de la perception des impôts et des amendes dans la province de Constantine. Avant cette époque, les kaïds percevaient des droits arbitraires consacrés par l'usage, mais dont la quotité variait la plupart du temps suivant le caprice de ceux qui en bénéficiaient.

L'année 1844 s'était passée sans troubles ; Bou-Dali avait un beau jour disparu sans qu'on sut où il était allé, mais, en 1845, un nouveau chérif essaya encore de soulever les tribus kabyles situées entre Collo et Philippeville. Cependant, il ne put arriver à ses fins malgré tous ses efforts. Quelques rumeurs se produisirent dans les tribus où il se présenta, mais sans que l'émotion gagnât les autres, et cet agitatenr disparut.

Au mois de mars 1846, une agitation intestine des plus acharnées régnait parmi les tribus situées dans la zône comprise entre Philippeville, Mila et Collo. Le marabout Ben Bagheriche, que le Kabyles avaient surnommé *le Sultan de la Montagne*, entraînait les Mechat, les Oulad Aouat et les Achache dans une guerre contre les Oulad Aïdoun qui lui avaient refusé de rendre des objets volés dont il avait ordonné la restitution.

A la suite de ces désordres, les vols et les attentats contre les personnes étaient devenus plus fréquents dans le pays. Un assassinat commis dans le voisinage d'El-Arrouch, avait été suivi d'un deuxième meurtre près de St-Antoine; les auteurs de ces crimes et de ces vols étaient tous signalés comme appartenant à la fraction des Beni-Salah, qui habite la rive gache de l'Oued Guebli, dans le voisinage des Beni Toufout. Cette tribu à moitié soumise s'était refusée à livrer les coupables. Au lieu d'engager des troupes françaises il parut préférable de faire châtier les récalcitrants par le kaïd Saoudi, assisté des cavaliers et fantassins qu'il pouvait réunir chez les Beni Mehenna. Ce chef qui nous a donné si fréquemment des preuves d'intelligence et de dévouement, réunit, d'après l'ordre du colonel Barthélemy, plus de mille fantassins et de deux cents cavaliers. Il se rendit sur le territoire des Beni Salah qui, de leur côté, s'étaient préparés à la défense. Un combat s'engagea, à la suite duquel plusieurs centaines de bœufs et de moutons furent enlevés, des villages brûlés et leurs défenseurs tués. Le châtiment était complet, aussi la tribu se hâta-t-elle de donner des ôtages. Comme si un châtiment céleste devait s'ajouter aux malheurs de la guerre, dans le courant de ce même mois de mars, une invasion de sauterelles venant de la Tunisie se répandit dans le pays. Leur défilé sur la ville, en masses compactes, dura deux jours. La campagne fut complètement ravagée, et nos malheureux colons nouvellement installés dans les plaines virent aussi leurs récoltes dévorées. L'administration vint à leur aide par des secours en nature et en argent, et ils se mirent de nouveau à l'œuvre.

Au mois de juin 1847, le général Bedeau, commandant la province de Constantine, après avoir pris part avec les troupes de la division à la grande expédition de l'Oued Sahel, conduite par le maréchal Bugeaud en personne, se dirigea du côté de Mila. Les relations successives entretenues par le marché de Constantine avec les populations de la Kabylie orientale, commençaient à préparer un rapprochement dont nous devions profiter. Plusieurs cheïckhs étaient déjà venus à cette époque nous solliciter de mettre un terme aux désordres anarchiques qui existaient chez eux.

La nécessité d'élargir la zône soumise à l'ouest de la route de Philippeville à Constantine, pour protéger efficacement la colonisation européenne de la vallée du Saf-Saf, devait nous engager à faire au moins une première reconnaissance de ce territoire qui se rattache aux montagnes de Gigelli.

Le général Bedeau, avec huit bataillons, trois escadrons et une batterie d'artillerie, pénétra sans difficulté sur le territoire des Beni Kaïd, à côté des Beni Khettab. Les principaux personnages des tribus voisines se présentèrent au camp, reçurent l'investiture de cheïkh, et s'engagèrent à garantir la sécurité des routes et à prévenir dorénavant les désordres qui existaient dans leur pays.

Le 20 juin nos troupes venaient d'arriver chez les Oulad Aïdoun, quand des troubles éclatèrent tout-à-coup dans cette tribu, excitée par des hommes fanatiques accourus de la vallée de l'Oued Zhor. Jusqu'alors on avait marché avec confiance; partout les populations étaient restées dans les villages dans une attitude pacifique, leurs troupeaux dispersés aux environs.

Vers 7 heures du soir, les cheïkhs firent prévenir le général qu'ils ne pouvaient pas rétablir le calme parmi leurs gens. Bientôt après une bande de fanatiques d'environ 250 hommes, profitant de la parfaite connaissance du terrain, attaquaient avec vivacité les avant-postes du camp, et nous tuaient ou blessaient plusieurs hommes, A partir de ce moment quelques vigoureux coups de main furent accomplis par nos troupes qui, après avoir franchi les crêtes des Beni Toufout, se dirigèrent sur Collo en descendant la vallée de l'Oued Guebli.

Depuis Mila jusqu'à la mer, en suivant la ligne des crêtes élevées qui s'étend du Djebel Segaou ou Sebâa Rous, toutes les tribus occupant le versant oriental envoyèrent leurs chefs au camp, sous Collo. En prenant l'engagement d'une soumission sérieuse, en promettant de ne plus donner asile aux malfaiteurs qui parfois avaient inquiété la route de Philippeville, elles fournissaient par leur commun accord la garantie de sécurité nécessaire à la colonisation.

Une occupation immédiate de Collo eût sans doute consolidé cette nouvelle soumission. Mais les évènements ne permettaient

pas encore notre prise de possession. On dut se contenter des promesses du moment,

Après avoir passé deux jours à Collo, le général Bedeau revint par le pays des Oulad el-Hadj.

A cette époque, le 6 avril 1847, fut fondé le village de St-Charles, situé à 17 kilomètres de Philippeville sur la route de Constantine. Précédemment on avait établi sur ce point un camp de pionniers qui travaillaient à la construction de la route; quelques industriels étaient venus se grouper autour du camp sous des constructions provisoires, Une superficie d'environ 1400 hectares prélevée sur les terres des Beni Mehenna fut attribuée à ce village dans lequel on plaça une quinzaine de familles suisses auxquelles on accorda des concessions. Cette population fit de courageux efforts pour remplir les conditions qui lui étaient imposées, mais elle ne tarda pas à être décimée par la maladie, et les quelques individus qui survécurent ne tardèrent pas à se disperser.

St-Charles resta longtemps ce qu'il était lorsqu'il portait le nom de *Grand-halte*, c'est à dire qu'il ne se composait que d'auberges. C'était la première étape des troupes en marche sur Constantine et un relais de diligence. De nouveaux colons étant venus plus tard, de grandes concessions furent faites dans la vallée du Saf-Saf, et la colonisation prit son essor. Les conditions de salubrité furent améliorées par la culture, et c'est ainsi qu'aujourd'hui cette plaine est devenue un vaste champ peuplé de fermes et de maisons d'habitation.

Après l'expédition du général Bedeau, tout faisait espérer de voir régner le calme dans cette partie de la province, mais la famille des Ben Az-eddin du Zouar'a ne tarda pas à se livrer à de nouveaux actes de brigandage qui surexcitèrent encore une fois l'humeur remuante des Kabyles jusqu'au littoral.

C'était en l'année 1848, après le renversement de la royauté; le spectacle des manifestations politiques dans les villes servit de pretexte aux agitateurs pour répandre des bruit malveillants sur l'état des choses en France.

Un chérif du nom de *Bou Sebâ* — *l'homme au lion* — parut aussitôt et vint prêcher la révolte chez les Beni Isahak. Une raz-

zia, dirigée en juillet par le kaïd Saoudi contre les Oulad el-Hadj qui avaient écouté la voix du chérif, eut un plein succès et démontra aux perturbateurs qu'on était décidé à ne pas leur permettre de s'engager davantage dans le désordre. Mais ce chérif avait de nombreux émules : Moula Ibrahim, puis Bou Bar'la dans la vallée de l'Oued Sahel, Bouzian, à Zaatcha, et plusieurs marabouts prêchaient la guerre sainte et annonçaient que le moment de nous jeter à la mer était arrivé.

L'année 1849 commençait à peine, qu'on signala encore, dans la vallée de lOued el-Kebir, l'apparition d'un autre chérif accompagné de cinq tolba ou disciples à cheval. Cet énergumène se faisait appeler ***Si Mohammed Ould Reçoul Allah — le fils du prophète de Dieu***. — Il alla aux Oulad Aïdoun, où il s'installa avec quinze tentes qui lui avaient été données par les Kabyles. Il venait, disait-il, du Maroc et prêchait comme toujours la guerre sainte contre la France impuissante, puisqu'elle n'avait plus de roi. Il parlait hautement d'aller en pélerinage à Sidi Dris, du côté de Philippeville. Mais craignant sans doute la surveillance dont il était l'objet, il renonça à son projet et se contenta d'envoyer au marabout de Sidi Dris un bœuf pour faire un repas sacré.

Au mois de mai 1849, le général Herbillon, commandant la province, était sorti de Constantine pour visiter les colonies agricoles. Arrivé à El-Arrouch le 27, il apprit qu'un autre chérif, nommé Mohammed ben Abd-Allah ben Yamina, plus entreprenant que les précédents, venait de se montrer dans les montagnes de Collo, ce qui démontrait d'une manière irrévocable qu'il fallait être dans un état continuel de surveillance, et que la tranquillité parfaite était encore pour longtemps une illusion. Vêtu de fétides guenilles, serrées au corps par une ceinture en corde de dis, la tête enveloppée d'un turban de même nature, ce fanatique parcourait le pays, où il recevait partout la diffa (1). Il

(1) On a appris depuis que Ben Yamina, d'origine marocaine, en effet avait été envoyé dans le pays Kabyle par El-Hadj Ahmed, dernier bey de Constantine, interné à Alger depuis 1848. Ce marocain arriva à Constantine, où on le reçut dans une Zaouïa sur la recommandation d'un ancien agent d'affaires du bey. De là il passa dans

annonçait qu'il était envoyé par le Mouley Abd-er-Rahman, souverain du Maroc, pour chasser les chrétiens de l'Algérie, et faisait les promesses les plus extravagantes, telles que de s'emparer de Constantine. A sa voix les portes devaient s'ouvrir, les canons français rester muets.

Le général Herbillon fit immédiatement donner l'ordre au kaïd Saoudi, qui était parti avec un goum de 200 cavaliers, de surveiller les mouvements du fauteur de troubles, mais de ne pas s'engager avec le peu de forces dont il disposait. D'un autre côté le bureau arabe de Constantine, qui avait été prévenu de la présence du chérif dans la montagne, avait envoyé dans toutes les directions ses espions et des gendarmes maures. En même temps le détachement de Robertville était renforcé par une compagnie. El-Arrouch ne causait aucune inquiétude; la caserne crénelée, les maisons qui pouvaient servir de réduit à la troupe et à la milice étaient des obstacles que les hordes kabyles ne pouvaient surmonter. Le lendemain, le général rentré à Constantine, allait envoyer un bataillon et un escadron de chasseurs pour protéger plus efficacement nos villages, quand on lui annonça que le chérif ayant fanatisé ses crédules auditeurs se dirigeait sur Constantine même, proclamant encore qu'à son approche les portes de la ville s'ouvriraient. Rien ne pouvait arriver de plus heureux: toutes les dispositions furent prises, afin de l'écraser, lorsqu'il serait assez près pour lui couper la retraite. Malheureusement les gens du kaïd Saoudi, qui suivaient et observaient la marche de l'ennemi, ne purent résister à l'envie de lâcher quelques coups de fusil sur les traînards de la bande du chérif qui revint alors sur ses pas. A sa vue la plus grande partie du goum de notre kaïd, saisie d'une sorte de terreur superstitieuse, se débanda. Saoudi fit bonne contenance pendant plus de deux heures; mais abandonné des siens, il se retira à El-Arrouch avec environ cinquante cavaliers: il y fut suivi par le

---

le Ferdjoua, où on lui donna un cheval ; conduit ensuite chez les Ben Az-eddin où il sejourna encore, il alla en pélerinage au Gcuffi, où, à la suite d'une Zerda ou repas sacré, il s'annonça comme chérif et proclama la guerre sainte.



chérif, qui pouvait avoir avec lui 2 à 3000 hommes de toutes les tribus de la rive droite de l'Oued el-Kebir.

L'arrivée de Saoudi empêcha une surprise. Du reste, avant d'attaquer Ben Yamina envoya sommer le capitaine d'Aubuisson, du 8e de ligne, commandant à El-Arrouch, d'avoir à capituler (1). Voici la traduction textuelle de sa curieuse missive :

En tête un énorme cachet du module d'une pièce de cinq francs, avec ces mots :

Le chérif Mohammed ben Sidi Abd-Allah Ben Jamina; Dieu le rende victorieux.

« Louange à Dieu ! Lui seul est éternel !

« Par la volonté et la grâce de Dieu, de qui je tiens ma force, je suis envoyé vers vous. Je suis l'image de Khaled ben Oualid (l'un des compagnons du prophète). Je suis le cheïkh, le seigneur Mohammed ben Si Abd-Allah ben Yamina, de la race des chérifs.

« La terre est à Dieu ; à lui seul appartient le droit de choisir son héritier sur terre, et, dans l'autre monde, sa justice s'étendra sur tous. Que le salut soit sur tous ceux qui suivent la religion de l'Islam et qui habitent El-Arrouch.

« Si tu te fais Musulman, ô Commandant, je te fais grâce de la vie, mais il faut que tu prononces ces mots : « *Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète !* »

« En résumé, je te donne l'ordre d'embrasser la religion musulmane. Je ne te demande rien autre que de te faire musulman. Si tu refuses, prépare-toi : car je viens combattre tes croyances. Quant à moi, j'en jure par ton âme, je ferai mon entrée à El-Arrouch ce soir à quatre heures.

« Salut. »

Le chérif avait promis à ses gens que la poudre des Français perdrait toute son efficacité, et qu'ils pouvaient aller au combat

(1) Le porteur de cette missive était un de nos cheïkhs, qui avait fait défection. Il fut arrêté et mis en prison.



sans aucune crainte. Par un hasard étrange, le premier coup de canon ne partit pas, et l'amorce seule brûla. Enhardis par cette circonstance qui semblait vérifier les promesses de leur chef, les assaillants s'avancèrent en courant jusqu'aux fossés, et poussant déjà des cris de victoire. Le feu est mis de nouveau à la pièce, et l'explosion à bout portant vient démontrer que cette fois encore le chérif les a trompés. Une sortie vigoureuse, appuyée par une vive décharge de mousqueterie, suffit alors pour disperser l'attaque dont les auteurs se retirèrent dans un désordre extrême, et confus de leur peu de succès. Une vingtaine de cadavres et sept prisonniers restèrent entre nos mains. Les Kabyles se sauvaient dans toutes les directions, emportant leurs blessés; la pluie, qui tombait à torrents, fut pour eux une providence. L'affaire, commencée à 4 heures du soir, était finie une demie heure après. La petite garnison et la milice avaient montré beaucoup de résolution et de courage. Le commandant d'Aubuisson eut fort à se louer de l'énergie de M. Pelletier, capitaine de la milice, et du kaïd Saoudi. Nous n'avions ni tués ni blessés.

Aussitôt que l'attaque projetée sur El-Arrouch fut connue à Constantine, le Commandant de la province fit partir le général de Salles avec une colonne composée de cavalerie et d'infanterie; mais la pluie, la neige et le mauvais état des chemins retardèrent sa marche. A son arrivée à El-Arrouch, le chérif s'était déjà retiré hors de portée, dans la montagne des Beni Isahak, après avoir licencié ceux des Kabyles qui l'avaient encore suivi après l'affaire.

Malgré l'échec qu'il avait éprouvé, Ben Yamina ne renonçait pas à son projet de ravager la banlieue de Constantine. Pour relever sa réputation, il prétendait que Dieu ne lui avait pas commandé de marcher sur El-Arrouch, mais bien sur Constantine, et que sa désobéissance aux ordres du ciel était la cause de sa défaite. Ces discours trouvèrent encore des gens assez crédules pour y ajouter foi, et les désordres recommencèrent.

Malgré une sortie du colonel de Tourville, à la tête d'une colonne mobile, malgré la présence d'une autre colonne dirigée par le général Herbillon vers l'Oued Guebli, un douar des Agmès fut incendié, le 4 juin, par les insoumis, et un de nos cheïkhs

tué. La milice de Philippeville voulut prêter son concours au retablissement de l'ordre, et une sortie fut organisée.

Le 5 juin, le kaïd des Eulma, Brahim ben Abd-Allah, vient avertir le commandant du camp de Smendou, que le chérif Ben Yamina était dans les environs avec 40 cavaliers et 150 fantassins. Il demande l'appui du peloton du 3e chasseurs et des spahis détachés momentanément à Smendou pour la sûreté de la route, se faisant fort, avec ses propres cavaliers et ses fantassins, moyennant cet appui, d'avoir raison de la troupe du chérif. Sa demande lui est accordée, et l'on s'avance vers le camp de Ben Yamina, du côté de Sidi Dris. A l'apparition tout à fait inattendue de l'uniforme français, une terreur panique s'empare des gens du chérif. Le sous-lieutenant Lamothe, du 3e chasseurs d'Afrique, avec les vingt chasseurs et les spahis qu'il commandait, le kaïd Brahim, avec ses cavaliers, leur donnent la chasse. Le chérif essaye de parler du prophète ; mais un cavalier des Eulma, Ali ben Ferdi, lui répond que ce n'est pas le moment de prêcher religion, et l'étend mort à ses pieds. Comme il fallait démontrer à tous les fanatiques l'impuissance des faiseurs de miracles, sa tête fut exposée au public sur le rempart de la brêche à Constantine.

Depuis l'expédition du général Baraguay-d'Hilliers, en 1843, les tribus kabyles, habitant à l'Ouest de la route, n'avaient eu que peu de relations avec nous, tandis que leurs rapports avec les Oulad Aïdoun, toujours turbulents et insoumis, étaient journaliers. Les Beni Oualban, Beni Salah, Oulad el-Hadj et Beni Toufout, subissant l'influence de leurs voisins, accueillaient chez eux tous les malfaiteurs et le premier venu prêchant la guerre sainte. D'un autre côté, la série de postes militaires que nous avions maintenus au début de l'occupation, sur le parcours de la route de Constantine à Philippeville, avait été peu à peu réduite ou supprimée. L'insurrection avait pu facilement descendre de la montagne dans la plaine, en suivant les crêtes boisées, et arriver dans la vallée du Saf-Saf. La tribu des Beni Mehenna nous obéissait mal depuis quelque temps, et s'était empressée de se rallier au chérif. Ces évènements avaient produit une certaine fermentation dans les tribus ; nos villages

étaient journellement inquiétés par les maraudeurs; il devenait urgent de retablir l'ordre.

Le général Herbillon pénétra d'abord avec une colonne dans le Zouara, et punit sévèrement Bou Renan ben Az-eddin de l'appui ostensible qu'il avait prêté au chérif Ben Yamina et à ses partisans du cercle de Philippeville. Après cette première opération, le général parcourut, dans le courant du mois de juin, toutes les tribus qui avaient pris plus ou moins part à l'insurrection. Il poussa jusqu'à Collo et revint par les crêtes de la longue chaîne du djebel Mehenna. Dans sa route, la colonne incendia les villages et les maisons des Oulad el-Hadj, des Beni Salah et de quelques fractions des Beni Toufout. Les autres tribus, plus promptes à demander l'aman, évitèrent, par un repentir manifesté à temps, les ravages que cause la guerre.

La tranquillité était rétablie dans le pays; mais un mois après, lorsque les membres de la commission agricole vinrent visiter la province, ils trouvèrent nos villages dans la désolation par suite de la grande quantité de malades.

Robertville et Gastonville avaient 457 hommes, femmes ou enfants à l'hôpital. Il en résultait que les travaux des champs languissaient beaucoup et amenaient, comme conséquence inévitable, un découragement extrême.

Bientôt ce fut un fléau encore plus terrible: le choléra fit son apparition, et enleva un dixième de la population européenne; l'épreuve était bien autrement meurtrière parmi les indigènes.

Cependant partout, chez nos européens, le courage était à la hauteur du mal; civils et militaires rivalisaient de dévouement. Le fléau étendait encore ses ravages, lorsqu'un nouveau malheur vint frapper les colons des campagnes. Le 14 octobre, par un vent de sirocco des plus violents, le feu fut mis sur le périmètre des centres agricoles, et bientôt poussé par le vent, l'incendie arriva jusqu'aux portes de la ville, après avoir brûlé plusieurs fermes, anéanti les récoltes sur pied et les arbres plantés. La ville même menacée ne fut préservée d'une destruction complète que par le courageux dévouement de l'armée et de la population. L'État vint encore en aide aux victimes.

L'année n'était pas finie qu'un nègre, Mokaddem, de l'ordre religieux de Sidi Abd-er-Rahman, essaya à son tour de jouer le rôle de chérif; il parcourut quelques tribus des environs de Philippeville, avec des intentions malveillantes, mais partout on le força sagement à sortir du pays.

Cette même année 1849, l'Assemblée nationale avait voté un crédit de 5 millions pour la colonisation de l'Algérie; dès que le calme avait été rétabli parmi les populations montagnardes, le général d'Herbillon s'était occupé avec activité de la création de villages agricoles, décrétés précédemment, et pour lesquels des études préparatoires avaient déjà été faites:

1° Le village de Robertville, constitué par ordonnance royale du 16 novembre 1847, était établi à 24 kilomètres au sud de Philippeville, dans la vallée de Merdj Chieh (à 7 kilomètres d'El-Arrouch). Les premiers colons étaient déjà arrivés, au nombre de 400 environ, dans les derniers jours de 1848. Ils étaient célibataires, pour la plupart, et complétement étrangers aux travaux agricoles. Ils furent installés sous la tente, et plus tard, dans des baraques en planches, construites aux frais de l'État. Le périmètre de colonisation de Robertville, d'une superficie de 2,500 hectares, était prelevé sur la tribu des Taabna. Il fallut, avant de livrer cette féconde vallée à la population européenne faire écouler les eaux qui formaient, dans le Merdj-Chieh et l'Oued Amar, des mares stagnantes, insalubres. De plus, comme Robertville s'établissait en plein territoire de tribus constamment agitées et récalcitrantes, on jugea prudent d'entourer ce village d'une enceinte crénelée. Cette précaution protégeait les colons contre les dangers extrêmes, mais ne les isolait pas assez complétement pour garantir leurs troupeaux et leurs récoltes, et plusieurs durent renoncer à une tâche remplie de tant de difficultés. Les premiers travaux de dessèchement eurent d'ailleurs des conséquences fâcheuses pour les premiers immigrants. Les fièvres paludéennes et le choléra de 1849 firent périr la plus grande partie de ceux qui étaient restés. Les années suivantes, 300 nouveaux colons vinrent remplacer ceux qui avaient disparu. Mais ceux-ci, quoique habitant des maisons construites.

par l'État, furent rudement éprouvés, comme les précédents, par la fièvre et le choléra de 1854. Cependant les nouveaux venus, étant habitués aux travaux des champs, résistèrent mieux que leurs dévanciers, et c'est de cette époque que date le commencement des cultures. Le tremblement de terre de 1856 vint porter un coup sensible aux colons; leurs maisons furent fortement lézardées; le Gouvernement vint à leur aide par des secours en argent, et bientôt les maisons étaient réparées, mais avec une telle économie, que la plupart des habitants trouvèrent moyen de conserver une partie des secours, pour acheter des instruments agricoles et des bestiaux. A partir d'alors, les défrichements se multiplièrent, la culture fit disparaître l'insalubrité, et aujourd'hui Robertville est un des plus beaux et des plus prospères villages de l'Algérie. Malheureusement les terres manquent, les premières concessions n'étaient pas supérieures à 10 hectares, et, comme elles se sont divisées entre les enfants des premiers occupants, il ne reste que très-peu de terre à chacun.

2° Le second village, créé à la même époque, est Gastonville, décrété en novembre 1847. D'une contenance de 3,000 hectares environ, divisés en concessions de 6 à 10 hectares, il est situé sur les bords du Saf-Saf, à 24 kilomètres de Philippeville, sur la route de Constantine. Ce centre a été installé sur le territoire des Beni Mehenna, à l'endroit connu jadis par les indigènes sous le nom de Dir Ali. Les terres en étaient incultes en majeure partie, et ne servaient qu'au parcours des troupeaux. Cependant celles des bords du Saf-Saf étaient de bonne qualité.

En 1848, deux convois de colons sont dirigés sur Gastonville, et, à la fin de 1849, on y comptait une population d'environ 600 âmes; mais sur ce nombre quelques familles abandonnèrent dès les premiers jours. Les autres s'installèrent dans 112 maisons construites aux frais de l'État sur les 5 millions votés par l'Assemblée nationale.

Gastonville n'eut pas à se défendre contre les attaques des indigènes; mais il fut rudement éprouvé par les invasions cholériques de 1849 et 1854, et par les fièvres endémiques qui décimèrent les habitants. La maladie avait d'autant plus de prise sur

cette population qu'elle était composée en grande partie d'ouvriers d'art, qui ne pouvaient résister aux rudes labeurs des champs. Ceux qui survécurent, à l'exception de *trois*, quittèrent le pays et se dispersèrent.

Cependant de nouveaux immigrants vinrent combler les vides; on commença à greffer quelques oliviers et à ensemencer les terres, au moyen de semences mises par l'Etat à la disposition des nouveaux-venus. Depuis, le pays s'est assaini. Il y a bien encore quelques accès de fièvres, mais ils ont perdu de leur gravité. Les principales propriétés des environs sont celles de Lestiboudois et Hubert de Ste-Croix.

Enfin le village de Jemmapes, créé par arrêté du 28 mars 1848, est assis sur un double mamelon, à 41 kilomètres S.-E. de Philippeville, au centre de la vallée du Fendek, l'une des plus riches de l'Algérie. Le village est traversé par la route de Bône à Constantine et Philippeville, bifurquant à Saint-Charles. Jemmapes a deux annexes: Ahmed ben Ali, à 4 kilomètres Est; Sidi Nassar, à 5 kilomètres Ouest, sur la route de Bône. Cette route est ouverte et praticable, de St-Charles à Jemmapes et de là à Bône, en passant auprès du lac Fetzara.

Nulle contrée en Algérie n'est plus riche en terres arables, bois et minéraux, que cette immense vallée, sillonnée à chaque pas par des cours d'eau considérables, et partout couverte de la végétation la plus luxuriante. En résumé, Jemmapes possède un riche territoire, sur lequel des cultures variées, la vigne surtout, ont produit d'excellents résultats. Il possède des pâturages abondants, un vaste communal d'environ 600 hectares, un marché arabe important.

Ces détails sur la marche de la colonisation étant donnés, nous allons reprendre le récit chronologique des évènements.

En 1858, les Beni Salah ayant encore commis des désordres, une razzia fut faite sur eux par le kaïd Saoudi. L'année suivante, le commandant supérieur de Philippeville, en tournée dans son cercle, poussa jusqu'à Collo pour reconnaître la route projetée. Mais pendant qu'il était dans cette petite ville, il fut attaqué à l'improviste par les Achache, qui envahirent Collo. Obligé d'a-

bandonner ses chevaux à la hâte, il dut prendre la voie de mer pour revenir à Philippeville. Le kaïd Saoudi, qui l'accompagnait, fit retraite par terre avec les cavaliers d'escorte, et alla se camper à Souk el-Sebt. Toutes les tribus environnantes, instruites de cet évènement auquel quelques-uns des leurs avaient pris part, et sachant surtout que la colonne du général St-Arnaud allait opérer dans le cercle de Gigelli, conçurent de grandes craintes. Leur préoccupation principale était de savoir s'ils seraient attaqués par le Gouffi. En effet, l'attaque dirigée de cette manière, ils étaient pris entre la côte et la montagne et ne pouvaient plus reculer.

Les 14 et 15 juillet, le kaïd Saoudi préluda aux opérations par une course des Beni Mehenna contre les tribus insoumises. On prit dans cette affaire 400 têtes de bétail aux Beni Isahak, et on brûla un village aux Achache. Pendant ce temps, la colonne de St-Arnaud, quittant la vallée de l'Oued el-Kebir, s'avançait vers Collo. La prise d'armes des tribus qui environnent Collo, avait jeté l'effroi dans cette petite ville. Le kaïd Saoudi, à la tête de ses cavaliers des Beni Mehenna, avait tenté, avons nous dit, avant l'arrivée de nos troupes, un coup de main sur les Achache, afin de rassurer les Colliotes. Cette entreprise, quoique bien menée n'eut pas le résultat qu'il en espérait, car les Achache au lieu de se calmer, se firent aider par les Beni Isahac et allèrent menacer de brûler Collo. La présence seule de la corvette à vapeur le *Titan*, embossée dans la rade à une petite portée de canon, suffit pour tenir les Kabyles en respect, et protéger la ville. La part que le *Titan* avait déjà prise pendant les opérations de la colonne, le long du littoral, en lançant des obus sur quelques villages rebelles de la côte, avait appris à le faire craindre.

Le 12 juillet, le général de St-Arnaud, après avoir terminé ses opérations sur la rive gauche de l'Oued el-Kebir, avait levé son camp d'El-Milia et s'était mis en marche, en traversant la seule fraction des Oulad Aïdoun restée insoumise. Les villages rebelles furent brûlés, et les spahis, soutenus par le 20e de ligne et les zouaves, purent joindre le gros des Kabyles et leur faire beaucoup de mal.

Le 13, le chemin à parcourir était long et difficile ; il fallait

marcher pendant plus d'une lieue dans le lit de l'Oued Izouggar, prendre des positions très-fatiguantes dans des rochers et sur des pics élevés. Les Oulad Aïdoun, les Beni Toufout, les Oulad Attia, les Beni Isahac, les Achache, avaient réuni 5 à 600 fusils pour s'opposer au passage de la colonne. Un combat dans un pareil terrain, ne pouvait avoir aucun avantage décisif et retardait beaucoup la marche de la colonne. Au lieu de s'engager dans la rivière, le général amusa les Kabyles par une fusillade de flanc, où les chasseurs à pied montrèrent une adresse remarquable. Le général put ainsi diriger ses troupes sur les crêtes qui vont descendre à l'Oued Driouat, et le bivouac put alors s'établir. Depuis le matin on s'était battu sur plusieurs points, mais l'ennemi se montrait froid et réservé.

Le bivouac était dressé à El-Hammam, et, le 15, la colonne campait sous Collo. Les habitants de cette petite ville étaient fort effrayés d'une attaque dont les menaçaient les Achache.

Le lendemain, deux colonnes légères, aux ordres des lieutenants-colonels Espinasse et Périgot, furent lancées contre les villages des Achache. Le 27, deux colonnes étaient encore mises en mouvement; pendant que le colonel Espinasse maintenait les Achache, le colonel Marulaz recevait mission de pénétrer chez les Beni Isahak. On enleva d'abord les quatorze villages des Beni Isahak, puis on se trouva en face d'un rassemblement considérable de Kabyles de plusieurs tribus. Ce rassemblement tint bon contre l'artillerie et la mousqueterie, dans une excellente position. Le signal de l'attaque est donné, et aussitôt nos bataillons s'élancent au pas de course et abordent vigoureusement l'ennemi. Les Kabyles cherchent leur salut dans un ravin profond; mais la cavalerie, à la tête de laquelle charge le commandant Fournier, des spahis, leur coupe la retraite et les arrête. Maintenus dans le ravin les Kabyles tombent sous nos coups, et une centaine d'entr'eux y perdirent la vie; malheureusement le commandant Fournier, officier plein d'avenir, était tué raide dans la charge qu'il avait si vaillamment enlevée. Le résultat de ces deux journées était d'amener les Achache au camp. Ils conduisaient les chevaux pris à Collo, au début de la campagne, lorsque le commandant supérieur de Philippeville,

surpris par l'insurrection avait été obligé de se jeter dans une barque. Les Achache venaient de payer rudement l'insulte qu'ils avaient faite à l'officier français. Collo était rentré dans le devoir. Les Beni Isahak étaient terrifiés par l'exécution faite contre les villages et la perte d'un grand nombre des leurs; les Oulad Attia, rudement châtiés eux-mêmes, avaient regagné en toute hâte le sommet de la montagne du Gouffi.

Le soleil brûlant d'Afrique pesait de toute son ardeur sur la colonne fatiguée par trois mois de marches pénibles et de combats acharnés. Le sirocco soufflait depuis plusieurs jours; les forces des soldats trahissaient leur courage, après une aussi longue campagne. Le général St-Arnaud arrêta ses opérations, et renvoya les troupes prendre dans leurs garnisons un repos chèrement acheté. Une partie de la colonne regagna Constantine, en remontant la vallée de l'Oued Guebli, soumise, il est vrai, mais au milieu de laquelle ce déploiement de forces ne pouvait être que d'un effet moral important pour la securité des centres agricoles voisins. Le restant des troupes rentra directement à Philippeville, où l'attendait une réception enthousiaste de la part de la population civile.

C'était la quatrième fois qu'une colonne s'était arrêtée devant Collo sans l'occuper. Il en résultait que les tribus situées dans cette partie du pays, placées trop loin de l'autorité pour être surveillées avec soin, saisissaient la moindre occasion pour se délier des engagements pris par elles, lorsqu'elles venaient faire leur soumission.

Ainsi, le 12 août suivant, les Beni Isahak recommençaient déjà à faire une razzia sur les Oulad Mazouz; les Beni Toufout les imitaient en tentant une surprise contre les Beni Salah, qui heureusement se tenaient sur leur gardes. Ce fut, jusqu'à la fin de l'année, une succcession d'escarmouches, et le kaïd Saoudi dut encore remonter à cheval avec ses goums pour intimider les Oulad el-Hadj qui refusaient l'impôt et à frapper les Beni Toufout promoteurs principaux de tous les désordres.

Au mois de mai 1852, le général de Mac-Mahon, commandant la province de Constantine, partit à la tête de 6,500 hommes, pour marcher contre les tribus Kabyles qui n'avaient pas été at-

teintes l'année précédente, et aller enfin occuper Collo. Il convenait d'agir sans retard; car un nouveau chérif, du nom de Bou Sebâ, venait de paraître dans les montagnes. De nombreux combats furent livrés aux tribus qui bordent la vallée de l'Oued el-Kebir, pour les réduire à merci. Quand ce résultat eut été obtenu dans cette région, le général dirigea sa colonne sur les crêtes de la ligne de partage des eaux qui sépare la vallée de l'Oued Guebli de l'Oued el-Kebir; les Kabyles montrèrent une certaine ardeur à défendre les passages, mais les troupes les délogèrent de toutes leurs positions, et allèrent camper à Harta di Zedma, chez les Beni Toufout; elles continuèrent leur marche par les crêtes qui se prolongent jusqu'au Djebel Gouffi et offrent une route militaire remarquable, pourvue d'eau, mais sans importance politique réelle, parce qu'elle traverse une zône sans habitations ni cultures.

Le 10 juin, on descendit par un contrefort dans l'Oued Zadra: on bivouaqua au centre des fractions des Beni Toufout, où avait campé le général Baraguay d'Hilliers en 1843, lieu resté célèbre parmi les Kabyles, qui l'appellent encore Dar el-Baroud, *le Camp de la poudre*, et auquel nos soldats, avons-nous déjà dit, ont donné le nom plus significatif de *Camp de l'enfer*.

Les Beni Toufout s'étant soumis et ayant payé leurs impôts, le corps expéditionnaire descendit sur Collo, qu'on devait occuper définitivement. La veille, le général de Mac-Mahon avait reçu des nouvelles graves; des mouvements insurrectionnels venaient de se produire dans l'Est de la province: Aïn-Beïda était bloquée, les Hanencha, puissante tribu frontière, et leurs alliés pénétraient déjà dans la plaine de Bône pour la dévaster. L'occupation de Collo devait immobiliser une certaine force et pouvait gêner la liberté de mouvement qu'il importait au Général de conserver. Il ajourna sa prise de possession de Collo, et le bateau, qui devait apporter de Philippeville le baraquement et l'armement, fut donc contremandé.

Le 13 juin le Général, quittant Collo, se porta à Taharia, chez les Beni Isahak; quelques soumissions eurent lieu, mais du camp on apercevait des rassemblements nombreux sur la montagne du Gouffi.

Le 17, on marcha dans cette direction, on campa à Tazna. La chaîne du Gouffi, dans cette partie, court du Sud au Nord dans une direction perpendiculaire à celle qu'on venait de suivre. Réglant leurs mouvements l'une sur l'autre, les deux colonnes d'attaque, disposées par le Général, devaient arriver à peu-près en même temps au point culminant, en l'abordant par la gauche et par la droite. On voyait un rassemblement assez considérable de Kabyles, dont les plus avancés étaient couverts par des retranchements en pierres avec créneaux. Ils commencèrent le feu à 600 mètres, en remplissant l'air de cris et d'injures, et faisant rouler de gros blocs de pierre sur les pentes. Les bataillons, en profitant des contreforts de la montagne, s'élèvaient en convergeant vers l'ennemi. Arrivée à petite distance, l'artillerie ouvrit le feu de quatre pièces; aussitôt la charge fut battue, les troupes s'élancèrent à la baïonnette, et la position était enlevée. Les bataillons, reformés, coururent sur un petit plateau marqué par une petite fontaine appelée Aïn Djouzi où le bivouac devait être établi. Le pic du Gouffi le domine encore à portée de canon: une centaine de Kabyles étaient autour de la mosquée bâtie au sommet. Le commandant de Golbert, du bataillon d'Afrique, reçut l'ordre d'aller s'en emparer, opération difficile, car le pic ne peut être tourné, et la ligne directe quil faut suivre pour y parvenir, est couverte d'énormes rochers, de fourrés épais et de hautes fougères. L'artillerie jeta des obus sur le chemin à parcourir. Le bataillon surmonta avec intrépidité tous les obstacles qui s'opposaient à sa marche; trois fois il s'arrêta pour reprendre haleine en se mettant derrière des rochers; enfin il parvint au faîte, où quelques Kabyles encore se firent tuer. Trois compagnies y restèrent de grande garde.

Cette affaire, au milieu d'un terrain des plus difficiles qu'il s'agissait d'escalader sous le feu de l'ennemi, mais où les bataillons en vue les uns des autres cherchaient à l'envi à se devancer, faisait briller dans tout leur éclat l'entrain et la vigueur des troupes.

Le 19, sur les deux heures du matin, les trois compagnies du bataillon d'Afrique descendaient du Djebel Gouffi à la faveur d'un brouillard épais: la veille elles avaient eu constamment en face

des Kabyles, logés dans des accidents de rochers inaccessibles, d'où ils lançaient à chaque instant des pierres, pour forcer les hommes, défilés de leur feu direct, à se découvrir, et dès que l'un d'eux commettait cette imprudence, il était frappé avec une précision de tir extraordinaire. La division se mit en marche au point du jour; le terrain était si difficile, si obstrué de broussailles, qu'on dut ouvrir la route pas à pas devant soi. On ne fit que trois lieues dans toute la journée. Les zouaves à l'arrière-garde, avec le général Bosquet, maintinrent à distance les attaques acharnées des Kabyles par des retours offensifs.

Le 20, le général de Mac-Mahon gagna par un chemin de crêtes difficiles la vallée de l'Oued Zôhr, contrée riche, couverte d'habitations, de moissons et d'oliviers, appartenant aux Oulad Attia et aux Beni Fergan. Là eurent lieu des soumissions et des remises d'ôtages. Mais l'insurrection de l'Est de la province, dont le Général avait été informé à Collo, avait pris des proportions considérables, il fallut laisser pour le moment la région kabyle, regagner au plus vite Constantine pour se porter sur le théâtre des évènements. Malgré l'époque avancée de la saison et les fatigues de la guerre en Kabylie, il fallait demander encore à nos troupes de nouveaux efforts pour rendre le calme au pays.

Les habitants de Collo manifestèrent leur regret de ce que l'on n'occupait pas leur ville, craignant d'être un jour ou l'autre envahis par les tribus voisines, dont l'esprit belliqueux et remuant s'accommodait mal d'une soumission complète et franche. On promit aux Colliotes que des mesures allaient être prises pour assurer leur securité. Les Beni Toufout, leurs plus dangereux voisins et d'une administration difficile, étaient en effet retirés du cercle de Constantine pour passer dans celui de Philippeville. On conçut l'espoir de voir enfin ces montagnards tranquilles. On obtint effectivement quelque satisfaction dans ce sens, mais ce fut en employant un moyen, dont l'efficacité se fit sentir, non-seulement chez les Beni Toufout, mais chez toutes les tribus voisines.

Le 14 avril, un camp de cent cavaliers, camp retranché et pa-

lissadé, sous les ordres des kaïds Saoudi et Ali Bou Saâ, fut établi à Aïn Tabia; une dernière fraction, qui n'avait pas encore voulu reconnaître notre autorité, vint immédiatement faire acte de soumission.

Les Oulad Hamidech envoyèrent également demander, quelque temps après, et spontanément, à être comptés comme membres des tribus soumises. En résumé, l'année 1853 fut relativement tranquille.

En 1854, quelques tentatives de désordres, promptement réprimées, éclatèrent de nouveau chez les Beni Toufout. Le principal motif de ce mouvement étaient les bruits que les malveillants faisaient courir dans les tribus, à propos de la guerre d'Orient. « La Russie et le Sultan de Constantinople, disaient ces individus, se sont entendus pour faire partir les Français de l'Algérie; c'est ce qui fait que beaucoup de soldats ont déjà dû se rembarquer. » Ces bruits absurdes ne tardèrent pas à tomber d'eux-mêmes par suite de l'arrivée de nouvelles troupes de France. Le départ des tirailleurs pour la Crimée produisit aussi un excellent effet, en prouvant aux indigènes que c'était bien pour secourir le Sultan, et non pour marcher contre lui, que nous faisions la guerre.

Les dernières fractions récalcitrantes des Beni Toufout envoyèrent alors des représentants à Philippeville. On les avait, du reste, prévenus qu'en cas de refus de leur part d'adhérer à ce qu'on les engageait à faire, on reprendrait les opérations contre eux d'une manière vigoureuse. Ils comprirent enfin qu'il était de leur intérêt de se soumettre, acceptèrent les conditions qui leur étaient imposées, et fournirent trente familles notables comme ôtages. Un kaïd originaire de la tribu, Ahmed ben En-Nini, fut investi le 15 août.

Les Oulad Attia encore rebelles, se voyant alors entourés de tribus soumises, manifestèrent quelques intentions de suivre la même voie, et c'eût été un fait accompli dans ce moment, sans les insinuations d'un marabout, Si Mohammed Saâd, qui les poussait sans cesse à la révolte. Au mois de septembre, cet agitateur, ne voyant pas encore l'effet de ses prédications, se mit lui même à la tête d'un parti, et tenta deux coups de main sur les Beni

Isahak du Geuffi. Ses attaques n'eurent pas de succès, et furent repoussées vigoureusement par le kaïd Ali bou Saâ.

Dans le but d'en finir avec cette tribu difficile et dont l'exemple était dangereux pour les tribus voisines, on demanda au Général commandant la division, et l'on obtint de faire marcher contre elle tous les contingents réunis du cercle, formant ensemble un effectif de 4,500 fusils. Ces forces furent dirigées en quatre colonnes différentes, placées de manière à envelopper toute la tribu rebelle. Quelques négociations furent entamées avant l'action ; mais n'ayant amené aucun résultat, on mit les colonnes en mouvement le 1er novembre,

Les Oulad Attia, se voyant cernés, refusèrent alors le combat et se décidèrent à envoyer les principaux de la tribu auprès du chef du bureau arabe de Philippeville, campé à proximité, pour recevoir ses conditions, dont la première fut la remise entre ses mains du marabout Ben Si Saâd.

Au commencement de l'année 1855, la nouvelle de la mort de Bou Bar'la, le chérif de la vallée de l'Oued Sahel, qui avait mis en mouvement presque toute la Kabylie du Jurjura, vint confirmer les tribus, récemment soumises, dans leurs dispositions d'obéissance. Pourtant elles étaient loin encore d'accepter notre domination d'une manière franche et sans arrière-pensée. En effet, trente deux familles demandèrent et obtinrent, à cette époque, l'autorisation de quitter l'Algérie pour aller dans un pays où elles ne seraient point exposées à se trouver en contact avec des chrétiens et surtout à être commandées par eux.

Une certaine agitation régnait parmi les Beni Toufout et les tribus voisines du cercle de Philippeville. Elle était produite par les propos tenus sur le marché du Khemis par un homme des Beni Mehenna. Cet individu faisait courir le bruit qu'un médecin français allait venir vacciner tout le monde, et engageait la tribu à s'y opposer, disant que la plupart des gens des Beni Mehenna, qui s'étaient soumis à cette opération, hommes ou femmes, étaient devenus impuissants. Montrant les traces de son vaccin, il ajoutait qu'il était lui-même une des victimes, et que la France procédait ainsi pour éteindre la race Kabyle sans nouveaux combats. Le vaccin avait été introduit, en effet, dans

quelques tribus, sans trop de répugnance, mais. comme toute chose nouvelle chez un peuple aussi peu éclairé que les Kabyles, les malveillants s'étaient emparés des bruits dont je viens de parler et les avaient fait envisager sous un aspect des plus fâcheux. Une autre version, aussi ridicule que la première, prétendait que c'était une marque destinée, dans l'avenir, au recensement de la population, devant faciliter l'établissement de nouveaux impôts et le recrutement de soldats pour nos bataillons.

Toutes ces paroles produisirent un très-fâcheux effet. Il fallut rappeler prudemment le médecin militaire, chargé de la vaccine dans les tribus; et cela était d'autant plus regrettable, qu'il avait déjà obtenu de bons résultats. Un commencement d'agitation s'était manifesté sur divers points, notamment chez les Beni Toufout, qui allèrent jusqu'à tirer des coups de fusil sur des Indigènes travaillant à une route, et tuèrent un cheïkh dans la bagarre. Ces démonstrations n'eurent heureusement pas de suites plus graves, et tout rentra dans l'ordre habituel. Néanmoins, un progrès à citer, c'est la première ouverture de la route carrossable de Constantine à Collo par des travailleurs indigènes, dont tout le mérite appartient au colonel Lapasset, alors commandant supérieur de Philippeville. A l'aide de la main-d'œuvre indigène, nos officiers tracèrent aussi, à travers les tribus et jusqu'au sommet du Gouffi, d'excellentes voies de communication que le voyageur peut admirer aujourd'hui encore.

Mais, au milieu de tous ces travaux utiles de la paix, une nouvelle calamité vint, à son tour, jeter la consternation dans la population de Philippeville et des environs. Le 21 août 1856, vers dix heures du soir, on entendit tout-à-coup un bruit sourd, comparable au roulement de wagons sur une voie ferrée. Au même instant tous les édifices tremblèrent avec violence. Cette première secousse dura 25 à 30 secondes; sa direction était du Nord au Sud-Ouest; plusieurs autres oscillations la suivirent; on sentait qu'un travail s'opérait sous terre. Vers minuit, une nouvelle secousse plus prononcée, mais moins longue que la première, se produisit encore; elle fut heureusement sans gravité.

Le lendemain, 22 août, la chaleur était accablante, le vent soufflait du Sud avec violence; les habitants, encore émotionnés

par les scènes d'épouvante de la nuit, prenaient un peu de repos, lorsque, vers midi, un grondement semblable à celui de la veille, se fit entendre. Aussitôt, la terre sembla se détacher sous les pieds, tous les édifices oscillèrent sur leurs fondations, le clocher de l'église se renversa en partie, un grand nombre de maisons se lézardèrent, les cheminées s'écroulèrent sur les toitures, et la population épouvantée s'enfuyait dans toutes les directions.

A la suite de cette secousse, divers phénomènes se produisirent ; des sources taries jaillirent de nouveau, et d'autres cessèrent brusquement de donner de l'eau. Le volume de presque toutes augmenta considérablement, et la mer, qui avait baissé de 0 m. 60 c. environ, reprit son niveau avec fracas.

Le maire invita les habitants à évacuer les maisons, et l'on fit installer sous des tentes les malades des hôpitaux, au nombre de plus de six cents. La population entière s'était établie sous la tente sur les places publiques et dans les jardins.

Cependant la confiance semblait renaître, lorsque, le 25, une troisième secousse se fit sentir; d'autres lui succédèrent; et enfin, le 5 octobre, eut lieu la dernière, qui ne dura guère que cinq secondes, mais qui fut très-violente.

Les pertes occasionnées, tant pour le compte de l'État que pour celui des particuliers, furent évaluées à plus de 250,000 fr. dans la seule commune de Philippeville. Comme toujours, le Gouvernement vint au secours des plus malheureux, mais les pertes n'en restèrent pas moins très-considérables (1).

Bientôt, on apprit que la ville de Gigelli était entièrement détruite, que Bougie, Collo, ainsi que de nombreux villages kabyles avaient aussi subi les effets de ce cataclysme terrestre. Ces nouvelles vinrent donner un nouvel aliment à l'esprit inquiet et remuant de diverses tribus du cercle. Un Kabyle, revenant de Tunis, où il avait suivi son maître, le marabout Ben Si Sâad, l'auteur des derniers troubles du Gouffi, arrêté, puis interné dans la Régence, reparut chez les Oulad Attia. Ce personnage, aussi fa-

(1) Renseignements que je dois à l'obligeance de mon ami le capitaine Belcour.

natique que son patron, expliqua à sa façon les causes du tremblement de terre qui venait de faire écrouler les maisons de Gigelli, de Collo et de certains villages kabyles de la montagne, ainsi que le clocheton du minaret de la mosquée de Philippeville ; il annonçait que c'était l'indice certain de notre prochain abandon de l'Algérie ou de notre extermination par les vrais Musulmans. Devant ce signal céleste et si bien senti, plusieurs tribus jugèrent le moment favorable pour se déclarer indépendantes; et, quand arriva le moment de percevoir l'impôt, il fut refusé d'une manière absolue.

Il fallut encore employer contre ces entêtés montagnards 6,000 fusils de contingents indigènes, dont 3,000 étaient commandés par Bou Renan ben Az-Eddin, le kaïd de l'Oued-el-Kebir, et 3,000 par Saoudi, Ben-Nini, Bou Sâa et Ben el-Ferdi, tous quatre kaïds du cercle de Philippeville, entièrement dévoués à notre cause.

La résistance fut assez grande dans la région du Gouffi. Les révoltés avaient retranché les abords de leurs villages et s'y croyaient inexpugnables par des forces autres qu'une colonne de troupes françaises.

Le 26 septembre, dans la soirée, Bou Renan ben Az-ed-Din réunissait ses contingents chez les Oulad Aïdoun, et, le lendemain, passait l'Oued Zohr. Il eut affaire, non-seulement aux Ziabra, mais encore aux autres fractions des Oulad Attia, voisines des Beni Fergan ; il leur prit quelques hommes, leur enleva des troupeaux, et brûla des villages. Le 28, il opéra de même, mais il s'aperçut de plusieurs défections chez les Mechat et de beaucoup d'indécision dans son contingent. Il jugea prudent de se retirer, ayant eu 6 hommes tués et 12 blessés.

Le 27, pendant que Ben Az-Eddin commençait son mouvement, les contingents de Philippeville attaquaient sur quatre colonnes, commandées par les kaïds Saoudi et Ali bou Sâa, la position du Gouffi, que les insoumis avaient fortifiée par des abattis d'arbres, des fossés et des murs en pierre. Nos contingents avaient dans cette journée 17 tués et 38 blessés. Les insoumis éprouvaient des pertes plus considérables, et, dès le soir, il y avait de vagues propositions de soumission.

Néanmoins il fallut combattre encore. Nos contingents seuls, sans être soutenus par des troupes françaises, et par la seule influence du kaïd Saoudi, réduisirent les insoumis, après une lutte de près de dix jours.

Le débarquement des tirailleurs indigènes rentrant de Crimée s'opéra le 16 décembre. Ce fut l'occasion d'une fête pour toutes les tribus situées sur leur passage, et une heureuse impression pour notre puissance résultait des discours tenus par nos soldats à leurs compatriotes.

L'année 1857 s'écoula paisiblement sans le moindre événement qui mérite d'être signalé. Du reste, les succés que nos colonnes avaient obtenus récemment, dans les montagnes du Babor et du Jurjura réputées invincibles, contribuèrent puissamment à calmer, pour un instant, les velléités belliqueuses de toute la Kabylie orientale. Mais l'année suivante, c'est-à-dire en 1858, à peine les blessures causées par ces deux campagnes meurtrières venaient-elles de se fermer, que de nouveaux symptômes d'agitation se révélaient dans les montagnes de l'Oued-el-Kebir, du massif de Collo et des deux rives de l'Oued-Guebli.

Au mois de mai 1858, la perception du Zekkat rencontra de la résistance chez les Oulad-Attia de l'Oued-Zohr et autres du kaïdat du Guebli. Le commandant-supérieur de Philippeville, alors en tournée chez ces derniers avec quelques spahis seulement, dut quitter le pays devant leur attitude menaçante. Quelques jours plus tard, les meneurs étaient saisis et amenés à Philippeville.

Le 20 juin, l'impôt n'était point encore rentré chez lesOulad-Attia, les derniers à s'exécuter. Leur cheïkh, Bou Messikh, homme connu par son dévouement à la France, s'occupait à le collecter, et se rendait chez une fraction récalcitrante, lorsque, dans un passage difficile, au milieu de hautes broussailles, à la montée d'Habaïch, il fut atteient de trois coups de feu et tué raide, sans que les trois cavailiers qui l'accompagnaient eussent pu voir les meurtriers. La voix publique accusa immédiatement de ce crime les Oulad-Sokhra, famille autrefois au pouvoir, dans cette tribu, et que ses intrigues en avaient fait éloigner. Il fallait, pour calmer l'agitation que cet événement commençait à produire dans le

pays, venger promptement la mort du cheikh. Le chef du bureau arabe de Philippeville, envoyé en toute hâte à Collo, et aidé par l'effet moral que produisait la présence de deux compagnies d'infanterie, occupées alors sur ce point aux travaux de la route, put se faire livrer les individus sur lesquels planaient les soupçons, et commença sur les lieux l'instruction de cette affaire.

Au mois de juillet, l'agitation n'était pas entièrement calmée dans les massifs de Collo. Les Beni-Toufout brûlaient l'hakouma du kadi et du kaïd, sur le marché du khamis. Le kaïd ben Nini était reçu à coups de fusil chez les Doukaria, où il allait procéder à une arrestation. Les Oulad-el-Hadj excités par des cheikhs destitués, appuyaient cette démonstration, dans l'espoir que leur exemple entraînerait les autres tribus dans la révolte. Afin de bien se rendre compte de la situation des esprits, le chef du bureau arabe de Philippeville fut envoyé à la maison de commandement de Tamalous, avec le goum des Beni-Mehenna et des tribus restées en dehors de l'agitation. Cette démonstration suffit pour intimider les rebelles. Toutefois si la tranquillité paraissait rétablie, elle était encore plus apparente que réelle ; les populations kabyles du cercle de Philippeville, aussi bien que celles de l'Oued-el-Kebir et de Djigelli, ne voyaient point, saus une vive inquiétude pour l'avenir, les européens pénétrer dans leur pays pour l'exploitation des forêts. Quelques incendies avaient déjà éclaté. Ne se rendant point compte des avantages qu'elles pourraient elles-mêmes retirer de ce nouvel état de choses, accueillant avec leur crédulité ordinaire tous les bruits absurdes que la malveillance répandait pour dénaturer nos projets et nos véritables intentions, elles conçurent un instant la pensée de nous éloigner, en détruisant volontairement les richesses qui nous attiraient chez elles. Des incendies simultanés se déclarèrent sur plusieurs points, au mois de juillet, et les mesures prises pour les faire cesser restèrent impuissantes. Il devint bientôt impossible de découvrir les coupables ; les tribus se taisaient ; les cheiks, intéressés eux-mêmes à ce que l'élément européen ne pénétrât pas dans leur commandement, parce qu'il devait nécessairement substituer notre action directe à la leur, paraissaient faire des recherches actives et n'aboutissaient à aucun résultat.

Les quelques rares individus, pris sur le fait et traduits devant la justice, prétendaient qu'ils n'obéissaient qu'à une nécessité et à une habitude (1), en se préparant de cette façon des terrains pour leurs labours, dans un pays où la terre cultivable fait généralement défaut; et l'impunité allait devenir dès lors un encouragement. Le feu fut mis de tous côtés, dans des endroits où jamais la culture ne sera possible, dans les forêts de haute futaie, dans les parties déjà concédées ou reconnues et alloties, partout enfin où nous pouvions être attirés.

Le 24 août, dans les seules tribus de Djigelli, l'incendie s'étendait de Ziama jusqu'à l'embouchure de l'Oud-el-Kebir, chez les Beni-Habibi, sur un développement de près de trente lieues. Toutes les forêts du commandement de Bou Renan ben Azeddin, les concessions Bock, Delacroix et Cauzon étaient dévorées par les flammes; le feu détruisait les habitations, les oliviers, sans que les populations parussent s'en préoccuper. Dans le cercle de Philippeville, chez les Beni-Toufout, chez les Oulad-el-Hadj, dans tout le massif de Collo, le mal empirait de jour en jour et menaçait d'une ruine complète les richesses forestières si précieuses de cette contrée.

Cette conjuration incendiaire ne cessa qu'au mois de septembre, devant la responsabilité que l'on dut faire peser sur les tribus, et l'activité que déployèrent les officiers des bureaux arabes, pour assurer la surveillance et détruire l'effet des bruits qui avaient excité les agitations.

Dans l'Oued-el-Kebir, une reconnaissance, faite par un agent du service des forêts, constata que le feu s'était étendu sur une superficie d'environ 5,000 hectares et avait atteint 526,000 chênes-liége de tout âge et de toute dimension. Il est vrai que, préservés par les écorces, tous n'étaient point complètement brûlés, et que leur croissance seule était retardée de quelques années. Mais un arbre sur vingt était détruit.

Dans le massif de Collo, le feu avait ravagé 15,000 hectares

(1) Faire ce qu'ils appellent le kesir, qui consiste à incendier les bois, afin que les nouvelles pousses des broussailles et des arbres fournissent plus facilement des herbages à leurs bestiaux.



de forêts ; plus de 75,000 liéges étaient perdus ; le dégat s'élevait à 400,000 francs.

Nous ne parlerons pas ici des autres incendies, allumés, à la même époque, dans le pays de Batna et du cercle de La Calle.

L'agitation qui s'était manifestée dans les massifs montagneux de Collo au mois de juillet, l'effet produit par tous ces incendies éclatant presque à jour fixe de l'ouest à l'est, ne pouvaient manquer de produire une certaine effervescence parmi les tribus kabyles.

Une colonne de 4,000 baïonnettes, sous les ordres du général Gastu, se mit en mouvement, le 22 novembre, pour parcourir la vallée de l'Oued-el-Kebir et les massifs de Collo. Les tribus, effrayées du châtiment qui les menaçait, avaient envoyé des députations jusqu'à Constantine, la veille du départ du général, pour s'assurer de la sortie des troupes. D'autres étaient venus au devant sur la route que suivait la colonne, au Souk-el-Had des Beni-Telilen. Le général leur répondit qu'il les écouterait à El-Milia, au centre même de leur pays, et qu'il exigeait, comme premier acte de soumission, le paiement intégral de toutes les amendes qu'elles avaient refusé de verser entre les mains de leur kaïd.

Le 25, au bivouac d'En-Naïm, le général fut rejoint par le kaïd Ben-En-Nini, des Beni-Toufout ; les renseignements qu'il donna sur les tribus du massif de Collo ne laissaient plus aucun doute sur l'opportunité de la présence de la colonne. Le bruit de son arrivée avait seul retenu les tribus de Philippeville, prêtes à se jeter dans la révolte. Celles de l'Oued-el-Kebir, abandonnées dès lors à elles-mêmes, n'avaient plus qu'à se soumettre. Le 26, toutes les djemâas, ainsi que l'avait prescrit le général, étaient réunies à El-Milia et apportaient les amendes.

C'est alors que furent commencés les travaux de construction du poste d'El-Milia, déstiné à être occupé par un officier français surveillant directement le pays. Pendant que les troupes étaient employées, malgré les rigueurs de l'hiver, à ouvrir la route qui relie El-Milia à Constantine, le général Gastu, suivi seulement d'un peloton de chasseurs d'escorte, parcourut les Beni-Toufout, ainsi que les autres tribus, et alla s'arrêter deux jours à Collo,

pour régler les affaires du pays, de concert avec le colonel Lapasset, commandant supérieur de Philippeville.

Le départ des troupes pour l'armée d'Italie, en 1859, avait fourni un prétexte aux gens de désordre et aux intriguants pour répandre, dans le pays kabyle, toute sorte de faux bruits, de fausses nouvelles, qu'accueillent avec empressement les populations indigènes, alors qu'il est question de difficultés, d'embarras surgissant pour nous, et de la nécessité d'appeler nos troupes en Europe.

Ces fausses nouvelles avaient produit une mauvaise émotion. L'occupation du poste d'El-Milia devenue définitive, la crainte d'avoir des Européens dans leur pays, exploitant des forêts, construisant des maisons et surtout prenant des terres : telles étaient les causes qui, dans le fond, amenaient cette agitation. Dans une situation semblable, la moindre des choses pouvait amener quelque complication. Le moment de la perception de l'impôt étant arrivé, diverses tribus parlèrent de le refuser ; bientôt, joignant les faits aux paroles, les Kabyles coupaient la ligne télégraphique entre Constantine et Djigelli, brûlaient les portes et les fenêtres des caravansérails construits sur la route qui relie ces deux villes. Pendant tout l'hiver de 1859-1860, il y eut, sur divers points, dans la vallée de l'Oued-el-Kebir et les montagnes de Collo, des réunions où les Kabyles discutèrent ce qu'ils avaient à faire le jour où nous pénétrerions dans leur pays. On ne parlait rien moins que de se coaliser, pour résister les armes à la main, en faisant appel au fanatisme, et on s'excitait déjà à la lutte. Il importait de mettre un terme à cette situation. Il fallait faire rentrer dans le devoir ces populations montagnardes qui pouvaient un jour, en en ralliant d'autres à leur cause devenir le foyer d'une grave insurrection.

Une colonne de dix mille hommes, sous les ordres du général Desvaux, commandant alors la division de Constantine, arrivait au Fedj-el-Arba des Oulad-Asker, vers la fin du mois de mai 1860. Dans une réunion de députations kabyles, tenue à Sidi-Marouf, chez les Beni-Khettab, la guerre sainte avait été proclamée, et, au moment où le général espérait encore faire entendre la voix de la raison à ces populations égarées, les Kabyles venaient atta-

quer les grand'gardes du camp de Fedj-el-Arba pendant deux nuits consécutives et tiraient de jour sur les corvées envoyées au fourrage. Les Kabyles avaient commencé la guerre; il ne restait plus qu'à les châtier.

Le Général Desvaux parcourut successivement le territoire des tribus, respectant celles qui étaient innocentes, mais punissant sévèrement les coupables.

Les Beni-Toufout avaient attaqué un convoi du train, se rendant à El-Milia avec des effets de campement; la colonne se transporta chez eux, en gravissant la ligne de crêtes qui conduit à Harta-di-Zedma, et, au sommet du Gouffi et de ces deux points rayonnant dans tous les sens, frappa vigoureusement les rebelles. Du Gouffi, le général descendit à Collo. Le calme fut dès lors rétabli dans toute cette région, et la sécurité reparaissait aux environs de nos villages agricoles de la ligne de Philippeville.

VI

Comme complément au récit des opérations militaires dont le pays de Philippeville et de Collo a été le théâtre, j'aurai à rappeler bientôt quelques épisodes locaux de l'insurrection de 1871-72; mais le moment me semble venu de constater les progrès réalisés. (1) Depuis trente-cinq ans que notre drapeau a été arboré par le maréchal Valée sur les ruines de Rusicada, une ville française, représentant une valeur de constructions de toutes sortes de près de trente millions, a remplacé les pauvres gourbis qui reposaient sur les débris de la cité romaine. Le fond de ce ravin débouchant à la mer, jadis rempli de broussailles impénétrables, est devenu une longue et large rue bordée de belles maisons à arcades sous lesquelles le promeneur trouve un abri contre le soleil ou la pluie. C'est la *rue Nationale*, coupant en deux la nouvelle ville, qui s'élève coquettement, par gradins, au milieu de la verdure, à droite et à gauche sur la déclivité des collines formant la gorge. De beaux magasins, des cafés, des bazars, aussi bien installés et approvisionnés que ceux de France, se succèdent sous les arcades, à côté des bureaux des compagnies de transports maritimes, des courtiers et des maisons de commerce. Une large place, sur laquelle a été édifiée l'église, indique à peu près le milieu de la rue Nationale. Sur les hauteurs, l'œil

(1) Je dois à l'obligeanee de M. Laroque, ancien secrétaire de la sous-préfecture de Philippeville, la plupart des renseignements sur le commerce, l'industrie et la situation actuelle.

découvre les hôpitaux civil et militaire, ainsi que les casernes, véritables monuments que la brise de mer vient rafraîchir ; plus loin apparaît la mosquée, dont le blanc minaret, comme un phare, indique au voyageur, qui de l'intérieur s'avance vers le littoral, l'emplacement de la nouvelle ville.

La place de la marine qui fait face à la mer, au débouché de la rue Nationnale est encadrée par des hôtels, la douane et de vastes entrepôts de marchandises. Pendant les premieres années, la ville fut approvisionnée d'eau potable au moyen de puits creusés par les soins des habitants ou par l'administration, et par une fontaine qui se trouvait sur le bord de la mer, à l'embouchure du ravin, séparant les deux versants de montagne sur lesquels la ville a été construite.

En 1845, on découvrit l'existence d'une citerne romaine située sur le point le plus élevé de la nouvelle ville. Elle fut déblayée et restaurée par le service du génie; elle contenait un approvisionnement de 8,000 mètres cubes, alimentés par les eaux et les sources du ravin des Beni-Melek, situé à 4 kilomètres.

Le débit était de 20 litres par seconde, pendant la saison d'hiver; mais, en été, le volume était réduit à 9|60 de litre. La ville ne pouveit donc compter que sur son approvisionnement de 8,000 mètres cubes pour faire face aux besoins d'une population de plus de 10,000 âmes, pendant six ou huit mois de l'année, c'est-à-dire moins de 4 litres par habitant et par jour. Une nouvelle citerne antique était encore découverte et aménagée ; mais cette légère augmentation ne répondait pas encore aux besoins du présent et encore moins à ceux de l'avenir, surtout dans la prévision de la construction du port devant Philippeville.

La municipalité prescrivit l'étude d'un projet qui consistait à amener les eaux de l'Oued-Rébaïb, situé près du Filfila à 17 kilomètres de Philippeville, et de capter, sur le parcours, toutes les sources intermédiaires. Ce projet a été mis à exécution, et la ville jouit, depuis l'année 1864, de l'eau qui lui avait manqué jusqu'à ce mement. Un débit de 50 litres par secomde, peudant les huit mois de sécheresse de l'année assure aujourd'hui les approvisionnements.

Aux marais pestilentiels, aux montagnes impénétrables au-

tour de la ville, ont succédé les cultures les plus variées et les plus riches. Le ravin des Beni-Melek, autrefois refuge des maraudeurs et des bêtes fauves, est aujourd'hui un immense jardin, planté de vignes et d'arbres fruitiers de toute espèce, qui ne serait pas déplacé dans les plus belles contrées de la France. Au milieu de cette verdure apparaissent de charmantes maisons de campagnes, rappelant les *bastides* de la Provence et qui suffiraient à elles seules pour faire connaître au voyageur l'origine méridionale de la plupart des habitants.

Les plaines du Safsaf et du Zéramna, après avoir été le tombeau des premiers colons, sont aujourd'hui couvertes en jardins maraîchers, en orangeries et en champs de cultures, peuplées de maisons et de fermes habitées par une population européenne nombreuse.

On ne lira pas sans intérêt le chiffre actuel de cette population :

Philippeville.	10.304	habitants.
Stora	1.046	—
Damrémont	332	—
St-Antoine.	367	—
Valée.	1.181	—
Jemmapes	1.183	—
Ahmed ben Ali	338	—
Sidi Nacer.	150	—
Robertville.	868	—
St-Charles.	1.327	—
El-Arrouch	2.127	—
El Kantour	1.394	—
Gastonville.	484	—
Gastu	549	—

L'élément français l'emporte de beaucoup sur l'étranger. Les Maltais, moins nombreux qu'à Bône, sont industrieux, sobres, actifs, et rendent de véritables services au pays comme manœuvres, jardiniers, pourvoyeurs de marchés, sur lesquels leur présence a amené une baisse considérable dans le prix des denrées. Il convient de remarquer, en outre, que, par le placement de ses ca-

pitaux en constructions et l'envoi de quelques-uns de ses enfants à nos écoles, cette classe semble perdre insensiblement l'esprit de retour et entrer dans le mouvement de nos idées. Quant à la population musulmane, habitant Philippeville, elle se compose, ainsi que les Israélites, d'agents employés par nous et de commerçants, qui exploitent pour eux ou pour des tiers les transactions avec l'intérieur du pays.

Les naissances et les décès, parmi la population européenne, sont dans des proportions satisfaisantes, et dénotent une population régulièrement assise ; il n'en était pas de même, il y a quelques années, en 1840, par exemple, où la population, presque exclusivement composée d'hommes, ne comptait que très-peu de naissances. Aujourd'hui le nombre d'enfants est prodigieux : on en est émerveillé, lorsqu'on les voit défiler deux par deux au sortir des écoles.

Du reste, là comme partout ailleurs en Algérie, la mortalité sévit surtout dans les mois de juillet et août, septembre et octobre, ce qui s'explique par les grandes chaleurs dans la première période, et par les rechutes dans la seconde. La situation sanitaire de Philippeville s'est améliorée aujourd'hui ; on comprend aisément qu'il en soit ainsi, à mesure que les causes d'insalubrité, qui accompagnent toujours l'assiette d'un premier établissement en Algérie, se modifient et s'atténuent ; la santé publique doit s'en ressentir.

Venons maintenant à une question non moins intéressante pour Philippeville que celle de sa population, celle de son commerce. Grâce à sa situation topographique, cette ville était appelée, du jour même de sa fondation, à servir de débouché commercial aux points les plus importants de l'intérieur. Aussi, dès les premières années, le chiffre des importations avait pris un développement rapide. Philippeville est l'unique débouché par où s'écoulent tous les approvisionnements, tous les produits manufacturés destinés à Constantine, à Batna, à Tébessa et même à Sétif, tant que la nouvelle route directe de ce dernier point à la mer ne sera pas carrossable.

La route ferrée, qui relie depuis cinq ans Constantine à Philippeville, est un nouvel élément de prospérité, en ce qu'il fait

parvenir rapidement, et à prix réduit, au port d'embarquement les immenses productions, de l'intérieur consistant en céréales, laines, bestiaux, etc.

Philippeville est surtout une ville commerciale. Sa position de port de mer et de tête de ligne pour les trois quarts de la province lui a valu, dès les premiers jours, une situation exceptionnelle pour le transit. On compte aujourd'hui sur cette place plusieurs maisons de commerce qui pourraient rivaliser avec les meilleures maisons de France. Les grandes fortunes ne sont pas nombreuses, mais l'aisance est générale. La plupart des commerçants actuels ont commencé dans des conditions très-modestes, et c'est à leur travail soutenu, à leur prudence dans les affaires qu'ils doivent leurs succès, et, chose digne de remarque, la plus grande partie des négociants, même des négociants étrangers, immobilisent leur avoir sur place. Ce sont eux qui, en grande partie, ont bâti cette ville, dont les constructions, avons-nous dit, sont aujourd'hui évaluées à 30 millions de francs environ.

Au premier janvier 1840, le mouvement commercial du port était un chiffre rond de cinq millions; en 1867, il était de 53 millions.

L'arrondissement de Philippeville, administré par un sous-préfet, comprend aujourd'hui deux districts: El-Arrouch et Jemmapes, et onze communes de plein exercice.

La ville possède, en outre, un maire, un tribunal de première instance, et un collége communal.

La sécurité croissante et stable du pays et la création de nombreux villages ont donné d'importants résultats pour la colonisation. On a entrepris diverses industries: les vers à soie, la fabrication de l'huile d'olive, la salaison des anchois et des sardines, les distilleries, l'exploitation des carrières de marbre du Safsaf, des mines de fer, l'exploitation des riches forêts de chênes-liéges des environs, l'élève du bétail, etc., etc., se développent de jour en jour davantage.

A côté de ces efforts, de ces tentativess faites par l'initiative individuelle, viennent se placer naturellement les grandes améliorations matérielles entreprises dans des vues d'utilité générale. L'ancienne route de Philippeville à Constantine est remplacée

aujourd'hui, comme nous l'avons déjà dit, par une voie ferrée, ayant de nombreuses stations pour favoriser l'écoulement des productions locales des villages situés à proximité de la ligne. La ligne ferrée ne tardera pas à se prolonger sur Sétif et Batna.

De belles routes carrossables relient, en outre, Philippeville avec Bône à l'est, et Collo à l'ouest.

Les travaux maritimes sont poussés avec activité. Ce n'est plus à Stora, mais bien à Philippeville même, en face la gare du chemin de fer, que les bâtiments à voile ou à vapeur du plus fort tonnage viennent maintenant jeter l'ancre. Cette situation de tête de ligne de voie ferrée a été une des raisons déterminantes qui ont fait admettre la création d'un port à Philippeville même, nonobstant les obstacles et les difficultés de toute nature qui devaient se rencontrer au fond d'une baie ouverte aux vents du nord-ouest et du nord-est, qui y produisent une houle d'une levée et d'une violence presque irrésistibles. Ce port, dont la dépense atteindra 12 millions, sera formé par une jetée demi-circulaire de 1,300 mètres de longueur, et par deux jetées perpendiculaires, qui créeront d'un côté un avant-port de 25 hectares, et de l'autre un port intérieur ou darse de 19 hectares, bien abrité et bordé de quais en maçonnerie, en arrière desquels s'étendra un terre-plein de 20 hectares conquis sur la mer. Une partie de ce terre-plein est affectée à la gare du chemin de fer, l'autre sera livrée au commerce. La grande jetée atteint aujourd'hui 450 mètres. Le nouveau port offre un abri sûr aux navires, et leur a fait abandonner le mouillage dangereux de Stora, si tristement renommé par les sinistres dont il a été le théâtre (1).

En résumé, Philippeville, grandie soudainement par suite de circonstances exceptionnelles, devait ne pas tarder à prendre l'assiette d'une ville. La cité flottante a recueilli ses forces et s'est fixée au sol, en y jetant pour racines ses intérêts et ses institutions.

(1) Statistique générale de l'Algérie.

VII

COLLO

En partant de Stora pour se rendre à Collo on passe devant l'Ile des Singes, puis, se dirigeant vers l'Ouest, on double le cap Srégina, qui marque la séparation entre les deux golfes de Stora et de Collo.

Le pays de Collo apparaît au navigateur sous l'aspect le plus riant. Il s'élève au fond d'une baie, ouverte à l'Est, et abritée des vents d'Ouest par le promontoire d'El-Djerda, qui s'avance assez avant dans la mer.

Le mouillage de Collo est situé dans la région N.-O. de la baie; les grands navires jettent l'ancre par 25 mètres d'eau sur un fond de sable vasard. Cette rade foraine, d'où l'on peut appareiller par tous les vents, est comparable, pour la sûreté, à celle du Fort Génois; elle est praticable pendant la plus grande partie de l'année; à la rigueur, des navires de guerre pourraient y passer l'hiver.

L'anse qui sert de port à Collo est garantie de tous les vents dangereux, et présente une petite plage qui est toujours abordable; les petits navires marchands qui peuvent s'y amarrer y trouvent une sûreté à peu près complète et d'assez grandes facilités naturelles pour les débarquements de marchandises.

Derrière le promontoire d'El-Djerda est une anse où abordent les petites embarcations que les indigènes appellent *Bahar en Neça* — la mer des femmes. Ce nom lui vient d'une source

dite Aïn-Doula, qui coule à quelques pas de la plage, dans les eaux de laquelle la superstition locale veut que les femmes stériles aillent se baigner pour devenir fécondes.

Après la baie de Bahar en Neça s'avance vers le Nord le cap Bougarone, qui forme la pointe la plus septentrionale du littoral algérien. Les indigènes le nomment *Djebel Bou-groun* — la montagne aux cornes, et plus fréquemmeut *Djebel Sebaâ-Rous*, la montague aux sept caps, à cause des dentelures profondes que présente la côte. — On voit donc que ce nom de Bou-Groun est essentiellement arabe, bien que les navigateurs italiens du siècle dernier l'aient désigné par le terme injurieux de *Boujarone*, à l'adresse de ses sauvages habitants. Shaw dit à ce sujet : « Les Oulad Attia et les Beni Fergan, deux nombreuses « tribus des Sebaâ-Rous, boivent les eaux de l'Oued Zòhrr; ils « ne demeurent pas, comme les autres Kabyles, dans de petites « chaumières, mais dans des creux de montagnes, qu'ils ont « trouvés tout faits ou qu'ils ont creusés eux-mêmes. Lorsqu'ils « aperçoivent quelque navire en danger, ces malheureux sortent de leurs trous et vomissent mille imprécations contre les « navigateurs en perdition, priant Dieu de les faire périr. C'est « peut-être pour cette raison que les géographes italiens ont « donné à ces caps le nom de *Boujarone*. »

Je rapporterai plus loin, en parlant du marabout Sidi Aourar, des faits encore plus caractéristiques au sujet de l'*industrie des naufrages*, exercée par ces maudits pilleurs d'épaves.

Quoiqu'il en soit, le Bougarone ou les sept caps n'est autre que le promontoire *Treton* de Strabon et de Ptolémée, et le *Metagonium* de Pomponius Mela.

Les géographes arabes du moyen âge l'appelaient *Djebel er Rahman*, la montagne de la miséricorde, ce qui indique assez combien ces parages sont dangereux pour les navigateurs.

La partie occidentale du promontoire est défendue contre la mer par d'énormes masses de rochers, autour desquels l'eau présente une grande profondeur.

Ces parages, abondants en corail, étaient visités autrefois par les Génois et les Marseillais. La côte, à l'Est du cap Bougarone, bordée de falaises et très-accidentée, offrait aux bâtiments co-

railleurs d'excellents abris, lorsque les vents du nord venaient à souffler ; mais les pêcheurs, que le mauvais temps obligeait de se réfugier dans ces petites baies, avaient à redouter les attaques des indigènes, population féroce qui n'obéissait à personne et détestait tous les étrangers. Pour se mettre à l'abri de leurs surprises, ils devaient exercer une grande surveillance. Il y a quelques années, il en était encore ainsi. Les marins qui fréquentaient cette côte ne devaient pas oublier qu'un œil perfide suivait tous leurs mouvements, et qu'une main prompte à frapper les menaçait sans cesse (1).

Revenons à Collo.

Le centre de population indigène, au moment où nous en avons pris possession, était situé sur l'emplacement même où nous voyons aujourd'hui se former la petite ville européenne, c'est-à-dire sur l'espace et en arrière de ce que nous appellerions l'isthme du promontoire d'El Djerda, séparant les deux anses.

Quatre quartiers ou groupes de maisons, indépendants l'un de l'autre, séparés par des jardins, constituaient cette petite ville. Les quartiers, dont l'aspect misérable rappelait celui de certains villages kabyles, se nommaient : Bir Touïl, — Bir el Kaïd, — El Djerda, — et Dahar el Koucha ; des mouvements de terrain très-prononcés les dominaient.

Une inscription antique, sur laquelle on lit :

COLONIA MINERVIÆ CHVLLV,

établit la synonymie du *Collo* moderne avec le ***Kollops Magnus*** de Ptolémée et le ***Chulli Municipium*** de l'itinéraire d'Antonin. Au temps des Romains, dit Elie de la Primaudaie, Collo était renommé comme ville manufacturière. Son port avait une grande célébrité ; il était le point principal du stationnement des galères impériales.

Collo, s'il faut en croire les habitants, possédait anciennement un second port. On trouve, à une petite distance au sud de la ville, un étang séparé de la mer par un banc de sable de cent mètres de large. La tradition rapporte que ce lac communiquait

---

(1) Elie de la Primaudaie.

autrefois avec la baie ; « c'était alors, disent les Arabes, un port commode et profond, qui pouvait recevoir un grand nombre de navires. » Des restes de construction que l'on remarque autour du lac semblent confirmer cette tradition.

Solin raconte que ses habitants excellaient à teindre les étoffes en pourpre, et Pomponius Mela assure que cette teinture, qu'ils recueillaient dans les rochers de la Numidie, était très-recherchée et pouvait rivaliser avec le pourpre de Tyr. Cette industrie particulière de l'ancienne population de Collo fait présumer que le municipe latin était une colonie phénicienne ou carthaginoise. Les Romains tiraient aussi de Collo une grande partie des cuirs nécessaires à leur consommation, et les environs de la ville, où l'on trouvait de magnifiques forêts de chênes, leur fournissaient d'excellents bois de construction. Je ne sais sur quel document on s'appuie, car Salluste n'en parle pas dans sa guerre d'Afrique, mais on prétend qu'un fait remarquable de l'époque romaine se rattache à l'histoire de Collo : ce serait là que Bocchus aurait livré Jugurtha aux Romains.

L'*Africa Christiana*, de Morcelli mentionne un évêché de Collo; mais nous ne voyons pas figurer son évêque au nombre de ceux qui furent convoqués à Carthage par Huneric. L'antique Chullu avait cependant une assez grande importance, puisque, d'après Solin, elle occupait le second rang après Cirta. Cette ville aurait-elle été engloutie par un tremblement de terre ou détruite par des corsaires, à l'époque de l'invasion vandale ? Ce qui semble confirmer cette dernière hypothèse, c'est que le peu de vestiges antiques qui restent semblent dispersés par la main des hommes. On y a cependant retrouvé quelques beaux sarcophages, des mosaïques, des débris d'un temple dédié à Neptune, des citernes, et, sur certains points, des alignements de rues. Collo est souvent nommée dans l'histoire des Arabes d'Afrique. Edrisi dit qu'elle était petite, mais célèbre, à cause de son commerce, et très-florissante au XIe siècle de notre ère ; du temps que le souverain hammadite Nacer gouvernait à Bougie, les négociants chrétiens des côtes d'Italie la fréquentaient régulièrement.

L'historien Ibn Khaldoun, qui fournit de si précieux rensei-

gnements sur les évènements politiques dont le Nord de l'Afrique fut le théâtre au moyen-âge, explique les causes qui, vers l'an 1282 de notre ère, amenèrent le roi Pierre III d'Aragon, à diriger en personne, une expédition sur le port de Collo, avec la perspective de faire ensuite la conquête de la province de Constantine elle-même.

« La flotte chrétienne arriva au port de Collo, lieu du rendez-vous, mais cette entreprise n'eut aucun résultat (1). » Voilà en quels termes, sans plus de détails ni de commentaires, Ibn Khaldoun termine le récit de cette campagne. Frappé de ce laconisme regrettable, et sur les indications de M. Amari, l'historien des *Vêpres Siciliennes*, le savant traducteur de l'*Histoire des Berbères* n'a pu s'empêcher de signaler aux lecteurs désireux d'être éclairés sur les évènements, l'existence d'une chronique catalane, racontant plus amplement les phases de l'expédition de Pierre d'Aragon. Grâce aux laborieuses recherches de notre ami, le docteur Reboud, nous possédons une copie du texte catalan original, ayant pour titre : *Cronica del rey En Père, par Bernard d'Esclot.*

Cette œuvre curieuse, dont j'ai fait la traduction, doit remonter au temps de la splendeur du royaume d'Aragon, qui, par une suite de victoires non interrompues, avait porté ses frontières des Cévennes aux Baléares, et qu'aux conquêtes sur les Arabes de Valence et de Murcie, se furent ajoutées Naples, la Sardaigne et la Sicile.

Les alliances politiques, les affinités d'idiomes et de races aidèrent puissamment à la propagation de la littérature provençale dans la péninsule espagnole, que fréquentaient alors les troubadours, élèves des académies du *gai savoir*. De ces écoles méridionales sortirent des poètes et des littérateurs distingués et féconds, tels que Ramon Montaner, Miguel Carbonnel, Bernard d'Esclot et tant d'autres, qui composèrent, en vers ou en prose, les chroniques de leur temps, destinées à servir de monuments historiques, afin de perpétuer la gloire des princes d'Aragon. Telle est l'origine de l'ouvrage auquel je vais

(1) Ibn Khaldoun, traduction du baron de Slane, IIe vol. p. 386.

emprunter de nouvelles données sur une épisode intéressant l'histoire locale.

Abou Beker, surnommé Ibn Ouezir, gouvernait Constantine vers l'an 1280 de notre ère, au nom du sultan hafside de Tunis, Abou Isahac. Avide de grandeurs, ce fonctionnaire se laissa emporter par l'ambition, et sachant que Constantine était la place la plus forte de la province, il conçut la pensée de s'y maintenir comme chef indépendant.

Ibn Ouezir, croyant avoir trouvé le moment opportun pour usurper le pouvoir, demanda par écrit au roi d'Aragon, l'envoi d'un corps de troupes chrétiennes, qui s'établirait à Constantine et ferait des excursions sur le territoire du Sultan. On dit même que, moyennant ce secours, il s'engagea à servir les intérêts du roi en agent dévoué. Le monarque chrétien accueillit cette proposition et annonça l'envoi d'une flotte.

Telle est sommairement la version d'Ibn Khaldoun, que je vais compléter à l'aide de celle beaucoup plus développée du chroniqueur catalan.

Le Sarrazin, gouverneur de Constantine, lequel portait le nom de *Bolboquer* (Abou Beker Ibn Ouezir), avait, dans son armée, de nombreux soldats chrétiens. Pour expliquer cette particularité, nous devons rappeler ici que jusqu'au XIIIe siècle, des chrétiens servirent en effet les princes africains, comme le faisaient en France les Suisses et les Allemands, il y a moins de cent ans. Des facilités leur étaient données pour la libre pratique de leur culte, au milieu des troupes et des populations musulmanes, alors plus tolérantes et moins fanatiques qu'elles ne le sont devenues depuis. L'Église et les gouvernements chrétiens en permettaient le recrutement en Europe. Du reste, plusieurs évêchés, entre autres ceux de Carthage et d'Hippone, subsistaient encore; le christianisme n'était pas éteint dans plusieurs villes et parmi les tribus berbères du Nord de l'Afrique, chez lesquelles les commerçants de Provence, de Venise et de toutes les petites Républiques italiennes entretenaieut de grandes relations commerciales.

Aprés avoir assemblé son conseil, et voyant qu'il ne pourrait

pas résister à son souverain, Abou Beker, poussé à cette détermination par les chrétiens qu'il avait à son service, envoya des émissaires en Europe, afin d'implorer le secours du roi Pierre d'Aragon.

« S'il passait à Collo, lui disait-il dans sa missive, avec huit cents cavaliers et deux mille hommes d'infanterie, il lui livrerait Constantine, qui est non loin de Collo et de la mer de Stora.

« Maître de Constantine, et avec l'aide qu'il lui prêterait, il pourrait conquérir l'Afrique entière. Tous les chrétiens, habitant l'Afrique, Tunis et toute la terre barbaresque, au nombre d'au moins *cent mille hommes*, viendraient à lui. Mais qu'il fallait tenir cette affaire secrète; car tout serait perdu, si elle était découverte. »

Le chroniqueur castillan Montaner amplifie même sur ces détails : « Abou Beker écrivit à Pierre d'Aragon, dit-il, lui annonçant qu'il désirait se faire chrétien par ses mains ; qu'aussitôt son arrivée à Collo, qui est le port du pays de Constantine, il lui livrerait Constantine, qui est la plus forte ville du monde, et que lui se faisant chrétien, il lui remettrait toutes les terres qu'il possédait et qu'il se déclarerait *son homme, son vassal, son filleul*, et il le conjurait, au nom du Christ, de recevoir ce qu'il lui offrait, car il n'agissait ainsi que parce que Dieu l'avait prescrit à son âme et à son corps. »

Quand le noble roi Pierre d'Aragon eut reçu les missives que lui adressaient Bou Beker et le capitaine des soldats chrétiens au service de ce sarrazin, il répondit aux émissaires qu'il mettrait à la voile le deuxième dimanche après Pâques pour aller se joindre à eux.

Le roi Pierre, ayant donc résolu de se rendre à Constantine, fit recruter tous ceux qui voulaient le suivre. Il envoya des agents dans toute la Catalogne et l'Aragon, auprès des chevaliers de choix, bons et éprouvés, les invitant à l'accompagner là où il voulait aller. Ces chevaliers étaient au nombre de huit cents. Il fit en même temps de grands préparatifs, et ordonna de construire des bâtiments de transport et des galères. Le tout se réunit au port

de Tortose, où se dirigea le contingent de fantassins de Valence, de Murcie et autres lieux. Le roi Pierre prit à son service quinze mille de ces fantassins, et donna congé aux autres.

Dès que le roi fut monté sur sa galère, la flotte partit de Tortose. Son amiral, Ramon Marquet, avait ordre de faire voile vers l'île de Mahon, point de ralliement de tous les bâtiments. Mais, la nuit suivante, un vent contraire s'éleva, le temps devint mauvais, une grande partie des navires arriva néanmoins à Iviça, ou finit par se concentrer à Mahon. Les Iles Baléares étaient, à cette époque, occupées par des Sarrazins reconnaissant la suzeraineté du roi d'Aragon.

Après que le roi, les chevaliers et l'armée se furent suffisamment reposés et rafraîchis, et le temps étant redevenu favorable, on remit à la voile dans la direction de Collo. Dès que le seigneur sarrazin des Iles eut constaté que la flotte prenait la route des côtes de Barbarie, il fit, cette nuit-là même, armer et partir un bâtiment léger et fin marcheur, avec mission d'aller prévenir les gens de Bougie et de Collo de s'enfuir, parce que le roi d'Aragon marchait contre eux avec une flotte considérable.

Le bâtiment léger accomplit sa traversée en un jour et une nuit seulement, arriva par conséquent à Collo avant la flotte du roi chrétien, et les habitants de cette ville, prévenus, eurent le temps de s'enfuir, en emportant tout ce qu'ils possédaient.

A son arrivée, le 28 juin 1282, la flotte trouva Collo abandonnée, les habitants s'étant retirés dans les montagnes voisines. Des marchands pisans, qui avaient leurs marchandises à Collo, interrogés par le roi sur le pays et sur ce qui s'y passait, lui répondirent qu'une barque légère de Mayorque l'avait devancé d'un jour, annonçant que la flotte d'Aragon arrivait en Barbarie, et qu'aussitôt cet avis, toute la population de Collo avait fui vers les montagnes de Constantine.

« Ne savez-vous pas autre chose, » demanda le roi? « Certes, répondirent les marchands pisans, nous savons que le seigneur qui tenait Constantine sous sa dépendance a été pris et a eu la tête tranchée; tous ses partisans ont subi le même sort. »

« Dites-moi, ajouta le roi, de quelle manière la ville de Constantine a été prise ? »

« Il y a peu de temps, le fils de l'émir de Tunis est allé assiéger Constantine avec une nombreuse armée. Les habitants de cette ville lui ont ouvert leurs portes ; toute l'armée est entrée, et le seigneur rebelle, Abou Beker, ainsi que ses partisans, ont été pris et décapités. »

En effet, vers le mois d'avril 1282, Abou Beker, comptant sur l'arrivée prochaine de la flotte chrétienne, avait levé trop brusquement le masque et s'était fait proclamer souverain de Constantine. Attaqué aussitôt par des forces supérieures, il fut pris et perdit la vie, comme nous venons de le raconter.

Quand le roi Pierre III d'Aragon eut appris, par les marchands pisans, ce qui s'était passé à Constantine, il vit bien que le but de l'expédition était manqué. Il en fut fort dépité et en colère. Néanmoins, il ordonna de débarquer les approvisionnements, et il prit possession de la ville de Collo et des points fortifiés du côté de l'intérieur. Ceux de son armée qui ne restèrent pas dans la ville allèrent s'établir en avant dans le pays, malgré la multitude de Sarrazins qu'ils avaient en présence, couvrant la plaine et la montagne. Le roi les fit prévenir d'avoir à se préparer à combattre; mais les Sarrazins, voyant combien l'armée chrétienne était nombreuse et puissante, firent répondre au roi qu'ils allaient délibérer en conseil. Par l'intermédiaire d'un marchand pisan qui se trouvait parmi eux, ils envoyèrent proposer au roi de faire la paix, à laquelle ils étaient volontiers disposés ; qu'ils traiteraient avec lui, à la condition qu'il évacuerait Collo. Les Sarrazins ajoutaient qu'ils lui donneraient autant d'argent qu'il en demanderait, et que déjà ils avaient envoyé à Tunis, à ce sujet, et qu'ils attendaient la réponse de leur sultan.

Le roi Pierre III et son armée, étant donc à Collo, se logèrent dans les environs de la ville ou sous les tentes dressées à l'extérieur ; ils avaient fait des murs et des retranchements du côté par lequel les Sarrazins auraient pu les attaquer.

Le comte de Pallars s'était établi hors la ville, auprès d'un puits nommé *Picca Boralla*, qui se trouve à proximité. Le comte de Urgell était campé avec les barons de l'armée. Les corps de fantassins vinrent auprès du roi et lui dirent : Seigneur,

puisque nous sommes venus ici, voulez-vous que nous allions voir ce qu'il y a dans l'intérieur des terres, afin de nous y procurer des rafraîchissements?

Barons, dit le roi, c'est un bon plan, celui qui vient d'être proposé; des cavalcades de deux cents cavaliers et de quatre mille fantassins iront successivement faire ces reconnaissances.

Dès que le roi eut parlé, on organisa les départs. Selon la volonté du roi, il était défendu de passer au-delà de la vallée, ni pour combattre les Sarrasins, ni sous aucun autre prétexte. Celui d'entr'eux qui franchirait la rivière (1) serait si sévèrement puni pour sa désobéissance, que jamais plus il ne recommencerait. Il prenait ainsi ses précautions, afin qu'il n'arrivât mal à personne.

Or, il advint un jour que les cavaliers allant faire leur reconnaissance habituelle avec les gens de pied, le roi leur dit: Barons, vous pousserez demain dans l'intérieur des terres, et vous examinerez si l'armée des Sarrasins se trouve bien loin d'ici, et s'il y a une plaine de l'autre côté de la montagne. Si les Sarrasins sont nombreux, vous vous retirerez vers la montagne, et au signal que vous nous ferez, nous irons vous soutenir.

La reconnaissance, obéissant à cet ordre, pénétra sur les terres des Sarrasins et trouva ceux-ci rassemblés dans une vallée, au nombre de deux mille cavaliers. Les Sarrasins, apercevant la troupe de chrétiens, s'avancèrent à sa rencontre, ce que voyant, ceux-ci se préparèrent à combattre, malgré le nombre d'ennemis qu'ils avaient devant eux, et montant ensuite sur la hauteur, ils firent à la garde, placée sur la montagne qui est au-dessus de Collo, le signal convenu, et la garde répéta ce signal à l'armée.

Aussitôt, le roi fit prendre les armes à tous ses cavaliers et fantassins, et les dirigea vers la montagne où se trouvaient les hommes envoyés le matin en reconnaissance. Les Sarrasins ne virent rien de ce mouvement jusqu'au moment où toute la

(1) Sans doute l'Oued-Guebli, qui coule à l'Est de Collo et débouche dans la baie.

troupe tomba sur eux et les tua ; peu d'entr'eux échappèrent.

Le roi marcha en avant pendant trois heures encore et trouva une belle ville abandonnée, avec de beaux châteaux, de nombreux greniers de froment et de lin. On incendia le tout, à l'exception des vêtements de soie ; ils en prirent tant qu'ils purent en emporter (1).

Après avoir mis le feu à tout ce qu'ils trouvèrent, la moitié de la journée s'étant déjà écoulée, toutes les forces das Sarrasins couvrirent les montagnes, mais sans oser descendre. Le roi fit alors rétrograder ses troupes, ramenant deux mille bœufs et vingt mille moutons et chèvres, ainsi que beaucoup de prisonniers, des effets en quantité et des armes, car on avait trouvé cette ville sans défense.

Rentrée à Collo, toute l'armée était fort satisfaite de son expédition ; on songea à tuer bœufs et moutons et à les mettre dans les marmites et chaudrons; cette nuit se passa joyeusement et dans la plus complète abondance de pain, de vin et de tout ce dont on avait besoin. Le roi avait fait faire des distributions de vivres ; en outre, les troupes trouvaient facilement à en acheter sur un grand marché, car plus de soixante bateaux venus de Mayorque, de Barcelone, de Valence et autres lieux avaient apporté du pain, du vin et des viandes.

Chaque jour, les barons, suivis des gens de pied, faisaient de nouvelles courses dans l'intérieur des terres, à trois ou quatre lieues de distance. Ils prirent encore aux Sarrasins des bestiaux et beaucoup de beaux effets qu'ils trouvaient dans les maisons et dans la montagne.

Or, il advint un jour que les Sarrasins s'avancèrent devant Collo en nombre tellement considérable, que les plaines et les

(1) A cette époque, le commerce avec les villes du midi de l'Europe avait une extension considérable et avait augmenté l'opulence des populations barbaresques des ports africains. Du reste, il est constaté qu'au moyen-âge, tout ce pays jouissait d'un degré de civilisation que la barbarie, résultat de dissensions intestines, et, plus encore, la domination turque, ont réduit à l'état misérable où nous les voyons de nos jours.



montagnes en étaient totalement couvertes. Ils faisaient de grandes *éperonnades* (courses à cheval), mais, quand ils eurent éprouvé la charge de la cavalerie chrétienne, ils ne tentèrent pas de combattre davantage et on les voyait fuir au-delà de la vallée et s'en aller au loin.

Cependant, le roi Pierre, voyant son projet de conquête manqué, rassembla ses barons en conseil : « Si ce que j'espérais réaliser, leur disait-il, n'avait pas avorté, je me serais emparé de Constantine. Si je m'en empare avec les forces que j'ai sous la main en ce moment et les renforts que j'attends encore de mes états, je ferai ensuite, avec l'aide de Dieu, la conquête de toute l'Afrique, malgré le grand nombre de Sarrasins qui peuplent les montagnes.

Nous garderons Collo qui sera notre point de départ ; d'ici à Constantine, il n'y a pas plus de douze lieues de distance (1), et, malgré les Sarrasins, nous emporterons des vivres et tout ce qui nous est nécessaire pour cette campagne. Nous nous emparerons du pays sans éprouver de pertes ; nous serons, à Constantine, maîtres d'une bonne et forte position, et les Sarrasins ne pourront plus rien contre nous. Nous aurons acquis un grand honneur pour nous et pour la gloire de la chrétienté.

Voilà quelle est la pensée de mon cœur ; je voudrais qu'à votre tour, vous m'éclairiez de vos conseils. Nous enverrions des messagers à Rome, auprès du Pape, afin qu'il nous expédie des renforts. S'il nous accorde ce que nous lui demanderons, nous nous mettrons en marche pour faire, avec l'aide de Dieu, la conquête de toute cette terre d'Afrique, pour les chrétiens, afin que Dieu y soit loué et honoré ! »

Les barons répondirent : Nous approuvons ce que vous avez dit, et plaise à Dieu que ce que votre cœur désire s'accomplisse ; nous ne nous séparerons pas, nous ferons venir nos femmes et nos enfants ; nous voulons servir Dieu tant que nous serons vivants !

---

(1) Les renseignements topographiques que l'on possédait sur le pays étaient bien inexacts, car la distance qui sépare Callo de Constantine est de trente kilomètres au moins.

Après le conseil, le roi fit préparer douze galères, qui devaient porter les ambassadeurs à Rome. Guillem de Conet, chevalier d'Aragon, et des barons nobles et honorés se mirent en route et arrivèrent à la cour de Rome. Là se trouvaient d'honorables prêtres de Catalogne et d'Espagne, qui, en apprenant l'arrivée des ambassadeurs du roi d'Aragon, les reçurent avec honneur et démonstration dans leurs hôtels, où ils se reposèrent. Le lendemain, les ambassadeurs se présentèrent au Pape, s'agenouillèrent devant Sa Sainteté et la saluèrent avec grand respect.

« Père Saint de toute la chrétienté, le noble roi Pierre d'Aragon vous adresse beaucoup de salutations et vous envoie ces lettres. »

Le Pape reçut les lettres et en prit sur-le-champ connaissance.

« A vous, Saint-Père de toute la chrétienté, de la part de Pierre d'Aragon, par la grâce de Dieu ; que le salut le plus humble soit sur vous, tel qu'un fils l'adresse à son père, et tel qu'on l'adresse au Vicaire de Dieu.

« Sachez, ô Saint-Père, que nous sommes passés en Barbarie, et nous avons fait tout ce que nous étions capables de faire pour conserver ce que nous avons pris, lieu beau et fort, qui est la ville de Collo.

« Nous vous prions de nous envoyer votre secours, en cavaliers et hommes de pied, et que vous accordiez votre pardon aux gens pour qu'ils viennent à nous. Quant à nous, Seigneur, nous resterons si longtemps ici, que nous ferons la conquête de cette terre, afin que Dieu y soit béni et servi, et que son nom sacré y soit exalté. »

Quand le Pape eut lu la missive et entendu les paroles que les ambassadeurs étaient chargés de lui dire de la part du roi d'Aragon, il répondit :

« Nous ne croyions pas qu'un si petit roi fût passé en Barbarie, ni que ses gens y aient conquis quelque chose. Le roi d'Angleterre, celui d'Allemagne, le roi Charles et beaucoup de comtes, s'ils y étaient allés, n'auraient rien fait. »

En résumé, le Pape refusa de favoriser l'entreprise, et les députés revinrent à Collo.

Nous devons mentionner ici un épisode qui se passa à Collo, pendant que les ambassadeurs étaient à Rome.

Dans l'armée était le comte de Pallars, chef jouissant d'une grande contrée, et qui portait le nom de Arnau Roger ; c'était un guerrier de grand courage et très-entreprenant. Un jour qu'il était sous sa tente, placée auprès du puits, hors la ville, il vit s'avancer tout-à-coup une nombreuse troupe de cavaliers sarrasins qui semblaient être des personnages de distinction (*una gran companya de cavallos sarrasys que semblaven homes honorats*). Ils étaient une soixantaine, montés sur de beaux chevaux et bien armés. Ils portaient une bannière rouge, avec des lettres arabes brodées autour. Le comte, les voyant arriver près de sa demeure, recommanda à ses gens de ne tirer sur eux ni coups d'arbalètes, ni autres armes de jet ; il monta aussitôt à cheval, armé de sa lance, et, quand il eut franchi les retranchements, il piqua son cheval de l'éperon et pénétra au galop parmi les Sarrasins. D'un premier coup de lance, il en abattit quatre qu'il terrassa aux pieds de son cheval. A chaque coup qu'il portait, il abattait un ennemi et celui qui tenait l'étendard, fut également jeté mort à terre.

Un Sarrrasin lui porta un coup de zagaye à la cuisse, qui le blessa lui et son cheval; mais malgré cette blessure, il poussa tant de l'avant, qu'il passa au-delà de la ligne des Sarrasins.

A ce moment accourut le comte de Urgell, qui était un jeune homme très-fort, et deux autres jeunes pages (*donzels*), fils de Vidal de Ferrage, poussant leurs chevaux de l'éperon. Ils se jetèrent au milieu des Sarrasins, pour venir en aide au comte de Pallars.

Le comte de Urgell férit un Sarrasin avec tant de vigueur qu'il ne pouvait plus arracher sa lance enfoncée dans sa gorge. Le comte de Pallars, voyant cela, courut à lui, en lui disant : Je vais vous aider, moi qui suis plus fort; et, saisissant la lance, il l'arracha du corps du Sarrasin, qui tomba mort sur le terrain, la gorge coupée.

Tout le monde se porta, en courant, vers l'endroit où avait lieu le combat, et alors les Sarrasins prirent la fuite, abandonnant leurs morts.

Le roi Pierre se mit fort en colère, parce que, malgré ses ordres, on avait franchi la vallée et donné de l'éperon pour courir sur les Sarrasins. Néanmoins, les chrétiens n'en continuaient pas moins à aller courir la vallée, et provoquaient les Sarrasins en combat singulier. Au commencement, les Sarrasins venaient faire assaut contre eux; mais ensuite, ils s'enfuyaient dès qu'ils les voyaient.

Quand le roi arriva à Collo, il avait amené deux grands vaisseaux et vingt bateaux de transport sur lesquels on avait embarqué les chevaux. Il y avait en outre vingt galères et vingt-deux bateaux légers à seize rames. D'autres bâtiments avaient apporté les gens de la suite des barons, l'avoine pour les chevaux et la farine pour la troupe.

Lorsque la flotte aborda à Collo, elle se composait de plus de *cent quarante* voiles. Jamais en aucun temps, on n'avait vu une aussi belle armée, cavaliers, mariniers et serviteurs; d'aussi belles housses, d'aussi riches cuirasses, tant de drap d'or, un nombre aussi considérable de belle noblesse.

On n'avait jamais vu non plus tant de beaux fagnons d'or et d'argent, tant de beaux chevaux, d'aussi belles selles. C'était beau à voir, quand toute cette belle troupe était rassemblée dans son camp. Parmi toute cette armée, il n'y avait ni Génois, ni Pisans, ni Vénitiens, ni Provençaux, pas plus sur mer que sur terre. Tous étaient Catalans et Aragonais, hommes de choix et munis de bonnes armes.

Après de nombreuses provocations entre chrétiens et sarrasins, des messagers, envoyés de Sicile, arrivèrent un jour à Collo, auprès du roi d'Aragon, et vinrent lui offrir le royaume de Sicile, avec promesse de lui donner or et argent en abondance (1).

(1) Montaner raconte que des Sarrasins de Valence prévinrent le roi Pierre qu'on voulait l'attaquer un dimanche. Mais il attaqua lui-même le camp des Sarrasins. Les envoyés de Sicile furent témoins de la bravoure des Aragonais. Le butin qu'ils firent dans le camp ennemi était tel qu'ils furent *à leur aise pendant tout le reste de la campagne*. Le roi fit brûler les corps des Sarrasins. Le chroniqueur ajoute avec emphase que Pierre III se montra dans le combat *plus brillant qu'Alexandre et que Roland*.



Le roi Pierre, séduit par cette proposition, et voyant que les Sarrasins continuaient à lui être hostiles, employa trois jours à faire les prépratifs nécessaires pour le rembarquement et le départ de son armée. Le troisième jour, à la nuit, les cavaliers qui étaient de garde aux avant-postes, dans la vallée, se replièrent et se rembarquèrent les derniers. Après qu'on se fut assuré que personne n'avait été oublié à terre, bien portant ou malade, les mariniers allèrent incendier Collo sur cent endroits à la fois.

A la lueur de l'incendie, les Sarrasins reconnurent que la flotte chrétienne s'éloignait. Ils vinrent sur-le-champ au bord de la mer, mais ils n'y trouvèrent plus rien, tout ayant été recueilli sur les vaisseaux. La flotte, faisant voile vers la Sicile, aborda à Trapana.

Nous n'avons pas à suivre ici Pierre d'Aragon dans sa nouvelle campagne; mais il convient d'expliquer les motifs de ce brusque abandon de la conquête qu'il venait de faire sur la côte d'Afrique, au moment où, avec l'ardeur qui l'animait, lui et les siens, il aurait peut-être obtenu des succès encore plus sérieux.

Depuis longtemps, Pierre III prétendait au royaume de Sicile, en vertu de son mariage avec Constance, fille de Manfred; mais les Français s'y étaient maintenus.

Divers historiens assurent que le moine Procida, banni de Naples par Charles d'Anjou, passa en Sicile, intrigua contre les Français et souleva les esprits au point d'amener les Vêpres Siciliennes, le 30 mars 1282, dans lesquelles tous les Français qui étaient en Sicile, au nombre de 8,000, assure-t-on, furent massacrés sans pitié.

Cédant aux nouvelles instigations de Jean Procida, dont la vengeance contre Charles d'Anjou n'était pas suffisamment assouvie, malgré les flots de sang qui avaient coulé, les Siciliens envoyèrent des émissaires à Pierre III d'Aragon, alors à Collo, pour lui offrir la royauté de leur île. Pierre III, renonçant dès-lors à ses conquêtes en Afrique, accepta avec d'autant plus d'empressement que la couronne de Sicile était, de longue date, le but de son ambition.

Un siècle plus tard environ, après l'incendie de Collo par Pierre d'Aragon, les Pisans visitaient encore les marchés de cette

ville. Les archives des missions conservent encore le texte d'un contrat de nolis pour un voyage à faire en 1326, à Gigel, Bougie et Collo. Mais les Génois étaient surtout vus avec plaisir dans le pays. On y apportait, des montagnes voisines, de grandes quantités de cire, qui étaient principalement achetées par les marchands de cette nation. Les Kabyles venaient aussi échanger à Collo des cuirs excellents et des céréales contre des marchandises européennes. Au rapport de Léon l'Africain, « il n'y avait pas alors, par toute la côte de Tunis, cité plus opulente ni plus sûre, *à cause que l'on y gagnait toujours au double sur les marchandises.* »

Marmol, qui écrivait aussi au XVIe siècle, ajoute:

« Collo était autrefois fort peuplée et avait de hautes murailles que les Goths rasèrent, après l'avoir conquise sur les Romains. Cependant, on ne les a jamais rétablies depuis, quoiqu'il y ait grand commerce et force marchands et artisans.

Le peuple est courtois et civil ; on va y acheter de la cire, des cuirs et d'autres marchandises. La contrée, du côté de la montagne, abonde en blé, en troupeaux de toute sorte. Les habitants se maintenaient autrefois en liberté et étaient assez puissants pour se défendre des rois de Tunis et des seigneurs de Constantine. Outre que la plupart du pays est montagneux et peuplé de Berbères et d'Azuagues fort vaillants, de sorte qu'il n'y avait pas de ville plus riche ni plus assurée que celle-ci, car elle faisait dix mille hommes de combat. Elle s'est depuis donnée aux Turcs qui y tiennent garnison, et celui qui commande dans Alger y envoie un gouverneur qui dépend de celui de Constantine, lequel reçoit le revenu de toute la province et a soin que les habitants ne soient point foulés. »

Collo, que les négociants français fréquentaient déjà dans le courant du XVIe siècle, devint une des échelles les plus importantes de la *Compagnie d'Afrique* qui y avait un comptoir. Peyssonnel rapporte que, de son temps, 1725, les employés y passaient toute l'année pour y faire leurs achats de cuirs et de cire. Celle-ci, ils pouvaient se la procurer directement par les Kabyles; mais il n'en était pas de même des cuirs qu'il ne leur

était permis d'acheter que par l'intermédiaire des habitants de Collo, remplissant l'office de courtiers. C'était un usage depuis longtemps établi et dont la Compagnie s'accommodait. Elle payait au bey de Constantine dix pour cent de toutes les marchandises qu'elle achetait et qui se composaient annuellement de 400 quintaux métriques de cire, des céréales, du miel, de l'huile, du corail, du suif, un peu de coton, et 130 à 150,000 cuirs non tannés. D'Avity assure que « la Compagnie des marchands de cette ville rendait en six mois au pacha d'Alger 26,000 doubles. »

Le personnel du comptoir, entretenu par la Compagnie du *Bastion de France*, se composait de deux commis et d'un domestique. Ils y passaient leur temps *avec beaucoup de désagrément et de peur*, selon les expressions de Peyssonnel.

Du temps de Hugues, c'est-à-dire quelques soixante-dix ans plus tard (1785), l'état des choses, au point de vue commercial, était à peu près le même ; voyons plutôt ce qu'en dit l'abbé Poiret, dans ses *Lettres sur la Barbarie*, écrites dans le courant de cette même année 1785 :

« Les bâtiments qui abordent à Collo pour la traite sont forcés d'être sans cesse sur leurs gardes ; ils ont à éprouver les plus fortes insultes de la part des habitants : souvent, les gens de l'équipage n'osent débarquer qu'à la faveur des ténèbres. Ils se hâtent de charger les cuirs et autres denrées qui sont au dépôt, dans la maison de l'agent de la Compagnie, et s'éloignent le plus tôt qu'ils peuvent d'un pays où les hommes sont plus à craindre que les bêtes féroces,.... Vous serez sans doute surpris que l'on expose ainsi la vie des hommes, en continuant de commercer avec des êtres aussi peu traitables..... Les précautions, que l'agent de la Compaguie est obligé de prendre pour sa sûreté, font frémir et annoncent bien l'évidence du danger. Il habite, avec un caissier et quelques domestiques, une maison qui n'a d'autre ouverture que de très-petites lucarnes : encore les fenêtres et les portes sont-elles doublées de fer et en état de résister aux balles de fusil. Ces Messieurs font, avec leurs domestiques, une garde continuelle, tant le jour que la nuit. Malgré ces précautions, il est arrivé plusieurs fois des accidents fâcheux. L'on a vu

des Arabes monter pendant la nuit sur les toits, enlever les tuiles, faire une ouverture, pour passer le bout de leurs fusils, et tuer ou blesser la personne en sentinelle. Ils ont une fois poussé leur rage jusqu'à mettre le feu aux quatre coins de la maison, et brûler l'agent et tout son monde (1). M. Hugues, agent actuel de la Compagnie, a été mille fois insulté ; il y a quelques années, il reçut un coup de fusil à la joue, dont il fut heureusement guéri. Il avait voulu se retirer. Les Arabes s'opposèrent à son départ. Son successeur s'étant présenté, ils le reçurent si mal, qu'il n'eut que le temps de se rembarquer. »

A ces renseignements, l'abbé Poiret ajoute un mémoire rédigé par l'agent Hugues, qui, depuis plusieurs années, habitait Collo. Je n'hésite pas à reproduire textuellement cette notice curieuse, persuadé qu'elle intéressera le lecteur désireux de savoir ce qui se passait à Collo, il y a un siècle environ.

« Le pays proprement dit de Collo est une petite vallée, où se trouvent cent cinquante maisons à un seul étage, mal bâties, en argile et en terre. Elles forment quatre villages, distants d'environ quatre cents pas l'un de l'autre, habités depuis plus de deux cents ans par des Maures qui s'y sont rassemblés de différentes nations de la montagne. Ces villages ont tous un nom particulier. Le premier et le plus éloigné de la marine s'appelle Berkaïde (*Bir-el-Kaïd*); le second, l'Azoulin, qui est le nom de la nation qui l'habite; le troisième, Berdrouille (*Bir-Touïl*); et le quatrième, la Jasde (*El-Djerda*), qui est le nom de la montagne au pied de laquelle le village est bâti. Le dernier est celui qui est le plus près de la marine, et où se trouve le château de la garnison turque, ainsi que le comptoir de la Compagnie Royale d'Afrique.

Le Collo est borné, à l'Est, par une vaste rade ouverte au Nord et Nord-Est, au Midi, par des montagnes désertes ; à l'Ouest, par les *Ouled-Fensel* et *Macralefa*, qui sont les sentinelles et les

(1) La maison du Comptoir était située au-delà de la mosquée où s'élève actuellement l'habitation du kaïd Ali bou Saâ. Les Colliotes l'appelaient Dar-el-Consoul, — la maison du Consul.

alliés des Collins en temps de guerre. Il est borné au Nord par un petit golfe appelé en langue du pays *Baaoensé* (Bahar-en-Nça), ou mer des femmes. L'air de Collo est sain et tempéré; le sol de la vallée est sec et stérile. L'on y voit cependant beaucoup d'arbres fruitiers, qui, soit par le défaut de culture, soit par la qualité du terrain, ne donnent que des fruits d'un goût fade et ne peuvent parvenir à une parfaite maturité. Les montagnes mêmes qui environnent ce pays ne produisent que quelques arbrisseaux, fort peu de plantes.

Les Collins, ne pouvant, par la mauvaise qualité de leur terrain et par son peu d'étendue, tirer de la culture de quoi se procurer les secours de la vie animale, se sont adonnés au commerce des cuirs de bœuf, qu'ils achètent, à bon marché, des montagnards, et qu'ils revendent souvent bien cher à l'agent de la Compagnie. Ils fabriquent, outre cela, avec du lin qui leur est apporté d'Alger, des toiles très-communes, qu'ils vendent aux montagnards, ou qu'ils échangent pour du blé, du beurre, de l'huile et souvent pour des cuirs. Quelques-uns, plus actifs, portent à Alger, sur des sandals, du beurre salé, de l'huile, des noix, des figues sèches, et en rapportent des étoffes pour leurs habillements, et du sel, qui leur sert à saler les cuirs, en attendant le temps de la traite de cette marchandise.

D'anciens puits, qui sont encore dans le meilleur état, un vieux château, et quantité de vieilles masures font voir clairement que ce pays a été habité avant l'arrivée des Maures; et ce qui porte à croire que les Romains y avaient formé un établissement très-considérable, ce sont quelques inscriptions que l'on voit sur de grandes pierres blanches, qui servaient apparemment de frontispice à leur temple. On y lit *Neptuno, Jovi.* D'autres inscriptions se trouvent sur plusieurs autres pierres, avec l'écriture renversée et que l'on ne peut pas lire.

Le gouvernement de Collo est, pour la forme, le même que celui des autres places qui sont de la dépendance d'Alger. Un aga ou commandant est à la tête du gouvernement militaire. Cet homme a sous lui quatre officiers, qui composent le *divan* ou conseil, et un certain nombre de soldats, remplacés, tous les ans, en mai, par de nouvelles troupes qui viennent d'Alger. Cette mi-

lice est pour contenir les Collins dans le devoir, protéger les chrétiens qui font le commerce, et s'opposer aux descentes que pourraient tenter, au Collo, les ennemis d'Alger. Ce gouvernement militaire n'est composé que de Turcs.

Le gouvernement civil est entre les mains de deux kaïds et de sept chefs maures, dispersés dans les quatre villages. Ils n'ont aucune autorité sur les Collins, et se contentent du titre de leur charge. Ils traitent seulement de la paix et de la guerre avec les nations de la montagne, empêchent ou permettent le commerce des cuirs entre les chrétiens et les *Cabaïles*, lorsqu'ils ne peuvent ou ne veulent, faute d'argent, acheter eux-mêmes cette marchandise, pour la revendre à un plus haut prix, au temps de la traite. Ces *Kaïdes* ou *Schiks*, qui sont eux-mêmes les plus grands coquins du pays, n'ont pas le pouvoir ni même la volonté de mettre un frein à l'injustice et au crime, qui vont tête levée dans ce pays. Le droit du plus fort et le fusil décident tous les différends. Les Turcs ne sont pas même épargnés. Quand leur aga ou le divan veulent s'aviser de mettre le bon ordre, il est bien rare que la garnison retourne à Alger sans laisser plusieurs soldats tués sur place; ce qui fait que, depuis longtemps, ils se bornent à manger tranquillement leur paye, et à ne point s'écarter du château, laissant les Collins, dans leurs villages, jouir impunément d'une liberté qui occasionne presque tous les jours les plus grands désordres. L'impunité a multiplié tous les crimes, et a fait des Collins, sans exagération, les hommes les plus méchants qu'il y ait sur la terre.

Les environs de Collo, quoique très-montagneux, ne laissent pas d'être agréables, et malgré le peu de peine que prennent les Maures pour les fertiliser, on y trouve des vallées et des plaines couvertes de bestiaux et fertiles en blé, orge, millet noir, etc. Ces montagnards apportent au comptoir de la Compagnie un peu de coton, d'huile, de miel et beaucoup de cire.

Au midi de Collo, il y a deux rivières, qui traversent une plaine d'environ trois lieues de longueur, et viennent se jeter dans le golfe qui forme la rade de Collo (1). La plus considé-

(1) L'Oued Guebli et l'Oued Cherka.

rable serait navigable pour des bateaux, à trois lieues de son embouchure. Ce pays est très-fertile, et les Maures y sont plus doux et plus civilisés que dans les autres contrées. Ceux qui sont à l'Ouest ressemblent à de véritables sauvages. Leur pays est presque partout stérile : il ne produit que de l'orge, du millet noir, de l'huile, de la poix résine, du goudron, et quantité de petits singes sans queue, qui ravagent une grande partie de la récolte. L'on ne conserve l'autre qu'en faisant la garde nuit et jour, pour écarter ces animaux, depuis le moment des semailles jusqu'à la moisson. L'on pourrait tirer grand parti du bois de construction, qui y est très-abondant, si le naturel de ces barbares ne mettait un obstacle invincible aux entreprises que l'on pourrait faire pour exploiter de si beaux arbres.

Toutes les nations des environs de Collo, à dix lieues de ce pays, sont indépendantes. Les forces du bey de Constantine n'ont pas encore pu les réduire sous sa domination. Plusieurs d'entr'elles n'ont pas même de chef pour les gouverner. On les voit toujours en guerre, les uns contre les autres. Les Maures sont basanés, vilains, cruels, ignorants et toujours armés. Ils vont nue tête et savent à peine s'ils sont mahométans.

Les Collins sont en général blonds, grands, robustes. Ils ne sortent jamais de leurs maisons qu'armés du fusil, de pistolets et de sabres. Ils ne meurent guère que des coups meurtriers de ces armes, étant sans cesse en guerre. Ils sont tous, sans en excepter aucun, grands voleurs, fainéants, gourmands, cruels et inhumains envers les étrangers, traîtres, dissimulés, lascifs, jaloux, vindicatifs, flatteurs et aimant la flatterie, orgueilleux, avides des honneurs, superstitieux, hypocrites, en un mot, adonnés aux vices les plus abominabbles. »

Le portrait que Hugues fait des habitants de Collo est peu flatteur ; il se ressent évidemment des mauvais traitements et même des blessures qu'il avait reçues de ces gens inhospitaliers.

En 1520, les Colliotes s'étaient attachés volontairement à la fortune des corsaires Barberousse, et, depuis cette époque, une garnison turque d'une cinquantaine d'hommes occupait une vieille tour carrée, édifiée, dit-on, jadis, par les Génois, pour protéger leur commerce. Cette vieille caserne de jannissaires a

été ruinée définitivement par le tremblement de terre de 1856, qui fit tant de ravages sur la côte, et notamment à Gigelli. Entre la grande mosquée actuelle et la presqu'île d'El-Djerda, une batterie, armée de trois ou quatre canons, défendait le mouillage. Mais les Colliotes, ayant à se plaindre de la garnison, qui, avec une arrogance extrême, causait toute sorte de scandales en violant leur domicile, la chassèrent vers 1820. Une anarchie extrême régna dès-lors dans la ville, et les commerçants français de Bône, ne trouvant plus ni protection ni garantie, cessèrent de s'y présenter. Les rebelles, menacés par le Pacha d'être attaqués par sa marine, en même temps que la rupture des relations commerciales les réduisait déjà à la misère, se soumirent et rappelèrent les Turcs. qui y demeurèrent jusqu'en 1830.

En résumé, les relations du comptoir français avec Collo, furent souvent interrompues, notamment pendant les guerres de l'empire, lorsque les Anglais vinrent le supplanter ; mais, jusqu'à l'époque de la conquête d'Alger, elles ne cessèrent jamais complètement, malgré la décadence continue du commerce. La population maure tenait à ces relations et les voyait toujours se renouer avec plaisir.

Pendant cette courte période, qui précéda notre rupture avec la régence d'Alger, l'agent de la Compagnie française, résidant à Bône, fit encore quelque commerce avec les Colliotes, par l'intermédiaire d'un de leurs compatriotes, le nommé Mohammed ben Haddouch, riche marchand Colliote, qui s'était établi à Bône. A la suite d'une opération commerciale, Ben Haddouch avait avancé, comme prêt à la Compagnie, une somme de cinquante mille francs, lorsque tout-à-coup la rupture entre la France et la Régence éclata, et, dans le courant du mois de juin 1827, le représentant de la Compagnie et les nationaux durent se rembarquer à Bône en toute hâte. Ben Haddouch, au lieu de retenir ses débiteurs en otage, ce qu'en pareille circonstance n'auraient pas manqué de faire beaucoup d'autres créanciers non musulmans, se borna à demander un reçu de la somme qu'il avait prêtée. Mais cette affaire s'ébruita, et vint aux oreilles du bey de Constantine, El Hadj Ahmed. Un négociant indigène, qui prêtait en toute confiance une pareille somme à des chrétiens,

devait être extrêmement riche. Donc, le bey le fit arrêter, le mit à la question, jusqu'à ce qu'il eût déclaré tout ce qu'il possédait, puis ordonna de le décapiter. La famille de Ben Haddouch, spoliée de tout ce qu'elle possédait et craignant encore pour son existence, se réfugia à Collo, où elle vit encore dans la misère (1).

Nous avons parlé plus haut de la *Grande Mosquée*. Cet établissement religieux, qui s'offre le premier aux regards, en pénétrant dans le port de Collo, fut construit vers 1756, par ordre du bey de Constantine, Ahmed ben Ali Roumanli, qui, avant son élévation à la dignité de bey, avait été d'abord simple janissaire à Collo, puis agha de cette garnison, ce qui lui avait valu le surnom d'El Colli, par lequel le désignent les chroniques du pays. Ahmed el Colli, étant simple janissaire à Collo, épousa la fille d'un Ben Gana, forgeron de Mila ; il avait donc des alliances en Kabylie. Mais, arrivé au pouvoir, il conserva surtout le meilleur

---

(1) Ce n'est pas la première fois que la famille Ben Haddouch faisait de telles avances à nos commerçants. La pièce suivante qu'elle a conservée et que nous copions textuellement, le démontre clairement :

Liberté — Égalité

En qualité d'agent principal des concessions d'Afrique, je soussigné, déclare que Si Mohamed-Benadoux, agent du Bey de Constantine, au Collo, est créancier de l'agence d'Afrique, de deux mille cinq cents sequins vénitiens, et de deux mille cinq cents sequins zermabouts, pour autant qu'il a prêté en 1793 (V. S.), au citoyen André, Joseph, alors agent de la ci-devant Compagnie d'Afrique, au Collo, pour les achats de marchandises de ce Comptoir, en la même année, suivant les deux obligations du dit citoyen André, et les écritures de l'agence d'Afrique, à La Calle, où le dit Si Benadoux est crédité des susdites deux sommes, sous le nom de Xoubenad. En foi de quoi, j'ai déclaré le présent au dit Si Benadoux, pour lui servir de titre, valoir ce que de besoin auprès de l'agence d'Afrique. et à icelui, apposé le cachet de cette *Colonie.*

A La Calle, le vingt-six frimaire, an septième de la République Française, une et indivisible.

Signé: Péiron.

souvenir de son long séjour à Collo. La tradition locale rapporte qu'un jour, en se baignant, il faillit être dévoré par un requin. Au moment le plus périlleux, il fit vœu de construire une chapelle sur la plage vers laquelle il nageait à force de bras. Une modeste construction, proportionnée à la fortune de l'agha, s'éleva, en effet, à quelque temps de là ; et quand le janissaire Ahmed devint bey, il la remplaça par la mosquée actuelle. Cet édifice a cela d'étrange, qu'il occupe la place d'un autel antique dédié à Neptune. La dédicace, gisant par terre en 1785, sur laquelle l'agent Hugues lisait les mots *Neptuno*, *Jovi*, se voit encore aujourd'hui, servant de linteau de porte d'une dépendance de la mosquée ;seulement, la portion du marbre qui portait le mot *Jovi* a été cassée, il ne reste que son complément, placé ainsi à l'envers par des ouvriers indigènes ne sachant pas lire :

ONAꓕdƎN

La mosquée repose sur les fondations du temple romain. Trente colonnes antiques, dont quatre et deux chapiteaux en beau marbre blanc, supportent la toiture, en tuiles creuses, du monument. L'eau qui sert aux ablutions est contenue dans une de ces immenses jarres que fabriquaient les Romains. Elle est scellée jusqu'à son ouverture, dans une construction semblable à celle du reste du monument, et qui s'élève jusqu'à hauteur d'appui. L'eau que contenait autrefois la jarre servait sans doute à d'autres usages ; elle pouvait être destinée, comme boisson, aux bateliers du port, aucun ruisseau ne se trouvant dans les environs (1).

Le petit minaret, qui est adossé à la mosquée, a une quarantaine de marches. Le bey, en faisant construire ce sanctuaire de la prière, affecta à son entretien le revenu d'une vingtaine de boutiques, situées à Constantine, près la porte dite Bab el-Djedid.

Avant notre arrivée, Collo possédait encore une quinzaine d'autres établissements religieux sans importance et sans valeur, et que l'on décorait du nom pompeux de *Djamâ*.

(1) Docteur Guyon.

On les nommait : Djamâ Sidi bou Hadid, — Sidi el-Akhdar,— Sidi Braham, — Sidi Touati, — Sidi Ahmed, — Sidi Ali, — Sidi Abd el-Selema, — Sidi Mesaoud, — Sidi Aziz, — Sidi Amar,— Sidi Mesbah, — Sidi Zaouch, — Sidi Chennouf.

Sur ce nombre bien considérable de chapelles, quatre seulement, moins négligées que les autres, ont résisté aux injures du temps.

En 1859, j'ai trouvé, à Collo, au milieu des tombes qui alors étaient éparpillées un peu partout, entre les maisons de la ville arabe, l'inscription funéraire suivante :

هاذا قبر المرحوم
المنغمس في رحمة الحيى القيوم
شارقان ابراهيم باشا
رحمه الله ورحم المسلمين
توفيا في ربيع الاولى
عام 1123

« Ceci est le tombeau de celui à qui l'on souhaite d'obtenir la » clémence divine, et d'être plongé dans la miséricorde de Dieu; » le tombeau de Charkan Ibrahim Pacha. Que Dieu lui soit clé- » ment, ainsi qu'à tous les musulmans. Il est mort en Rebiâ » 1123 (1711) ».

Sur la stèle principale et turbanée, placée à la tête du défunt, où la profession de foi musulmane doit être placée, on lisait :

لا اله الا الله محمد رسول
هذا قبر الشاب المرحوم بكرم الله

« Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet (est son prophète).
» *Ceci est le tombeau du jeune homme à qui l'on souhaite la*
» *clémence divine.* »

Le kadi de la localité m'expliqua que ce pacha, se rendant de Constantinople à Alger, fut obligé, par le mauvais temps, de venir relâcher à Collo. Il séjourna dans cette ville pendant quelque temps, puis y mourut, avant d'avoir pu rejoindre son poste. Cette inscription, importante pour les annales du pays, a disparu, lorsqu'on a tracé les alignements des nouvelles maisons françaises. Les habitants de Collo devraient conserver avec plus de soin tout ce qui rappelle et constitue l'histoire de leur pays (1).

Dans le pays existent aussi diverses constructions consacrées à certains marabouts, auxquels la croyance populaire attribue de grands mérites. J'ai déjà parlé de celle qui couronne le sommet du Gouffi. Sur le pic, en pain de sucre, qui domine la baie de Bahar-en-Naça et sert, en quelque sorte, de point de repère aux navigateurs, est la djamaâ Sidi-Achour, à laquelle on se rend en pélerinage pour obtenir de la pluie pendant les années de sécheresse. On va également, dans le même but, implorer l'intercession de Sidi ben Zouit, à l'embouchure de l'Oued Guebli.

Mais le marabout, qui, chez les marins, jouit de la meilleure réputation de sainteté, est Sidi Mohammed Aourar, dont

(1) Voir dans la *Revue Africaine*, année 1859, p. 206, la communication que j'ai faite à la Société historique Algérienne, au sujet de cette inscription qui, d'après Berbrugger, notre président, comblait une lacune importante dans la liste chronologique des Pachas d'Alger, desquels il écrivait l'histoire.

Profitons de cette occasion, pour rappeler que Berbrugger à consacré trente ans de son existence à faire des recherches et a écrire l'histoire de la domination turque en Algérie. Cet ouvrage, trés-considérable, se compose de plusieurs volumes manuscrits, d'après ce que m'ont assuré les personnes qui, après la mort de Berbrugger, furent chargées de mettre de l'ordre dans les papiers du défunt. L'histoire de la domination turque, manuscrite, est, dit-on, restée entre les mains de mademoiselle Berbrugger ; espérons, pour la science et pour la gloire de l'auteur de ce travail de longue haleine, et que nul autre ne pourrait entreprendre aujourd'hui, qu'il sera prochainement livré à la publicité.

le sanctuaire est construit sur un promontoire, entre l'Oued Zohr et l'Oued el-Kebir, à l'ouest du cap Bougaroni. C'est le patron des matelots musulmans. Mais, par contre, la superstition locale lui attribue une influence néfaste pour les matelots chrétiens. Tout bâtiment monté par des infidèles, qui se montrait à l'horizon, dans le rayon visuel du marabout, était, dit la tradition, attiré comme par un aimant et venait se briser sur la pointe rocheuse où réside le Santon maritime. Et, en effet, on est péniblement impressionné, lorsque, visitant ce sanctuaire, on s'aperçoit qu'il est rempli, orné et presque édifié avec des épaves de bâtiments naufragés : mâts, bois peints et goudronnés, cordages, et même des lambeaux de pavillons. Il faut supposer que certains courants amenaient les bâtiments sur cet écueil ; mais on sait aussi, toujours par tradition, que les marabouts avaient recours à des moyens peu religieux, je dirai même infâmes, pour attirer la proie dans leurs mains.

Une vache, attachée à un piquet, et portant une grosse lanterne fixée entre les deux cornes, était placée, pendant la nuit, au bord de la mer, et malheur au pilote qui mettait le cap sur ce phare trompeur. Les naufragés chrétiens étaient impitoyablement massacrés ou rançonnés ; leurs dépouilles enrichissaient les brigands de la côte. C'est à quoi fait sans doute allusion le Dr Shaw, que nous avons cité plus haut, à propos de la signification du nom de Boujiaroni, donné au cap voisin.

Au début de la conquête, nous avons encore vu un fait de cette nature se reproduire. Pendant l'hiver de 1842, le brick vénitien, le *Falmar*, assailli par le mauvais temps, à hauteur du cap Bougaroni, qu'il ne put doubler, fut jeté à la côte, près de l'embouchure de l'Oued Zohr. L'équipage put gagner la terre ; mais une nuée de Kabyles, spectateurs intéressés du naufrage, se précipitèrent sur le navire pour le piller, non sans perdre une douzaine d'hommes emportés par la lame, tandis que d'autres dépouillaient les malheureux matelots. Les mauvais traitements ne furent pas épargnés à ces derniers, pendant les vingt premiers jours qu'ils passèrent dans les villages, à proximité de la côte. On les conduisit ensuite à un cheikh, qui leur donna quelques vêtements et les fit travailler comme manœuvres, pour lui bâtir des

maisons dans son village. Le 11 juin, Bou Akkas, cheikh du Ferdjioua, donna la rançon exigée par les Kabyles, et les huit malheureux naufragés, montés sur des mulets, furent ramenés à Constantine, au Commandant de la province. La soumission complète du pays a mis enfin un terme à ces actes de barbarie d'un autre âge.

C'est non loin du Bougaroni, que débouche à la mer l'Oued Zohr, vallée charmante par ses bois d'oliviers et ses côteaux plantureux, célèbre par le port voisin de Mars El-Zitoun, où se voient des vestiges antiques, et par le séjour qu'y fit, en 1804, le derviche El-Bou Bali ben El-Harach. J'ai raconté ailleurs, que ce nouveau fanatique, ayant révolutionné tout le pays kabyle, causa la mort du bey de Constantine Osman, et faillit renverser la domination turque elle-même dans cette province (1).

Je crois avoir dit aussi que le cours de l'Oued Zohr se signale par une particularité unique en Algérie: c'est que son principal affluent de gauche, l'Oued Abaïch, contient, dans ses eaux torrentueuses, mais d'une limpidité parfaite, des truites en abondance. On en pêche même parfois de saumonnées, semblables à celles de l'Europe. Pendant l'hiver et au printemps, la truite descend dans l'Oued Zohr.

Revenons encore une fois à Collo. En 1830, cette bourgade maritime contenait, tout au plus, 450 à 500 habitants, misérables, sans labours, sans commerce et sans industrie ; logés dans des maisons en ruines ou des gourbis en chaume. Les champs étaient abandonnés, et les jardins étaient sans culture ; les émigrations augmentaient de jour en jour. Pendant plusieurs années, c'est-à-dire avant que nos colonnes n'eussent soumis la Kabylie orientale, cette pauvre population, n'ayant personne pour la protéger, subit le joug de ses voisins, les montagnards, notamment des Achach, qui venaient, en plein jour, leur enle-

---

(1) Voir, au sujet de cette révolte mémorable, l'Histoire de Gigelli et documents à l'appui, que j'ai publiés dans le Recueil des mémoires de la Société Archéologique de Constantine, années 1870 et 1872.



ver leurs troupeaux, leurs récoltes, et même leurs femmes. Aussi, une haine acharnée existe-t-elle toujours entre les gens de cette tribu et les Colliotes, que notre occupation a positivement affranchis.

Nous avons parlé des colonnes expéditionnaires françaises qui, à diverses époques, vinrent jusqu'à Collo, sans l'occuper. Enfin, en 1859, on y créa une annexe de Philippeville, et, l'année suivante, ce point, où, pendant l'hiver, les bâtiments naviguant sur la côte venaient chercher un refuge contre la tempête, devint le chef-lieu du cercle actuel, avec un commandant supérieur et un détachement de troupes.

Depuis, cette petite ville a prospéré, par l'introduction de l'élément européen, qui donne, partout où il pénètre, la vie et une certaine animation. Des rues ont été tracées au cordeau ; le logement du commandant supérieur, de quelques services militaires et administratifs, les maisons des particuliers, remplacent avantageusement les masures que l'on voyait autrefois. Mais il ne faudrait point que cette manie de tout aligner, de tout rectifier, enlevât à la nouvelle ville le cachet pittoresque qui la distingue et qui en fait une verte et fraîche oasis, ornée d'arbres séculaires, projetant au loin leurs ombrages. La source dite Aïn El-bordj, située au sud de la ville, a été aménagée et vient alimenter ses fontaines.

La population de Collo est aujourd'hui d'environ 300 européens et de 900 indigènes. L'industrie locale consiste dans l'exploitation des riches forêts de chênes-lièges des montagnes voisines, la culture des terres et de quelques vergers, le commerce de l'huile et des cuirs, qui, du temps le plus reculé, se fait sur le marché de Collo, tous les vendredis, et que fréquentent les Kabyles. Enfin, une industrie, qui s'annonce comme devant se développer dans les proportions les plus grandes, est celle de la conservation des sardines et autres poissons frais. M. Chauvin, promoteur de cette nouvelle branche de commerce, fit élever, en 1868, quelques baraques destinées à cet usage, sur le bord de la mer, dans la *baie des femmes*. Dès la première année, le résultat fut bon : car les coustructions primitives reçurent des agrandissements et des améliorations. A l'industrie

de la salaison, on joignait bientôt celle de la conservation des sardines dans l'huile. La pêche est pratiquée par des pêcheurs napolitains, installés à Stora et à Collo, qui, du mois de février au mois de juin, viennent pêcher sur la côte, pour le compte exclusif des fabricants de salaisons. — M. Chauvin, dont l'établissement s'est considérablement développé, a eu des imitateurs ; et, pour démontrer que cette industrie est destinée à de beaux résultats, il suffira d'indiquer que les produits de la pêche, exportés après préparation, atteignaient le chiffre de 5,774 quintaux, pour l'année 1874 seulement.

VIII

Ainsi que je l'ai annoncé plus haut, je terminerai cette notice en racontant les évènements qui eurent lieu, dans la région qui nous occupe, pendant l'insurrection de 1871-72.

Depuis l'expédition dirigée par le général Desvaux dans la Kabylie orientale, jusqu'en 1871, c'est-à-dire pendant une période de dix années, la paix dont jouissait le pays, écartant toute préoccupation, avait permis de consacrer exclusivement les efforts aux travaux d'utilité publique dont il a été question. Quant à la population indigène, les relations multiples qu'elle entretenait avec nos colons inspiraient une confiance satisfaisante. Naturellement laborieux, les Kabyles de cette région qui avoisine Collo et Philippeville, paraissaient se rendre un compte assez exact des résultats que devaient produire, au point de vué de la prospérité locale, la constitution de la propriété individuelle avec la sécurité des routes, l'exploitation des mines et des richesses forestières par des compagnies françaises. Sous la direction de nos officiers, la main-d'œuvre indigène avait déjà ouvert et continuait à entretenir avec soin des routes muletières et stratégiques sillonant dans tous les sens des régions naguères impénétrables; ce qui servait de foyer de résistance pendant les insurrections était transformé en chantiers de travailleurs. Quiconque parcourt aujourd'hui cette contrée si pittoresque et si riche de végétation ne peut s'empêcher d'admirer l'importance de cet immense réseau de routes aussi utile pour la domination du pays que favorable à l'extension de l'industrie européenne, On se demande, en effet, instinctivement par quel effort surhumain nos premières

colonnes expéditionnaires ont pu, tout en combattant, traverser ces forêts, ces marais, ces précipices, alors qu'aucune voie de communication n'existait.

Sur tous les points culminants du pays, les Kabyles étaient en outre tenus de placer des postes-vigies, pour surveiller et empêcher les incendies de forêts, les éteindre au besoin, et prévenir ainsi les ravages des années précédentes. On était, en résumé, en 1870, loin de craindre aucune velléité de soulèvement de la part de ces montagnards, jadis si belliqueux, tant alors ils se montraient dociles. C'est qu'après les maintes répressions énergiques qu'ils nous avaient mis dans la nécessité de leur infliger, ils avaient enfin compris qu'ils ne pouvaient plus nous résister en cas de révolte; se résignant au rôle pacifique que nous exigions d'eux, ils n'avaient même pas remué, pendant les troubles qui s'étaient produits, en 1864 et 1865, chez leurs voisins du côté de l'Oued-el-Kebir et des Babor.

Mais, comme je l'écrivais déjà, pendant cette période de calme, dans une étude historique sur les Kabyles de Djijelli, il ne fallait point se faire trop d'illusions et ne jamais oublier que, là comme ailleurs, l'état de tranquilité parfaite exigeait beaucoup de ménagement et de prudence de notre part. Cette attitude pacifique d'une population montagnarde, vaincue de la veille, mais impressionnable et toujours énergique, avait besoin d'une surveillance incessante, vigilante, et dépendrait longtemps encore du degré de notre force.

Malgré la disette et les épidémies qui, en 1867 et 1868, avaient sévi si cruellement dans la province, et contre lesquelles la nature humaine était impuissante, les indigènes des tribus montagnardes de Philippeville et de Collo, moins maltraités par ces fléaux que les Arabes des hauts plateaux, avaient en quelque sorte prospéré par le fait même des malheurs de leurs voisins. En effet, leurs troupeaux s'étaient considérablement augmentés par des achats à vil prix chez les tribus de la plaine, que la sécheresse et l'invasion désastreuse des sauterelles privait de pâturage; leurs récoltes avaient été relativement abondantes; en un mot, la paix, dont jouissait la région kabyle, jointe aux bienfaits de la nature, y avait amené la richesse.

La nouvelle de la déclaration de guerre franco-prussienne fut accueillie, par ces populations, avec confiance, parce qu'on s'y souvenait de nos précédents succès pendant les campagnes de Crimée et d'Italie, auxquelles beaucoup de Kabyles, soldats aux tirailleurs, avaient pris part. On sait avec quelle rapidité marchèrent les évènements, en 1870, et le désarroi qui s'en suivit. Les premiers départs de troupes avaient semblé la conséquence naturelle de la lutte qui s'engageait; mais on ne tarda pas à outrepasser ce qu'il eût été rationnel de faire pour ne pas compromettre la sécurité du pays, malgré les observations réitérées de ceux qui, connaissant le tempérament des indigènes, engageaient à mettre à profit les leçons de l'expérience et voulaient prévenir une catastrophe. Bientôt se répandit le bruit de nos désastres, que l'exagération amplifiait encore. Les nombreux Kabyles des montagnes de Philippeville, de Collo, de Djigelli, exerçant des métiers à Constantine, avaient assisté aux départs successifs de nos dernières troupes pour France. Observateurs silencieux, mais intéressés, des rassemblements qui se formaient à peu près journellement, aussitôt qu'une dépêche, donnant des nouvelles du théâtre de la guerre, était placardée, ils étudiaient avec soin les émotions, non dissimulées, que la lecture de ces dépêches néfastes causait parmi nos nationaux.

Comme en 1848, ils étaient de nouveau témoins de manifestations politiques. — Nous avons déjà raconté plus haut quel écho ces manifestations trouvèrent alors en Kabylie, où surgit aussitôt un essaim de prétendus chérifs, ne parlant rien moins que de nous expulser de l'Algérie, en nous jetant à la mer. —

Mais, en 1848, nos troupes, n'ayant pas quitté leurs garnisons, aussitôt que le mal était signalé sur un point quelconque, en Kabylie, à Zaatcha ou ailleurs, avaient marché contre les rebelles pour les écraser et leur prouver que nous étions toujours les maîtres, bien que le gouvernement fût changé; tandis qu'aujourd'hui nos places étaient, au contraire, complètement dégarnies. Ils ne voyaient même plus, au palais de Constantine, ni le général, ni l'état-major, qu'ils étaient habitués à y voir depuis trente-cinq ans, et qu'un décret intempestif venait de déplacer, les reléguant à Batna, point excentrique de l'intérieur,

désigné pour être désormais le chef-lieu de la division militaire.

Trop oublieux des épreuves de la veille, l'excès de confiance nous aveuglait et nous rendait imprudents dans nos paroles comme dans nos actes. L'expérience d'un passé qui n'était pas éloigné aurait dû cependant nous servir d'enseignement.

L'état des esprits, dans la Kabylie orientale, était mauvais. Dans toutes les autres parties de la province, la situation n'était pas moins grave; une étincelle, pétillant sur un point quelconque, pouvait amener un embrasement général. Il fallait donc observer la plus grande prudence à ce moment et gagner du temps. Un ordre de mobilisation pour France, donné à des spahis de Souk-Ahras, fut le signal des premiers mouvements de révolte. Le départ du général et de son état-major, de Constantine pour Batna, avait eu lieu le 19 janvier, et l'acte d'indicipline des spahis de Souk-Ahras éclatait quatre jours après, le 22, c'est-à-dire en même temps qu'ils apprenaient cette sorte d'expulsion de l'autorité à laquelle ils avaient obéi jusqu'alors. Les conséquences déplorables de cette mesure impolitique, dans un moment aussi mal choisi, n'ont pas besoin ici d'autres commentaires. A l'aide de quelques recrues, récemment organisées, et qui, déjà dirigées sur Bône, allaient encore être embarquées pour France, d'un bataillon de mobiles des Bouches-du-Rhône, de soldats de divers corps, armés et encadrés à la hâte, et enfin de quelques compagnies de la milice mobilisée de Bône, le général Pouget réussit à réprimer la révolte de Souk-Ahras. Mais les régions de la Medjana, de Biskra et de la Kabylie donnaient de sérieuses inquiétudes.

C'est dans la vallée de l'Oued-el-Kebir qu'allait éclater la deuxième période des actes d'hostilité, menaçant de s'étendre jusqu'aux portes de Philippeville. Nous allons maintenant entrer dans quelques détails sur les phases émouvantes de cette insurrection de la Kabylie orientale, qui faillit détruire en un instant les belles colonies agricoles, que nous avons réussi à créer, après tant d'années d'épreuves, de labeurs et de persévérance.

Le lundi, 13 février 1871, les meneurs de diverses tribus

kabyles se réunissaient à une noce chez les Oulad-Hannach, fraction des Oulad–Aïdoun. Là, ils décidaient qu'un certain nombre d'entr'eux, après avoir caché leurs fusils dans les bois, près du marché d'El-Milia, pilleraient les boutiques des marchands, pendant que tous les autres complices, embusqués dans la broussaille, aux environs du bordj, attendraient l'occasion favorable pour se jeter sur les habitations qui entourent ce poste, le camp des mobiles et contre le bordj lui-même pour s'en emparer.

Peut-être est-il nécessaire de rappeler ici que la maison de commandement, dite bordj d'El-Milia, fut édifiée, en 1858, sur la rive droite de l'Oued El-Kebir, afin d'y installer un officier, chargé de surveiller et d'administrer cette remuante population kabyle d'une manière plus directe et protéger ainsi plus efficacement l'industrie forestière.

Comme la plupart des constructions de ce genre, le bordj d'El-Milia, placé sur un mamelon, ne se compose que d'une modeste maison au milieu d'une cour entourée d'un mur crênelé, flanqué d'un bastion armé d'un obusier. Sur la déclivité de la colline, en dehors de l'enceinte, sont quelques maisonnettes ou gourbis, servant de logement aux familles des cavaliers employés auprès de l'officier, et enfin, sur un plateau en contrebas, existe l'emplacement réservé pour le campement des détachements de troupe envoyés à El-Milia, lorsque le besoin s'en faisait sentir. Cette troupe se composait, à ce moment, d'une section de 60 gardes mobiles du 43e régiment (Bouches-du-Rhône), sous les ordres du lieutenant Vilar.

Le marché hebdomadaire d'El-Milia, où s'élèvent quelques abris servant de boutiques aux marchands forains, est situé à une portée de fusil du bordj, dans un bas–fond. L'annexe d'El-Milia était alors commandée par le capitaine Sergent, officier très-énergique.

Lors des troubles qui avaient éclaté, en 1864, dans la vallée de l'Oued-el-Kébir, les Ouled-Aïdoun, tribu au milieu de laquelle s'élève le bordj, s'étaient abstenus d'y prendre part, bien qu'ils s'y fussent engagés par serment ; aussi, par cette attitude inoffensive, s'étaient-ils gravement compromis vis-à-vis de leurs

voisins. Aujourd'hui, pour racheter leur défection, se réhabiliter aux yeux de leurs anciens complices, à la veille de la prise d'armes générale, ils commençaient seuls le mouvement, afin d'écraser, disaient-ils, *les quelques moucherons que les Français, en partant, avaient oubliés dans leurs montagnes* (textuel).

Du reste, nous racontaient-ils plus tard, croyant se justifier par cet aveu, ils n'avaient pas hésité à opérer isolément et sans faire appel au concours de leurs alliés, tant ils étaient convaincus que nous n'avions plus aucune force à leur apporter, puisque nous en étions réduits à armer les juifs..., preuve naturelle, à leurs yeux, disaient-ils, que notre ruine était consommée.

Les dispositions d'attaque par surprise, que nous avons indiquées plus haut, furent communiquées, dans la nuit, aux diverses fractions de la tribu des Oulad Aïdoun.

Le lendemain matin, mardi, 14 février, le temps était pluvieux, et le marché s'ouvrait plus tard que d'habitude. Les conjurés étaient tous à leurs postes; mais, impatientés sans doute de ne voir arriver ni soldats isolés, ni chefs indigènes, ils s'aperçurent bientôt que le kaïd des Oulad Aouat épiait, depuis quelques instants, tous leurs mouvements, et alors, pour ne pas être venus inutilement, ils se ruèrent comme un avalanche sur les boutiques et les pillèrent en un clin d'œil.

Le capitaine Sergent, prévenu, dans la nuit, par quelques révélations, du complot tramé contre la petite garnison, avait prudemment pris ses dispositions. Les mobiles n'étaient pas sortis du camp, et les spahis, détachés au bordj, avaient observé la même consigne. C'est ce qui avait fait avorter le projet des Kabyles de massacrer les Français d'El-Milia par trahison. Néanmoins, le pillage du marché était accompli, les maisons ou gourbis des environs incendiés, et les troupeaux des spahis emmenés.

Aussitôt après, des bois d'oliviers et de tous les points culminants qui avoisinent le bordj éclata une vive fusillade; la lutte était engagée; elle dura trois jours. A peine le chef d'annexe avait-il eu le temps de prévenir Constantine, par télégramme, de ce qui se passait autour de lui, que le fil télégraphique était coupé; la conduite d'eau alimentant le bordj subissait le même sort.

Sous l'impulsion vigoureuse du capitaine Sergent, qui lui donnait l'exemple du sang-froid nécessaire dans une situation aussi critique, la petite garnison de mobiles résista avec toute la solidité de vieilles troupes.

Quelques notables des fractions insurgées s'étaient rendus au bordj, protestant de leur soumission. Les kaïds Bouïa des Beni-Telilen, ben Meradji des Beni-Khettab et Bou-Zeïan des Oulad Aouat, étaient venus, avec leurs serviteurs fidèles, se placer sous le bordj et contribuer à sa défense ; mais la contenance des gens de ces kaïds ne fut pas très-énergique ; ils tiraient mollement, doutant, eux aussi, de la possibilité de la résistance des Français ; ils avaient intérêt à ménager leurs frères kabyles, auxquels la victoire semblait assurée d'avance.

Le bordj renfermait 71 militaires, trois femmes, et parmi elles Madame Sergent et son enfant ; deux gérants de concessions forestières, MM. Brunet et Lefèvre, et 180 indigènes des deux sexes, dont 65 armés, kaïds, cheïkhs ou spahis, qui étaient venus demander un asile.

La situation des assiégés menaçait de devenir très-critique par le fait de manque d'eau. La citerne du bordj n'en contenait pas beaucoup ; mais, à l'aide d'un rationnement bien ordonné, elle pouvait cependant suffire pendant quelques jours.

Constantine, avons-nous dit, avait été informé de la fâcheuse situation d'El-Milia peu avant la rupture du fil télégraphique. Quelques mots écrits à la hâte et confiés à un Kabyle, qui, pendant la nuit du surlendemain, réussit à traverser les lignes ennemies, donnaient de nouveaux détails sur la résistance courageuse qu'opposaient encore nos infortunés compatriotes, entourés d'ennemis, dans un poste perdu derrière un fouillis de montagnes, à 60 kilomètres du centre européen le plus rapproché.

Ne pouvant vaincre les défenseurs du bordj par les armes, les Kabyles avaient résolu de les réduire par un étroit blocus, en les faisant mourir de soif et de faim. Quand on connaît le pays et le caractère farouche de sa population, on envisage avec effroi ce qui serait advenu, si cette insurrection, éclatant un ou deux mois plus tôt, c'est-à-dire au moment où Constantine était totale-

ment dégarni de troupes. El-Milia aurait succombé indubitablement, et l'effet moral de ce premier désastre eût été le signal d'une levée en masse des indigènes.

La révolte des Kabyles d'El-Milia et la nécessité de prendre des mesures immédiates avait donné enfin à réfléchir et fait comprendre la nécessité de rappeler le commandant des troupes à son centre d'action. Aussi, par ordre supérieur, le général et son état-major rentraient-ils à Constantine, le 17 février, juste un mois après leur départ. Il n'était que temps.

Dans la soirée du 19, on voyait, de Constantine, une épaisse fumée derrière les montagnes des Mouïa, et, quand la nuit arriva, le ciel semblait, de ce côté, encore éclairé par les lueurs sinistres d'un immense incendie. On n'avait plus reçu aucune nouvelle d'El-Milia, et les bruits les plus extraordinaires circulaient parmi les indigènes : les uns disaient que le bordj, enlevé d'assaut, était brûlé, et sa garnison massacrée ; d'autres, que la défense continuait, mais que c'était l'agonie. Les inquiétudes étaient vives, bien que les troupes, envoyées au secours du poste assiégé, fussent déjà en mouvement.

Deux bataillons de zouaves et de tirailleurs venaient de débarquer, en toute hâte, à Philippeville ; avec les quelques troupes qui avaient déjà servi à l'expédition de Souk-Ahras, les mobilisés de la Côte-d'Or, la compagnie franche, dite du Mansoura, enfin, en faisant flèche de tout bois, le général Augeraud organisa une colonne d'un effectif de 3,000 hommes environ. Deux compagnies de la milice de Constantine étaient placées à Mechta-N'har, gardant un biscuit ville, pour ravitailler la colonne. Deux autres compagnies de la même milice mobilisable tenaient garnison à Mila.

C'est avec une colonne, composée d'éléments aussi disparates, qu'il s'agissait de pénétrer dans la Kabylie Orientale, pour aller débloquer El-Milia.

Entrée sur le territoire de l'annexe, le 22 février, la colonne de secours, commandée par le général Pouget, fut, pendant la nuit, attaquée à El-Ma el-Abiod, par les Beni-Telilen, auxquels s'étaient joints la plus grande partie des contingents qui avaient commencé le blocus d'El-Milia. Nos troupes, continuant leur

marche en avant, battaient les insurgés à Kaf-R'orab, puis à Kaf-Zerzour.

Un mouvement concentrique s'opérait, en même temps, d'un autre côté. Le général Augeraud avait prescrit au capitaine Vivensang, commandant supérieur de Collo, de réunir les contingents indigènes de son cercle, et de marcher, avec le peu de troupes dont il disposait, contre les tribus insoumises. La petite colonne, partant de Collo, se composait d'un bataillon de 600 hommes de mobilisés des Alpes-Maritimes (arrondissement de Grasse), débarqué depuis peu, et des auxiliaires indigènes rassemblés par le kaïd Saoudi, ce vieux et fidèle serviteur que l'on retrouve toujours au premier rang, à l'heure du danger, assisté des kaïds ben Nini et Bakir. Dès le 18, les contingents des Beni Mehenna, Oued Guebli et Beni Toufout étaient réunis autour du capitaine Pont, chef du bureau arabe de Collo. Cette petite colonne, mobilisés et indigènes, n'avait pas moins de 2,300 combattants. Sa marche en avant eut pour conséquence immédiate de maintenir dans le devoir les quelques fractions des Oulad el-Hadj et des Beni Toufout, limitrophes du pays en révolte, à la veille de prendre part au mouvement, et de donner enfin un peu de répit à la garnison d'El-Milia, bloquée depuis le 14 février dans l'intérieur du bordj.

Les insurgés des Achache, craignant de voir leurs zeribas pillées par les contingents de Collo, quittèrent, en effet, dès le 19, les abords du bordj pour venir défendre leurs foyers.

La jonction du bataillon parti de Collo avec les contingents s'opéra, et, le 25, tout le monde se porta à Medjez Zana, sur un mamelon, d'où il était possible de surveiller les mouvements ennemis. Nos auxiliaires franchirent l'Oued Achache et engagèrent immédiatement une vive fusillade avec les habitants des villages ; ils parvinrent à les déloger de leurs positions et à leur incendier une soixantaine de gourbis. Ils poursuivaient leur mouvement en avant et allaient s'emparer des bestiaux que les femmes et les enfants dirigeaient vers le sommet du djebel Seroudj, lorsqu'un ordre du général Pouget prescrivit d'arrêter la poursuite, les Kebar des Achache s'étant déjà présentés à son camp pour demander l'aman.

La troupe de Collo opérait à Naïma sa jonction avec la colonne Pouget, et, dans la journée du 27, les contingents des Beni Mehenna, avec le bataillon mobilisé de Grasse, faisait partie de l'avant-garde de la colonne marchant sur El-Milia, où elle arrivait, le 28, après un nouveau combat.

On se figure les angoisses des défenseurs du bordj, puis la joie qu'ils éprouvèrent, en apercevant enfin nos soldats sur les hauteurs qui dominent El-Milia. Déjà le capitaine Sergent avait été blessé d'un coup de feu en dirigeant une sortie ; quelques-uns de ses hommes étaient tués ou blessés ; les privations, le manque d'eau surtout commençaient à se faire sentir. Que seraient devenus ces infortunés, si la colonne ne fût arrivée assez tôt pour les secourir ?

Le général Pouget campa auprès du bordj. Les jours suivants, les tribus insurgées Oulad Aïdoun, Achach, Beni Kaïd et autres faisaient leur soumission et livraient 400 otages et 900 fusils.

Mais la colonne Pouget, rappelée, à la hâte, pour aller exercer son action du côté de Sétif, où la situation devenait de plus en plus grave, dut quitter le pays, le 6 mars, sans avoir eu le temps de faire arrêter les meneurs, en fuite, auteurs principaux du mouvement.

La petite colonne de Collo quittait, de son côté, le camp d'El-Milia, se dirigeant vers les tribus de l'Oued Zo'hr, où quelques désordres avaient éclaté. Les Beni Fergan s'étaient portés à des actes d'hostilité, en incendiant et allant en masse piller un moulin à huile, construit par la compagnie Besson-Lecouturier, au lieu dit Mars-Zeïtoun. Sur la menace, que leur fit le capitaine Vivensang, de les traiter en ennemis, ils livrèrent des otages et promirent de se soumettre à toutes les conditions qui leur seraient imposées.

La partie était donc perdue, et le prompt châtiment, infligé aux rebelles d'El-Milia, donna à réfléchir à leurs voisins ; les Kabyles n'osaient plus lever la tête. Il ne fallut rien moins que la nouvelle de la révolte de Mokrani et le signal donné par le cheïkh El-Haddad, chef de l'ordre religieux des Rahmani, avec les nombreuses proclamations lancées, de tous côtés, par ses deux fils, pour mettre sur pied une nuée de mokaddem,

prêchant, de nouveau, l'insurrection, avec une ardeur inconnue jusqu'alors. Le soulèvement allait prendre un caractère extrêmement dangereux, parce qu'il était proclamé au nom de la religion, éveillant ainsi tous les sentiments de haine que le musulman nourrit instinctivement et sourdement contre son dominateur chrétien.

La révolte éclatait sur tous les points à la fois : du côté de Sétif, de Batna, Biskra, Tebessa, Bougie, Gigelli. Les communications télégraphiques étaient presque partout coupées, avec Batna, entre autres, où le général commandant serait resté séparé de ses troupes, sans moyens d'action, et ignorant ce qui se passait dans le reste de la province, si on avait commis la faute de l'y maintenir. Comment aurait-il pu, de Batna, faire vêtir, équiper et organiser en troupes les hommes revenant de captivité, après nos désastres, débarquant sur le quai de Philippeville, et qu'il fallait cependant, faute de mieux, opposer sans retard à l'insurrection indigène, grondant du Nord au Sud ?

Nous ne parlerons, ici, que de la région qui fait l'objet de cette étude. A la fin du mois de juin, le mouvement suivait, dans la subdivision de Constantine, la chaîne de montagnes qui borde le Sahel, et ses progrès donnaient les plus vives inquiétudes pour les établissements européens de Collo et de Philippeville ; c'est que l'ordre religieux des Rahmani, à la tête duquel marchaient les fils du cheïkh El-Haddad, grand maître de l'ordre, compte de nombreux khouans ou affiliés dans cette région, de même que dans les plaines de Jemmapes, de Bône et les montagnes de l'Edough.

Des incendies éclataient de nouveau dans les forêts. Des réunions avaient lieu, auxquelles assistaient les meneurs pour délibérer sur la prise d'armes. Bientôt la ville de Mila était bloquée, en même temps qu'une petite colonne de 500 hommes, non loin de là, se voyait attaquée par un rassemblement d'environ 4,000 Kabyles, accourus de la vallée de l'Oued-el Kebir. Après leur tentative infructueuse sous Mila, où quelques troupes avaient été envoyées, les contingents kabyles, qui grossissaient de jour en jour par de nouvelles recrues, incendiaient les forêts

de la partie ouest du district de Collo et menaçaient l'établissement forestier de Bou-Nagra.

Les montagnards de Collo, sollicités par des messages incessants de Ben-el-Haddad et de ses mokaddem, abusés par de fausses nouvelles et d'impudents mensonges, se jetaient les uns après les autres dans l'insurrection. Ceux qui ne suivaient pas le mouvement étaient aussitôt attaqués par ces hordes de fanatiques, qui avaient établi leur quartier général à l'embouchure de l'Oued-Zôhr. Les Achach, éternels ennemis des Colliotes, annonçaient déjà à ceux-ci que leur beau temps de liberté était enfin revenu, et que, sous peu, ils iraient, comme autrefois, enlever leurs femmes, piller et brûler leurs villages. Grâce à l'activité des capitaines Vivensang et Pont, quelques tribus étaient maintenues dans le devoir, et, le 14 juillet, marchaient, tant bien que mal, à la suite de ces officiers, contre les rebelles, pendant que la frégatte cuirassée, la *Jeanne d'Arc*, prêtait l'appui de son artillerie en tirant sur les villages situés sur les collines qui bordent la côte.

Les agitateurs les plus dangereux étaient Moula Chokfa, marabout des environs de Gigelli, et Ben Fiala, mokaddem de la vallée de l'Oued-el-Kebir. Leurs émissaires, leurs lettres, leurs proclamations incendiaires circulaient dans toutes les directions; c'est ainsi qu'ils réussirent à rassembler assez de monde pour toute une nouvelle attaque contre le bordj d'El-Milia. Avant d'engager la lutte, Ben Fiala eut la hardiesse d'adresser une sommation au capitaine Melix, qui avait succédé au capitaine Sergent dans le commandement de ce poste, l'invitant à capituler, en lui promettant l'*aman*, pour s'en aller sans danger où il voudrait.

Ben Fiala, après avoir perdu quelques hommes devant El Milia, reconnut l'inutilité de nouveaux efforts, et se porta vers El-Ma-el-Abiod, donnant ainsi la main à Moula Chokfa, pour opérer un nouveau mouvement, qui nous eût été des plus funestes, si nous n'avions réussi à l'arrêter.

Entrons dans quelques détails: le fait en vaut la peine, et démontre que la tactique des Kabyles ne manquait pas d'habileté et devait nous causer un désastre des plus affreux, ainsi que nous pûmes nous en convaincre quelques jours plus tard en

lisant diverses lettres prises sur l'ennemi : — « La jonction de Ben Fiala et de Moula Chokfa s'opérant, les contingents réunis avaient pour but de brûler notre hameau de Aïn Kerma, le hameau Bizot, enfin toute la série de villages européens qui s'échelonnent de Constantine à la mer, et couper, par conséquent, les communications entre Philippeville et Constantine, en détruisant la ligne ferrée. »

Tel était le plan de campagne; des nuées de montagnards étaient prêts à exécuter ce mouvement.

Heureusement les précautions étaient prises; les troupes, rassemblées peu à peu du côté de Mila, par les soins prévoyants du général Augeraud, pour protéger la vallée du Roumel, présentaient un effectif de 1,700 hommes environ de bonnes troupes. Le colonel Aubry, qui les commandait, recevait l'ordre de quitter Mila pour arrêter Moula Chokfa dans sa marche et empêcher sa jonction avec Ben Fiala. Ces deux énergumènes, s'ils se réunissaient, n'étaient plus qu'à une étape de Constantine, où il ne restait aucune troupe à ce moment. Deux compagnies de zouaves, récemment formées à Philippeville, furent dirigées sur Bizot par la voie ferrée et occupèrent le village. L'administration du chemin de fer elle-même avait spontanément organisé des vagons blindés, montés par des hommes d'une vigueur à toute épreuve, qui devaient se porter rapidement le long de la ligne ferrée sur les points menacés.

De son côté, le capitaine Villot, chef du bureau arabe de Constantine, battant hardiment, nuit et jour, à la tête d'un goum resté fidèle, le pays depuis la vallée du Roumel jusqu'au Ferdjioua, causait beaucoup de mal aux bandes isolées de pillards kabyles descendant des montagnes. Ces fanatiques étaient déjà venus incendier quelques habitations auprès de l'Oued-Koton, à 20 kilomètres seulement de Constantine, et on se demande jusqu'où ils n'auraient pas poussé leurs audacieuses incursions, sans l'énergie infatigable de Villot.

Mais le danger n'était pas conjuré pour cela, et il était indispensable que la colonne Aubry forçât les contingents de Moula Chakfa et ben Fiala à reculer. Dès le 27 juillet, cette colonne fut attaquée, dans sa marche en avant, au passage de l'Oued

Cherchari ; elle culbuta les assaillants, après un combat acharné de quatre heures. Les contingents rebelles se retirèrent alors dans la vallée de l'Oued el-Kebir, près de Souk-el-Tenin, où ils attaquèrent de nouveau notre camp, le 29. Ils furent encore repoussés avec pertes et complètement rejetés sur le Zouara. Les nouvelles de ces deux échecs successifs, parvenant aux tribus de Philippeville et de Collo qui se tenaient prêtes à suivre le mouvement, refroidirent passablement leurs sentiments belliqueux.

On n'ignorait pas non plus que le général Saussier, du côté de la Medjana, dans les plaines de Sétif et les montagnes du Sahel Guebli, avait déjà battu les contingents des Mokrani et des Ben Haddad, chaque fois qu'il les avait rencontrés.

Le but était atteint, et la colonne Aubry vint dès lors camper à Sidi Merouan, observant de là les mouvements de l'ennemi et protégeant en même temps la vallée de Mila.

C'est vers cette époque que la milice de Philippeville envoya à Constantine un détachement de ses mobilisés qui furent placés sur la route de Sétif, pour assurer les communications entre les deux villes.

Le général de Lacroix, arrivé depuis peu de jours à Constantine pour prendre le commandement de la division, partait pour Mila, le 2 août, et réunissait sous ses ordres les colonnes Aubry et Flogny, présentant un effectif de 3,500 hommes environ. C'était le début de cette campagne de dix mois qui devait avoir pour résultat de rétablir notre autorité, méconnue dans tout cet immense pays, qui s'étend depuis la mer jusqu'au-delà de Ouargla, dans le Sahara, et faire tomber entre nos mains presque tous les chefs de l'insurrection.

Toute la Kabylie orientale était à ce moment en révolte et ne cessait de menacer les villages européens et les communications de Philippeville. Le succès du colonel Aubry avait donné quelques jours de répit, mais il était nécessaire de frapper sans retard un grand coup dans cette région. Les opérations de la colonne de Lacroix commencent aussitôt, et les Kabyles sont battus successivement dans le Zouara et au pied de Sidi Marouf. Bientôt Ben Fiala et Moula Chokfa, abandonnés de tous leurs

adhérents, rudement châtiés et terrifiés, demandent grâce, en venant d'eux-mêmes se remettre aux mains du général de Lacroix à son camp d'El-Aroussa.

El Milia est de nouveau débloqué ; puis la colonne va camper au Souk-el-Khemis, dans la vallée de l'Oued Zôhr, non loin de Collo. Jusqu'à la fin de septembre, le général de Lacroix opéra en Kabylie, où tout le pays parcouru était forcé de se soumettre, de livrer ses armes et des otages répondant de la pacification du pays.

Dès lors, la sécurité renaissait encore une fois dans nos colonies agricoles, entre Constantine et Philippeville. La paix la plus parfaite y règne depuis cinq ans : espérons que rien ne viendra plus la troubler.

